

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

EPISTRES
DE SENEQUE
SENATEUR ROMAIN.

Traduites en François par le Seigneur
de Pressac Gentil-homme ordinaire
de la Chambre du Roy.

Avec le Cleandre du mesme auteur.

*Plus on y a adiousté de la Providence, de la
Clemence, & la consolation à la Mort,
& vingt autres Epistres nouvel-
lement traduites.*

Deuxieme Edition, revue & corrigée.

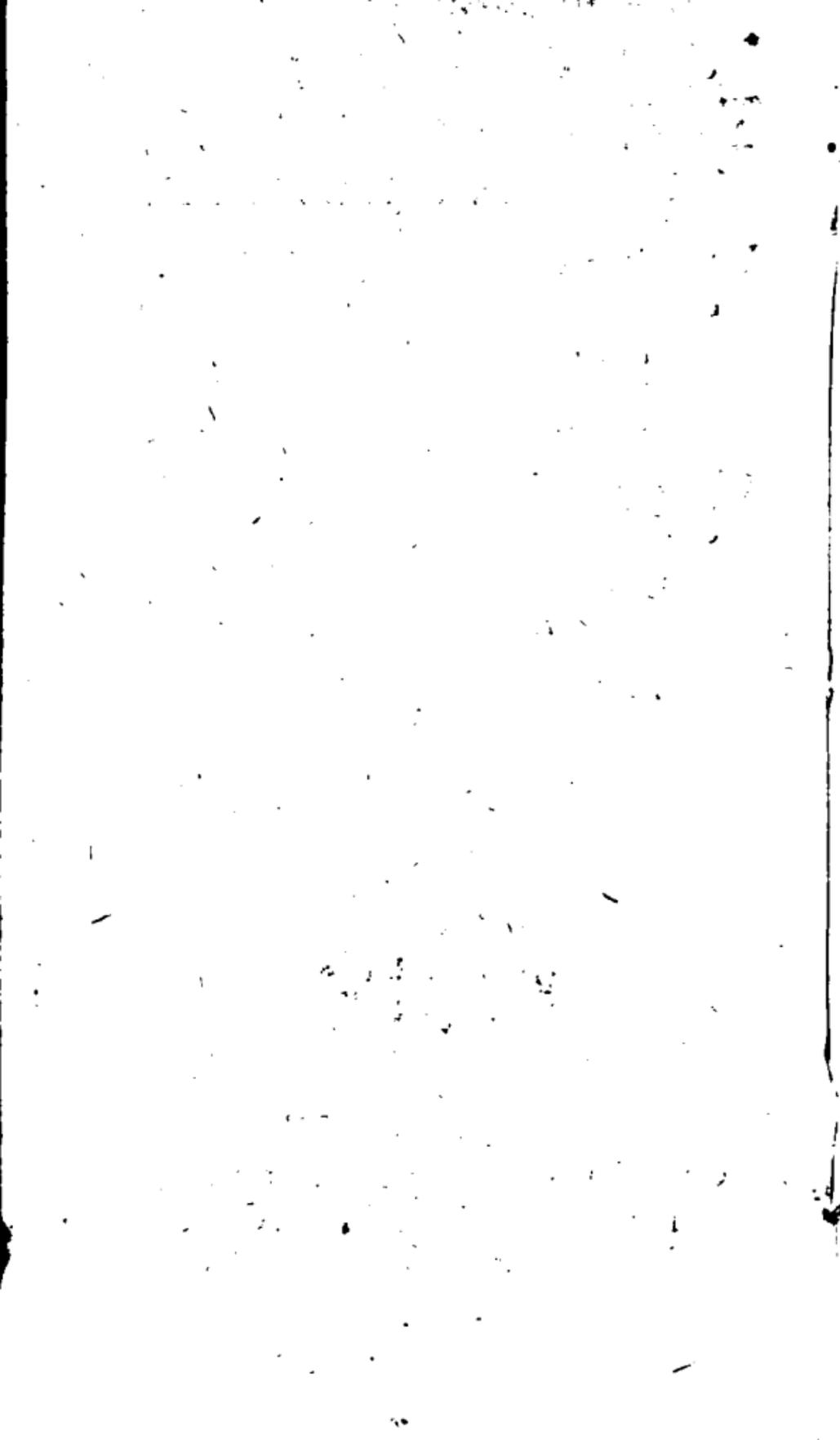


A ROVEN,

Chez JEAN BERTHELIN, te-
nant sa boutique dans la Cour
du Palais.

1604.







A V R O Y.

 Estoit Philippe Roy de Macedonia, SIRE, qui conuioit son fils Alexandre de se mettre sur les rangs és ieux & combats Olympiques : à quoy Alexandre respondit gentiment qu'il le feroit volontiers, si c'estoit des Roys qui eussent à debattre le prix contre luy. Et toutes fois en la commune eschole de la sapience, il ne desdaigna point de se mettre à la presse, & de courir au prix & au fruit de la Philosophie, à l'enuy de tout autre. Aussi à dire vray est ce vn prix qui n'est pas tant souhaitable pour l'aduantage qu'on acquiert sur autruy, que pour celuy qu'on acquiert sur soy-mesme, & vn combat auquel les Roys & les grands deuroyent par raison faire plus d'effort pour en deuenir superieurs. Car i'a-
uoucray bien que des arts qui gisent en sub-

EPISTRE

tilitez contentieuses, ou des sciences qui
 sont nuement contemplatiues, il seroit à
 l'aduenture meschant, qu'un homme de com-
 mandement se mist en peine d'en acquerir
 l'excellence, ou d'en debattre la primauté.
 Mais de ces lettres qui forment l'ame à la
 Prudence, à la magnimité, à la iustice à la
 temperance de ses disciplines, qui tirent le
 cuer & le discours de l'homme à vne gran-
 deur, par laquelle il est mis au dessus de sa
 propre nature, de celle la di-*eu*, Sire, il
 est necessaire que les hommes qui sont naiz
 pour commander au reste du monde, s'estu-
 dient d'en acquerir & emporter sur tous au-
 tres l'aduantage, de tant que par la ils de-
 uienent tels, qu'il est plus expedient aux
 autres de leur obeir: qu'à eux de comman-
 der. Or entre tous les discours de la Philo-
 sophie, il n'en est point que les grands doi-
 uent estudier avec plus d'emulation & de
 ialousie, que ceux qui engendrent en l'ame
 vne ferme & absolue resolution contre la
 mort & la fortune: d'autant que l'excellen-
 ce de ceste vertu, à bien ses effets plus no-
 bles & plus esleuez, que n'ont les autres,
 lesquelles sont attachées à la sensualité, &
 ne s'employent és choses douteuses & dan-
 gereuses, qu'autant qu'il y a esperance

d'eneschapper. Mais d'imiter l'action d'un Decius ou d'un Mutius, qui se jetterent à vne mort certaine & inuitable, pour le service d'autruy, c'est donner au plus haut point de l'humaine vertu, & s'il est loisible de le dire, se balancer aucunement avec Dieu, qui luy mesme s'est sacrifié pour les hommes. C'est en fin le mespris de la Mort, par lequel les hommes obtiennent vne entiere & souueraine iurisdiction sur toute façon de force & de puissance, qui les exempte de rien souffrir & de rien craindre, & qui les tient tousiours assurées parmy les choses non assurées. Or pour establir en vne ame bien née vne si haute discipline, ie vien presenter à vostre Maiesté, S I R E, l'homme du monde, si ie ne me trompe, le plus propre, & qui luy mesme a, par la derniere action de sa vie, tesmoigné le profit qu'il auoit fait en vne telle estude. Que s'il se trouue quelqu'un à qui il semble que telle occupation que ceste-cy, ne conuienne pas fort avec la profession que ie fay, ie luy puis dire, que ce n'a pas esté mon but d'apprendre Senegue pour le traduire, mais plusost de le traduire pour l'apprendre, n'ayant eu au commencement de ceste entreprise, nulle autre consideration qu'à mon vsage parti-

EPISTRE

celix : mais au long aller ie me suis tant
 agrée en la beauté de ce subiect, que i'ay
 pris la hardiesse à en presenter à vostre ma-
 iesté, ie ne scay combien d'Epistres, qui
 m'ont semblé plus propres à ceste instru-
 ction, & qu'en m'y esprouuant i'auois mises
 en nostre langue, & n'ay peu douter qu'el-
 les n'eussent à vous estre agreables, tant
 à cause de leur excellence, que pour la per-
 fection de vostre iugement : A quoy i'ad-
 iouſt r.ay que la Noblesse de vostre Royau-
 me, étant attirée au desir & recherché de
 vne si grande vertu, par la commodité que
 elle aura d'entendre le discours qu'en fait
 Seneque, portera plus auant qu'aux simples
 hazards, sa vie pour vostre service, qui
 est le limite de nostre deuoir, & de nostre
 gloire. A tant ie supplieray nostre Sei-
 gneur.

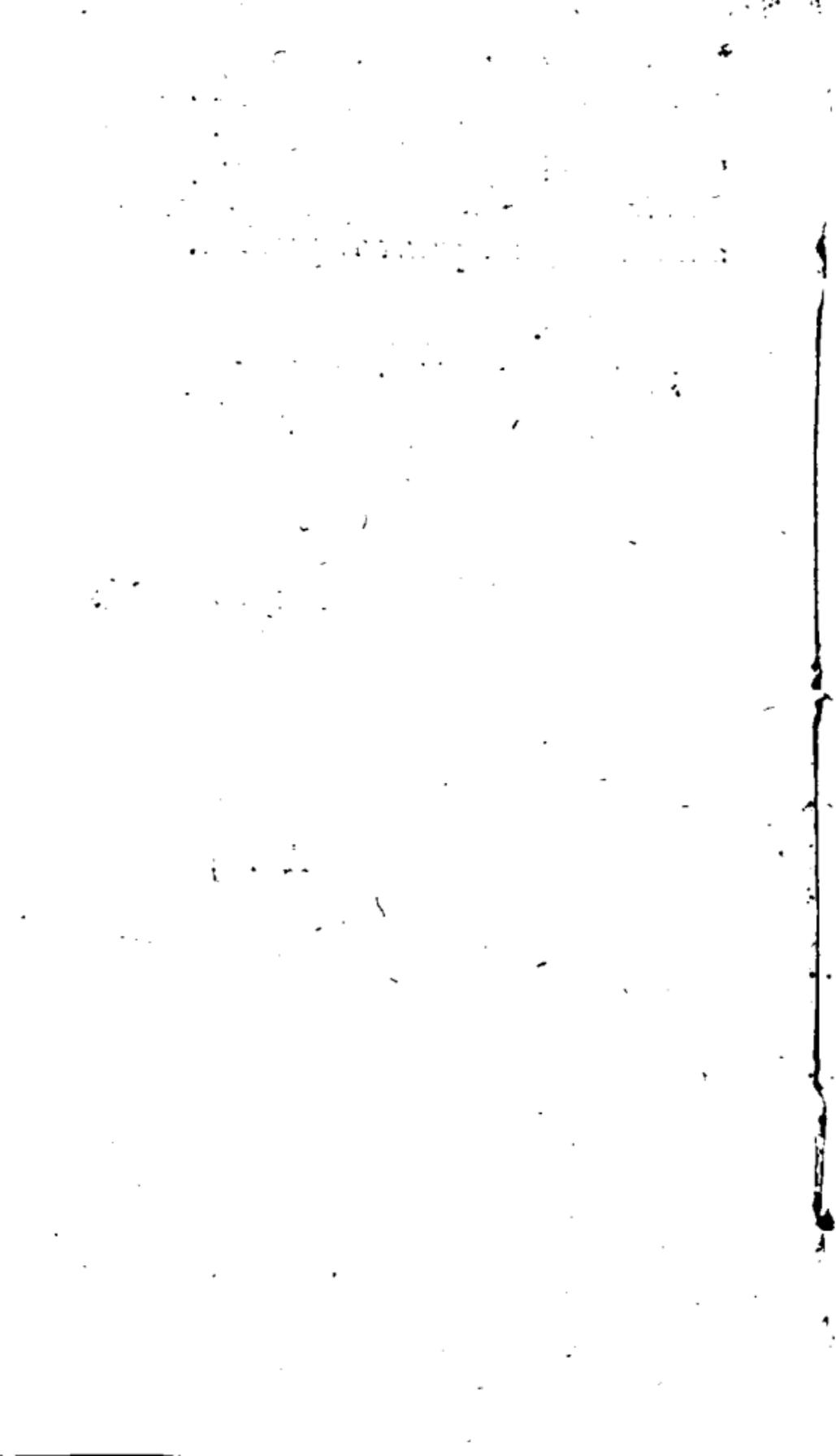
A V R O Y.

S I R E, de conseruer vostre Maiesté,
en tres longue & tres-heureuse vie.
De Pressac ce dix-huictiesme iour de Ian-
uier mil cinq cens quatre vingts deux.

Vostre tres-humble, tres-obeissant,
& tres-fidelle seruiteur
& subiect.

P R E S S A C.

A iij





EPISTRES

DE L. ANNÆVS SENE-
CA, À LVCILIVS PROCV-
reur de Néron en la Prouince de
Sicile.

*Comment on doit remedier à la
fuitte du Temps.*

EPISTRE I.

E Ay ainsi amy Lucilius : ren-
tre en possession de toy-
mesme, & le temps qui
t'estoit iusques icy, ou
enleué, ou soustrait, ou
qui autrement t'eschappoit, recueil-
le-le, & le garde, persuade toy la cho-
se estre ainsi, comme i'escry, & qu'il
y a quelque temps, qui nous est rauy,
quelque autre soustrait, & quel-
que autre qui s'escoule. Mais la plus
honteuse perte qui puisse estre, est

A v

celle qui est faite par nonchalance. Car si tu y veux bien prendre garde de pres, vne bonne partie de la vie eschappe à ceux qui font mal, & encore plus grande à ceux qui ne font rien, & toute entiere à ceux qui s'amuse à autre chose qu'à bien viure. Il ne se trouue personne qui aye mis quelque prix au tēps, à qui le iour soit en quelque estime, & qui entende que tous les iours il se meurt. Car en cela no' sommes abusez, que nous pensons auoir la mort en teste seulement, & toutesfois vne grande partie d'elle a desia outrepasé. Tout l'âge qui est derriere nous elle le tient. Fay donc, amy Lucilius, ce que tu m'escriis, que tu fais. Embrasse & estrain toutes les heures: Il aduiendra que tu seras moins en suspens pour le lendemain, si tu tiens bien en ta main l'aujourd'huy. Ce pendant qu'on dilaye, la vie passe: toutes autres choses font à autruy: le temps seulement est nostre. La nature nous a mis en possession ceste chose fuitiue & glissante, de laquelle elle chasse qui-conque elle veut: mais la sottise des hommes est si grande, qu'il souffrent

que toutes autres choses, voire les moindres & reparables, leur soient imputées quand elles sont perdues: & qui à reçu le temps, ne pense rien de uoir, encore que ce soit la seule chose que l'homme, voire celuy qui est le moins ingrat ne peut rendre. Si tu veux sçauoir ce que ie fay, moy qui te donne ces enseignemens, ie te le confesseray librement. Ie fay ce qui aduient chez vn homme luxurieux, mais diligent: Ie tien fort bien compte de ma despence: Ie ne puis pas dire que ie ne perde riē: mais ie sçay bien ce q̄ ie perds, & pourquoy & comment: ie suis prest à rendre raison de ma pauureté, il m'en prend ainsi cōme à beaucoup d'autres. Chacun excuse & plaint celuy qui est appauury sans qu'il y ait de sa faute, mais nul ne le secourt. Qu'est-ce donc? Ie ne pense point pauure celuy, à qui ce peu mesme qui reste est assez. Mais quant à toy, ie te conseille d'espargner & mesnager de bonne heure, pour comme ncer de iouir quand la saison y sera propre. Car, comme disoient nos peres, l'espargne qui commence par le fond est tardiuē, d'autant q̄ non

EPISTRES DE

seulement le peu, mais encore le pire
demeure auprès de la lie. A Dieu.

*Qu'il ne faut aimer le changement des
lieux, & la lecture de diuers liures:
& de la vraye richesse.*

EPISTRE 2.

IE conçois vne bonne esperance de
toy par les choses que tu m'escrias,
& que i'en oy dire. Tu n'es point va-
gabond, ne inquieté du desir de te
transporter d'un lieu en autre. C'est à
la verité vne agitation & souleue-
ment qui procede d'un esprit mala-
de. I'estime que le premier tesmoi-
gnage d'une ame bien composée, soit
de se contenir & demeurer avec soy-
mesme: mais prens toy garde, que cet
apetit de lire beaucoup d'auteurs &
toutes façons de liures, ne tienne du
volage, & de l'inconstant. Il se faut
arrester, & par maniere de dire se
nourrir avec certains esprits, si on
en veut tirer chose qui prenne vne as-
sésurée place dans l'ame. Celuy n'est
nulle part qui est par tout. Ceux qui
passent leur vie en voyageâr font beau-
coup de logis, & point d'amitez: Il est

force qu'il en prenne de meſme à ceux qui ne s'accointent familiarement à pas vn eſprit, mais trauerſent legere-ment, & côme en courans toutes choſes. La viande ne nourrit le corps, qui prinſe eſt auſſi toſt renduë. Il n'y a rien qui empesche tant la ſanté, que de chã-ger ſouuent de remedes. A peine ſe peut guarir la playe où l'on eſſaye pluſieurs ſortes de medicamens. L'arbre ne profite point, qui eſt ſouuent tranſ-planté de lieu en autre. Bref il n'y a rien de frvtil qui ſe face ſentir en le traictant & fleurant ſeulement. Le grand nombre de liure eſgare & di-uiſe l'entendement : Par ainſi, n'en pouuant lire autant que tu en as, c'eſt aſſez d'en auoir autant que tu en peux lire. L'eſtomach eſt degouſté qui ap-
 pette pluſieurs ſortes de viandes, les-
 quelles tant plus elles ſont diuerſifies,
 le gaſtent plus qu'elles ne le confor-
 tent. Ly donc ſi tu m'en crois, touſ-
 iours les meilleurs, & ſi d'anature
 tu veux par fois changer, que les au-
 tres te ſoient comme vne hoſtellerie,
 & ceux-cy comme ta maiſon, & re-
 traite ordinaire. Acquers to⁹ les iours

EPISTRES DE

quelque nouvelle force pour deffier la paureté, pour deffier la mort : fortifie toy de bons preseruatifs contre les autres pestes de la vie, & apres auoir tasté de plusieurs choses, prens en vne dont tu te nourrisse. De moy i'en vse ainsi. De plusieurs choses que ie ly, i'en embrasse vne. Voicy que i'ay aujourd'huy appris d'Epicurus, (car quelquefois ie passe au cap des ennemis, non pas comme fuyart mais comme espion.) C'est vne honneste chose dit-il, qu'une gaye paureté : mais elle n'est pas paureté, si elle est gaye. Qui peut se bien cōporter avec la paureté, il est riche. Celuy qui a peu n'est pas pauvre, mais celuy qui desire plus. Car qu'importe-il combien vn homme aye dans son coffre, dans ses greniers, en ses champs, combien en vsure, s'il abaye tousiours à l'autruy? s'il compte non les choses acquises, mais celles qui restent à acquerir? Je t'appren que la premiere mesure des richesses est d'auoir ce qui est necessaire : la seconde, ce qui suffit. A Dieu.

Comment il faut faire & garder vn amy, & du vice auquel nous tombons pour trop de fiance ou deffiance.

EPISTRE 3.

TV as donné des lettres pour m'apporter, comme tu dis, à vn tien amy, par lesquelles tu m'aduertis de ne luy communiquer tous tes affaires d'autant, dis tu, que toy-mesme n'as pas accoustumé de le faire, de façon qu'en vne mesme lettre tu aduouës & desaduouës qu'il soit ton amy. Je croy que tu luy as premierement donné ce nom d'amy fortuite-ment, & comme vn nom commun, n'y plus n'y moins que nous appellons chaque passant Monsieur, si nous ne scauons son nom. Or ie t'appren que si tu cuides auoir vn amy, auquel tu ne te vueilles fier comme a toy-mesme, tu te trompes fort, & n'entens pas assez la force de la vraye amitié. Celuy pareillement s'abuse, qui va qu'estant vn amy en l'assemblée, & se le pense assieurer par la table. Vn homme occupé, & assiegé de ses biens n'a point de plus grand malheur, que de penser que ceux luy soyent amis, auxquels il ne l'est

EPISTRES DE

point. Delibere toutes choses avec ton amy, mais delibere plustost de l'amy mesme. Apres l'amitié faite il se faut fier, auant la faire il faut iuger. Mais ceux cõfondent tout deuoir, & le prennent au rebours, lesquels, contre les enseignemens de Theophrastre, aimēt auant iuger, & apres auoir iugé, n'aiment point. Pense donc longuement, si tu dois receuoir quelqu'vn en ton amitié, mais quand tu seras resolu de le faire, ouure luy tout à fait ton cœur, donne luy entrée dans tes plus secretes pensées, parle aussi franchement avec luy qu'avec toy mesmes. Tes pensées, soient toutesfois telles que tu les puisses mesmes fier à ton ennemy Mais d'autant qu'il entreuient quelquesfois des choses, que la coustume a fait estre secretes, melle librement avec ton amy tous tes desseins, toutes tes cogitations. Si tu l'estimes fidelle, tu l'en feras participant. Car plusieurs, craignans d'estre trompez, apprennent à tromper: & pour trop soupçonner, font que les autres ont raison de faillir. Il y en a aucuns qui content au premier venu; & iettent, par maniere de dire,

En toutes oreilles ce qu'il faut seulement dire aux amis: d'autres se deffient tant de la conscience de ceux mesmes qu'ils cherissent le plus, qu'ils enferment & cachent au dedans d'eux quelque secret que ce soit, voire s'ils pouuoient se deffieroient d'eux-mesmes. Il ne faut faire n'y l'un n'y l'autre. C'est vice de se fier à tout le monde, & vice de ne se fier à personne. Il est vray qu'on pourroit quasi nōmer l'un plus honneste, l'autre plus asseuré. Par comparaison de ceux-cy il faut aussi reprendre ceux qui sont tousiours en inquietude, & ceux qui sont tousiours en oisueté. Car la façon de viure des premiers n'est pas industrie & habileté, mais plustost le cours & recours d'une tempeste qui agite leur ame. Et quāt à ceux qui pēsent que tout mouuement soit trouble & fascherie, c'est plustost dissolution & langueur que quietude. Retien donc ce que i'ay leu dans Pomponius. Il y en a, dit-il, qui se sont tellement retirez, & cachez, qu'ils pensent toutes les choses estre en garboüil, qui sont en lumiere. Il faut temperer ces choses ensemble,

EPISTRES DE

& choisir les interualles propres à l'ac-
tion, & au repos. Consulte avec la
nature: elle te dira qu'elle a fait le iour
& la nuit. A Dieu.

*Du mespris de la mort, des grandeurs,
& des richesses.*

EPISTRE 4.

Continue comme tu as com-
mencé, & haste toy le plus que
tu pourras, afin que tu iouisses
plus longuement d'une ame reformée
& reiglée. Cela mesme de la refor-
mer & reigler est quelque iouissance,
mais le contentement qu'on reçoit
de la contemplation d'une ame belle,
& qui reluit sans aucune tache, est
bien plus doux & plus agreable. Te
souviens-tu du plaisir que tu eus, quand
ayant laissé la liurée de page, tu prins
la casaque de gendarme? Attens en vn
sans comparaison plus grand quand tu
auras despouillé ceste ame d'enfance,
& que la Philosophie t'aura enrollé
au nombre des hommes. Car l'enfance
nous passe bien, mais ce qui est le plus
facheux, l'enfâtillage nous demeure,
& le pis que i'y voy est que nous auons
desia l'authorité des vieillards, & en-

cores les vices des garçons, & non pas seulement des garçons, mais des enfans. Ceux-la ont peur des choses de peu ceux-cy de celles mesmes qui sont fausses. Nous craignons les vnes & les autres. Si tu y veux bien penser, tu entendras qu'il y a certaines choses, lesquelles pour la mesme raison qu'elles apportent beaucoup de crainte, deuroient estre moins craintes. Nul mal n'est grand qui vient le dernier. Il faudroit craindre la mort si elle pouuoit demeurer avecque nous. Mais il est necessaire, ou qu'elle n'arriue pas, ou qu'elle outre passe incontinent. Que si tu disois que ce fust chose mal-aisée de ramener l'ame au mespris de la vie regarde pour cōbien legeres occasions aucuns l'ont mesprisée. L'vn se fera perdu soy-mesme deuant la porte de celuy qu'il aimoit, l'autre se sera ietté du haut de la maison en bas pour se soustraire à la cholere de son maistre: l'autre se sera donné d'vn poignard dans l'estomach plustost q̄ de se laisser ramener au lieu d'où il s'en estoit fuy. Ne penseras-tu point que la vertu puisse ce que peut vne frayeur excessiue?

ÉPISTRES DE

Croy moy, nul ne peut iouir d'une vie tranquille & assurée, qui pense trop à Fallonger, & qui cõpte pour vn grand bien de voir passer & reuenir beaucoup d'années. Trauaille donc chacun iour a pouuoir laisser libremēt & sans peine la vie, laquelle plusieurs embrassent, ny plus ny moins que ceux embrassent les rōces & espines, qui ont esté emportez au trauers d'elles par la violence de quelque torrēt. Ils nagent entre la crainte de la mort, & les tourmens de la vie. Ils ne veulent pas viure, & ne sçauent pas mourir. Fay toy donc vne plaisante vie, en quittant toute sollicitude, qui te pourroit aduenir pour l'amour d'elle. Nul bien n'est agreable au possesseur, que celuy, à la perte duquel l'esprit est desia tout preparé, & n'y a rien dont la perte soit si aisée à supporter, que de ce qui estant perdu, ne peut estre désiré. Pren donc cœur & assurance contre ces choses qui assubietissent à mesme necessité q̄ toy, ceux qui sont les plus puissans. Vn pupille & vn chastré ont ordonné de la teste du Grand Pompée. Crassus à seruy d'instrument à la cruauté & insolence.

se d'un Parthe. C. Cæsar commanda
à Lepidus presentast son col au Tri-
bun Decius: Luy meisme porte le sien à
Chereas. La fortune n'a iamais faiçt
tât de faueur à personne, qu'elle ne luy
ait fait autant de menaces. Ne te fie
point par trop à ce calme, En vn instât
la mer est rompuë, & en moins de rien
les bateaux perissent au mesme endroit
ou ils se iouent Pense qu'un voleur, ou
ennemy te peut porter le cousteau à la
gorge, quand vne plus grande puissan-
ce en seroit à dire. Il n'y a esclauë qui
n'aye droit d'arbitrer de ta mort & de
ta vie. Je te dy, que quiconque mespri-
se sa vie est seigneur de la tienne. Tien
compte de ceux qui sont morts par les
complots de leurs domestiques, ou par
force ouuerte, ou par trahison, & tu
verras qu'il n'en est pas moins tombé
par l'indignation des esclauës, que par
celle des Roys. Qu'importe-il donc,
combien celuy que tu crains soit puis-
sant, si tout le monde l'est assez pour
faire ce pourquoy tu le crains? Que si
par fortune tu tombes entre les mains
de tes ennemis, le vainqueur comman-
dera que tu sois mené & gardé en lieu

ÉPISTRES DE

ou il t'aye tousiours à sa mercy. A l'heu-
 re qu'on te mene, pourquoy te deçois
 tu toy mesme ? Pourquoy commences
 tu deslors seulement à sentir ce que tu
 as dés tout le temps souffert ? Je te dy,
 que dés l'heure que tu es nay, tu es me-
 né & gardé comme cela. Telles choses
 & semblables doiuent estre souuent ra-
 mentues en nostre esprit, si nous vou-
 lons attendre avec assurence ceste der-
 niere heure, la crainte de la quelle ren-
 plit toutes les autres d'inquietude. Je
 feray icy fin a ma lettre, en te faisant
 part du fruiet que i'ay ce iourd'huy re-
 cueilly au iardin d'autruy. La pauvre-
 té mesurée à la reigle de la nature, est
 vne grande richesse. Or ceste reigle
 de nature ; sçais tu bien quels limites
 elles nous donne ? n'auoir n'y faim, n'y
 soif, n'y froid. Mais afin de chasser la
 faim & la soif, il n'est ja besoin que tu
 fasses la cour à ces grandes & super-
 bes portes, n'y que tu souffres ces cō-
 tenances desdaigneuses & imperieu-
 ses, n'y que tu t'exposes aux appasts de
 ces courtoisies dissimulées & tyrāni-
 ques. Il ne faut point pour cela tenter

La fortune de la mer & des armées. Ce que nature desire se trouue par tout. Les choses superflues sont celles qui nous font suer pour les auoir, qui nous font venir dans les tentes, & qui nous iettent aux riuages estrangers. Ce qui nous suffit nous est en main, & qui s'accorde avec la pauureté est trop riche. A Dieu.

De ne chercher point reputation par l'estrange & austere façon de viure : de l'esperance, & de la crainte.

EPISTRE 5.

 Vant à ce que tu trauailles continuellement, & toutes autres choses laissées, à te faire tous les iours plus vertueux, ie te louë, & en suis bien aise, & ne te conseille pas seulement de perseuerer, mais ie t'en prie. Bien te veux ie exhorter, qu'à la façon de ceux qui ne cherchent pas tant de profiter comme d'estre veuz, tu ne t'appliques à faire certaines choses qui soient trop particulieres & remarquables d'estrangeté, ou en ta façon de viure, ou en tes habits. Fuis toutes ces

EPISTRES DE

mines qui vont au deuant de l'ambition
 par le derriere: côme de porter les che-
 ueux trop lōgs, herissez & crasseux, la
 barbe non peignée, coucher par terre
 & faire vne profession d'auoir vne hai-
 ne iurée à l'or & à l'argent. Le seul nom
 de Philosophie, quelque modestie
 qu'il y ait, est de soy mesme assez batu
 de l'enuie & de la calōnie. Que fera ce
 si no' nous separōs de la compagnie des
 hommes? Il faut bien que par le dedās
 toutes choses soient dissēblables, mais
 que nostre visage & nos contenances
 s'accordent avec le peuple. Nos habits
 n'ayent par trop de lustre & d'esclat,
 mais qu'ils ne soient point aussi sales,
 & mal propres. Que nostre argent ne
 soit point enrichy d'orfeurerie: mais
 ne pensons point que ce soit indice de
 frugalité de n'auoir n'y or n'y argent.
 Faisons en sorte que nous menions vne
 meilleure vie que le peuple, mais non
 du tout contraire: autrement en lieu de
 le corriger, nous le chassons bannis-
 sons de nous, & sōmes cause. que pour
 ne trouuer bon d'imiter toutes nos a-
 ctions, il n'en veut imiter pas vne. Les
 premiers presens de la Philosophie
 sont

font, le sens commun, l'humanité, l'entre-gent, & société, de laquelle nous viendrons à estre separez par ceste dissimilitude de profession. Prenons nous plustost garde que ces façons par lesquelles nous voulons estre en admiration, ne soiēt ridicules & ennuyeuses: nostre but est de viure selō nature. Or c'est chose qui luy est cōtraire, d'affliger le corps, d'estre affreux & sordide, d'vser de viandes non seulement grossieres, mais encores nuisibles & facheuses. Car tout ainsi que c'est luxure de chercher la delicatēse, aussi est-ce bestise de fuir les choses qui sont vstées, & qui se reconurent sans grande despense. La Philosophie demande la frugalité, & nō la misere: & puis qu'il y peut auoir vne hōneste & bien seante frugalité, ie trouue bon qu'on garde ceste mesure. Il faut que la vie soit balancée entre les bonnes mœurs & les populaires. Ie veux bien qu'on admire nostre vie, mais ie ne veux pas qu'on l'abhorre. Ie veux bien qu'il y ait beaucoup de differēce entre nous & le peuple, mais celuy-la le reconnoisse qui nous obseruera de bien pres. Qui en-

trera dans nos maisons, iette plustost les yeux sûr nous que sur nos meubles. Celuy est grād & genereux qui vse de la vaisselle de terre, comme de celle d'argēt: & celuy n'est moindre qui vse de la vaisselle d'argent, comme de celle de terre. Ne pouuoir souffrir les richesses, est plustost foiblesse d'ame q̄ sagesse. Or pour te communiquer le profit que i'ay fait ce iourd'huy, i'ay trouué dans Hecaton, que la fin de cōuoiter sert à remedier à la peur. Tu cesseras, dit il de craindre, si tu cesses d'esperer. Il est ainsi, amy Lucilius: Encore que ces choses semblent estre contraires, elles sōt iointes & couuës l'vne à l'autre. Cōme vne mesme chaine lie la garde & le prisonnier, semblablement ces choses, bien qu'elles semblent dissemblables, marchēt du pair. La crainte suit l'esperāce, & ne m'ē esbahy point. Toutes deux sont passions qui procedent d'vne ame vague & mouuante, & qui est en sollicitude pour l'attente de l'aduenir. Or la plus grande cause de l'vne & de l'autre est, de quoy nous ne nous mesurons, & ne nous tenons pas aux choses presentes, mais enuoyons

nos pensées bien loin au deuant de no^r.
 Ainsi la preuoyãce, qui est le plus grãd
 bien de la cõdition humaine, nous re-
 uient à dommage. Les bestes fuyent les
 dangers qu'elles voyent, & les ayãs es-
 chappẽz, n'en retiennent pas seulemẽt
 l'ombrage:elles viuent apres en plaine
 seureté & nonchalance, & nous nous
 donnons peine pour l'aduenir & pour
 le passé. Pour auoir trop de bien, nous
 auons beaucoup de mal: car nostre me-
 moire nous r'ameine & represente le
 tourment de la peur passẽe, nostre pre-
 uoyance l'anticipe. Celuy seroit trop
 heureux, qui ne seroit miserable que
 par les maux presens. A Dieu.

*De l'amitiẽ, & du profit & aduancement qu'il
 y a à conuerser avec vn homme de bien.*

EPISTRE. 6.

IE cognoy, amy Lucilius, que ie ne
 m'amende pas seulement, mais que
 ie me refons, & me transforme: non
 que ie me vante ou croye qu'il ne re-
 ste plus rien en moy qui doie estre
 changẽ. Ie scay qu'il y a beaucoup de
 choses qui d'eussent estre corrigẽes,
 & du tout retranchẽes: mais cela

EPISTRES DE

mesme est vn tesmoignage d'une ame qui va en mieux, quand elle recognoist en soy les vices, qu'elle ignoroit au parauant. On se conioit avec certains malades, quand d'eux-mesmes ils se sont sentis estre malades. Je desireroiy te communiquer: ce soudain changement qui s'est fait en moy: alors ie commenceroiy d'auoir plus certaine fiance de nostre amitié, ie d'y de ceste vraye amitié, laquelle nulle esperance, nulle crainte, nulle consideration de profit particulier ne peut faire despendre: avec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils meurent. Je t'en allegueray plusieurs qui n'ont pas eu faute d'amy, mais ouy bien d'amitié. Telle chose ne peut aduenir quand deux ames sont attirées en vne estroite alliance par vne semblable volonté de desirer les choses honestes. Et comment pourroit cela aduenir à ceux qui sçauent que toutes choses leur sont communes, & les aduerses plus que les autres? Tu me mandes que ie t'enuoye ces receptes que i'ay esprooué estre si souueraines: certes ie souhaiteroiy les pouuoir, par

maniere de dire, verser toutes dás toy. Je me resiouy d'apprendre, pour pou-
 uoir enseigner, & n'y a chose, pour rare
 & salutaire qu'elle fust, qui me sceut
 plaire, si ie la deuois sçauoir pour moy
 seulement. Si la sagesse mesme m'estoit
 donnée a condition de la cacher, & de
 ne l'annocer, ie la refuseroy. De nul
 bien la possession n'est agreable, sans
 vn compagnon. Je feray donc ce que tu
 me mandes, & t'enuoyeray vn recueil
 des choses qui me semblent les meil-
 leures: mais la viue voix & la cōuer-
 sation auanceroit bien d'auantage. Par
 ainsi il faut que tu te trāsportes sur les
 lieux, premierement, pource que les
 hommes croyent mieux aux yeux que
 aux oreilles: Et puis la voye des pre-
 ceptes est lōgue celle des exemples est
 bien plus courte, & a beaucoup plus
 d'efficace. Cleanthes n'eust iamais re-
 presenté Zenon, s'il l'eust seulement
 ouy: mais il a tousiours assisté aux a-
 ctions de sa vie, l'a regardé iusques dás
 le cabinet, s'est pris garde s'il viuoit
 selon ce qu'il enseignoit. Platō & Ari-
 stote, & tous les autres Sages, qui le
 font depuis espars en diuerses famil-

EPISTRES DE

les ont plus appris de mœurs, que des paroles de Socrates. Metrodorus. Hermacus, & Poliximus furent grâds, non pour auoir esté à l'escolle d'Epicurus, mais pour auoir demeuré avec luy. Or ie ne t'appelle pas seulement à moy, afin que tu y reçoies de l'vtilité, mais afin que tu y en apportes aussi. Nous nous entr'aiderons beaucoup l'vn l'autre. Cependant, pour m'acquiter de la renté que ie te dooy, ie te vay dire ce qui m'a pleu ce iourd'huy dans Hecaton. Demandes-tu, dit il, en quoy i'ay profité? I'ay commencé de m'estre amy à moy-mesme. Celuy a beacoup acquis qui s'est asseuré de n'estre iamais seul. Sçaches que chacun peut auoir vn tel ami. A Dieu.

Qu'il faut fuir la multitude.

EPISTRE. 7.

VEux tu sçauoir ce que i'estime qu'il te faille principalement fuir? La tourbe: tu ne t'y pourrois encores ietter sans hazard: Et pour mon regard, ie confesse mon impuissance: ie n'en r'apporte iamais les mœurs que i'y ay apportées. Il se trou-

ue tousiours quelque chose de ce que
 i'auoy establi, & ce que i'auoy vne fois
 chassé, reuient derechef sans que i'y
 pense. Que cuides tu que ie die ? Ie te
 di que ie deuiens non seulement plus
 aigre, plus ambitieux, plus luxurieux,
 mais plus cruel, & plus inhumain pour
 auoir esté entre les hommes. Ce qui
 aduiét aux malades, qui sont tellement
 atteints d'une longue foiblesse, qu'on
 ne les remuë iamais sans qu'ils s'en
 trouuent pis : ainsi en aduiet à nous,
 desquels les esprits commencent à re-
 uenir d'une longue maladie. La fre-
 quentation du peuple nous est cōtrai-
 re, chacun nous preste quelque tache,
 ou no^r l'imprime, ou bien on no^r la tra-
 ce, & on nous la clouë sans que nous la
 sentions: Et tant plus la foule, ou nous
 nous meslons, est grande, tant plus en
 est grand le danger. D'autant donc
 qu'on suit aisement la plus grande par-
 tie, il faut sequestrer du peuple vne
 ame qui est tēdre, & en laquelle la ver-
 tu n'est pas encore du tout bien esta-
 blie. La frequentation d'une dissem-
 blable multitude eust à l'aventure peu
 esbranler ces grādes ames à Socrates,

EPISTRES DE

Caton & Lælius: tât n'y a-il personne d'entre nous, qui trauaillons a reformer nos esprits, qui puisse soustenir l'effort & la charge des vices, venans avec si grâde troupe. Vn seul exemple de luxure ou d'auarice, fait beaucoup de mal. La compagnie d'vn homme delicat amollit peu à peu ceux qui viennent avec luy. Vn riche voisin allume nostre conuoitise: vn homme de bauché & corrompu, fraye par maniere de dire, & applique son vice ainsi que vne rouille au plus entier & au plus net. Qu'aduiendra-il donc a plus forte raison de ces mœurs, auxquelles tout le mōde court à bride abbatuë? Il les faut par force ou imiter ou hair: mais l'vn & l'autre doit estre euité, de peur que tu ne sois ou semblable aux meschans, à cause qu'ils sont plusieurs, ou ennemy à plusieurs, à cause qu'ils te sont dissemblables. Retire toy donc en toy-mesme autant que tu pourras, hante ceux avec lesquels tu peux profiter, reçooy ceux auxquels tu peux profiter: car ces choses se font reciproquemēt. Les hommes, en enseignant, s'apprennent. Sur tout

garde toy de te produire aux grandes
 assemblées, & y disputer, & enseigner
 par ostentation & desir d'y monstrier
 ton esprit. Le desireroy bien que tu le
 fisses, si tu pouuois profiter de quelque
 chose avec ce peuple : mais il n'y a pas
 vn seul d'entre eux qui te puisse entē-
 dre: Et quād par fortune il s'en trouue-
 roit vn ou deux, encores faudroit il in-
 struire ceux la mesmes, à ce qu'il s'en
 rendissent capables. Pour qui donc, di-
 ras tu, ay-ie appris ces choses ? Ne
 crains point d'auoir perdu ta peine. Tu
 les as apprises pour toy mesmes. Mais
 à ce que ie ne iouyisse pas tout seul du
 profit que i'ay fait ce iourd'huy, ie te
 cōmuniqueray trois beaux mots que
 i'ay leu sur ce mesme sēs: desquels l'vn
 sera pour acquiter ceste Epistre de ce
 qu'elle te doit: les autres deux te serōt
 donnez d'auance. Democritus dit: Ie
 cōpte vn seul pour tout vn peuple, &
 tout vn peuple pour vn seul. Et celuy
 quicōque il fust (car on doute de l'an-
 -teur) respondit tresbien, quād on luy
 demandoit pour quoy il prenoit si grād
 peine à mettre sus vn art qui ne profi-
 -teroit qu'à fort peu. Peu de gens, dit il,

EPISTRES DE

me s'ot assez, assez m'est vn, assez m'est nul. Et ce troiesme est encore beau. Epicurus escriuant à vn de ses compagnons d'escolle : P'escriy ces choses, dit-il, non pas à plusieurs, mais à toy: car nous nous s'omes assez grand theatre l'vn à l'autre. Ce sont telles choses, ami Lucilius, qu'il faut que tu mettes dans l'entendement, afin de mespriser ceste volupté qui vient de la reputatiõ & consentemẽt de plusieurs. Car pour estre loué de beaucoup de gens, qu'as tu pour cela, de quoy tu te doives plus reuiouir? D'oc si tu es tel que plusieurs estiment tes biens & tes plaisirs ayent l'aspect dans toy-mesme.

Qu'il faut fuir les faueurs de fortune, & que seruir à la vertu est estre libre.

EPISTRE. 8.

V me commandes, dis-tu, de fuir le peuple, de me retirer à part, & d'estre content de ma conscience. Que deuiendront donc tous vos preceptes, qui ordonnent que la vie se termine en action? Le conseil que ie te donne ie l'ay pris pour moy. Ie me suis

retiré, & ay fermé ma porte, afin de pouuoir profiter à plus de gens. Je ne passe aucun iour enoisueté, voire la plus part des nuits ie les emploie à l'estude, soustenant en forçant mes yeux contre le sommeil. Je me suis retiré, non pas des hommes seulement, mais des affaires, & premieremēt des miens propres. Je fay les affaires de la posterité, en escriuant ce q̄ luy pourra estre profitable. Je luy mets par escrit beaucoup de bons & salutaires aduertissemens, comme recetes que i'ay esprouué en mes propres playes estre tres-souueraines lesquelles encores qu'elles ne soient pas du tout cōsolidées & guaries, ont toutes fois cessé d'échan- crer, & s'estendre plus auant. Je montre aux autres le droit chemin que i'ay appris sur le tard, & apres estre las de longuement foruoier & errer deçà & delà, ie ne cesse de crier: Fuyez les choses qui sont casuelles, & qui ont gagné plus de credit enuers la commune. Ne courez pas apres les biens fortuits, mais plustost tenez bride, & deffiez vous de leur belle apparence. Les bestes & les poissons sont deceuz

EPISTRES DE

par vne esperance qui les chatouille. Vous pēlez que ce soient des presens de la fortune & ce sōt des embusches. Quiconque de nous voudra viure vne vie assuree, qu'il fuye autāt qu'il pourra ces faueurs pipeuses & traitresses. Nous les pensons tenir, & elles nous tiennent. No^y y courōs, & ceste course nous porte dans des precipices. L'issuē d'une si eminente vie est de choir en vne miserable, & qui pis est, il ne nous est plus possible de tenir ferme, depuis que la felicitē s'entonnant au dedans de nous, commence de no^y enleuer & emporter decā & delā comme vn estourbillon. Il faut dōc se contenter des choses qui sont bonnes & certaines, ou plustost de foy-mesme. La fortune ne vient point à mordre ceux qui en vsent ainsi: Elle ne fait seulement qu'abaier à l'ētour. Mesprise toutes ces choses, qu'un trauail superflu & excessif a adioutē, comme pour ornement à l'ambition. Pense qu'il n'y a rien en toy d'admirable que l'ame, à laquelle riē n'est grand si elle est grande. Ayez seulement autant de soin du corps comme il est expedient pour le

tenir sain : Voire il le faut estimer , & traiter vn peu rigoureusement , afin qu'il ne soit rebours & desobeissant à l'ame Que la viande appaise sa faim : la boisson estaigne sa soif : la robe le couure contre le froid : la maison luy soit comme vn rempart contre les choses pernicieuses. Il ne peut chaloir qu'elle soit bastie ou de gason ou de Porphyre : car l'homme est aussi suffisamment couuert de chaume, comme d'or. Si ie discours ces choses en moy-mesmes, si ie les pronõce à la posterité, ne te semble-il pas que ie profite plus que si ie m'en alloy au conseil y estant appellé, ou si ie me trouuoy à la Cour pour aider de ma faueur quelque poursuiuât
 Croy moy, ceux qui semblent ne rien faire ou faire le moins, sont ceux qui font le plus. Ils traittent les choses diuines & humaines tout ensemble. Mais il est mes-huy temps de faire fin, & payer la gabelle que ie te dooy pour ceste Epistre. Ce sera aux despens d'Epicurius, chez lequel i'ay ce iourd'huy leu ce mot : Il faut que tu serues à la vertu, afin que tu iouysses d'vne vraye liberté. Qui s'est affuiety & afferuy à

EPISTRES DE

elle, est tout à l'instant mis en franchise: car cela mesme de la seruir est estre libre. Tu trouueras à l'aduéture estrange de quoy i'vsurpe plustost les mots d'Epicurus que ceux de nos gés: mais à cause de quoy ne pèseras-tu que ces voix soient publiques? Combien de choses ont dit les poètes qui ont esté ou deuoient estre dites par les Philosophes? Combien y a-il de mots dans les farces des charlatãs dignes d'estre mis en quelque belle tragedie? L'allegueray vn vers de Publus, ou il nie qu'il faille compter pour nostre, ce qui est fortuit.

*Tout ce qui vient par souhait, est d'autruy,
Il me souuient que tu as dit toy-mesme
ce cela en ceste sorte,*

Ce que le sort à fait tien n'est pas tien.

Et ceey, qui est encore de toy,

Le bien peut estre osté qui peut estre donné.

*Le nedemãde point d'acquit pour tout
cecy: car ie te paye du tien mesme.*

A Dieu.

*Comment on doit entendre ceste proposition,
que le sage est content de soy-mesme.*

EPISTRE 9.

TV desires l'auoir si c'est à bonne
 raisõ qu'Epieure reprend en quel-
 que Epistre ceux qui disent que celuy
 qui est parfaitement sage est content
 de soy-mesme, & que pour ceste cause
 il n'a point besoin d'amis. Il s'en prend
 en ceste Epistre la à Stilpon, & à ceux
 qui pensent que l'impassibilité de l'a-
 me est son souuerain bien. La differen-
 ce qui est entr'eux & nous, est ceste ci.
 Nous disons que celuy qui est parfai-
 temēt sage surmōte toutes aduersitez,
 mais qu'il les sent: Eux, qu'il ne les sent
 pas seulement. En cecy nous sommes
 d'accord. Nous disons bien que le sa-
 ge se contente de soy-mesme: mais
 toutesfois qu'il veut auoir vn amy, vn
 voisin, vn compaignon, encore que luy
 seul soit assez, & tellement assez, que
 quelquefois il est content d'vne partie
 de soy. Car si vne maladie, ou vn enne-
 my luy a osté vne main, si quelque ac-
 cident luy a arraché vn œil, ce qui luy
 demeurera de reste luy suffira, & sera
 aussi content ayāt vn corps mutilé &
 estropié, comme quand il l'auoit en-
 tier. Il aimeroit bien mieux que rien
 ne luy defaillist, mais il ne desirera

EPISTRES DE

point pourtant ce qui luy defaut. Ainsi le sage est iusques là content de soy-mesme qu'il puisse estre sans amy, non qu'il le vueille : qui est autant à dire q̄ il porte patiemment la perte d'un amy. Et à la verité, il n'est iamais sans amy, d'autant qu'il en peut recouurer vn aussi tost qu'il voudra. Cōme Phidias ayant perdu vne statuë, en refera tout soudain vne autre, ainsi ce bon artisan d'amitié remet incontinent vn amy en la place de celuy qui est perdu. Si tu t'enquiers cōment il puisse faire & refaire si tost tant d'amitez, ie te le diray, si cela est premierement conueni entre nous, que ie demeure quitte du debte de ceste lettre. Ie te monstreray, dit Hecaton, vn moien de te faire aimer sans medicament, sans herbe, sans enchantement. Si tu veux estre aimé, aime. Or il n'y a pas seulement plaisir en l'usage & fruition d'une ancienne amitié, mais encore en la creation d'une nouvelle : & la mesme difference est entre celuy qui a vn ami ja tout acquis, & celui qui l'acquiert, qu'entre le laboureur quand il seme, & quand il moissonne. Attalus le

Philosophe disoit que c'estoit chose plus plaisante de faire vn amy, que l'auoir tout fait, comme il est plus agreable à vn peintre de peindre, que d'auoir acheué sa peinture. Ceste attention qu'il applique à son ouurage a ie ne sçay quoy de doux, que celuy ne sent point qui y a mis la derniere main. Apres auoir peint il iouit du fruit de son art, mais il iouissoit de l'art mesme quand il peignoit. L'adolescence de nos enfans nous est plus profitable, mais l'enfance nous est plus douce. Et pour reuenir à nostre propos, le sage ores qu'il soit content de soy-mesme, veut toutes fois auoir vn amy, quand ce ne seroit que pour exercer l'amitié & ne permettre qu'une si grande vertu demeure sans vsage: non pas comme disoit Epicurus en ceste mesme Epistre, pour auoir quelqu'un qui luy assiste s'il est malade, ou qui luy done secours s'il est en prison ou en necessité, mais au contraire, afin que luy mesme aye quelqu'un a qui il assiste, & auquel il secoure. Car celuy a une mauuaise intention, qui regarde à soy quand il fait vn amy. Il acheuera son amitié

EPISTRES DE

ainsi qu'il l'aura commencée. Qui a acquis vn amy pour auoir secours de luy en sa prison, prendra l'effor aussi tost que la chaisne aura craqué. Ce sont des amitez q̄ le peuple appelle iournalieres. Qui est fait amy pour l'vtilité, aura autāt de durée comme il pourra estre vtile. Ainsi ceux qui sont en felicité se voyent enuirōnez d'vne presse d'amis, & chez ceux qui sont accablez de la fortune, il ni a que solitude. Car telle façon d'amis fuyent les lieux ou ils sçauent qu'on les espreue. De la se voyent tant de meschans exemples d'amitez laissées & trahies par crainte. Il est necessaire que le commencement & la fin s'entresemblent. Qui a cōmencé d'estre amy, pource qu'il est expedient, qui a pensé qu'il y a gain en l'amitié hors elle mesme, pourra bien estre induit & suborné contre elle par l'offre d'vn plus grand gain. A cause dequoy donc fay-ie vn amy? afin d'auoir pour qui ie puisse mourir, que ie puisse accompagner en exil, à la mort de qui i'oppose la mienne. Car l'autre qui regarde son profit, & qui compte ce qui luy peut doubler, est plustost

trafic qu'amitié. Il est certain que l'amitié à quelque chose de semblable à l'affection des amoureux. On pourroit à l'adventure bien nommer ceste passion, vne folle amitié. Or le but de l'amour n'est ni le gain, ni l'ambition, ni la gloire, ains mesprisant toutes autres considerations, de soy-mesme allume en nos ames le desir de la forme ay-mée par l'esperance d'une affectiō reciproque. Et qui osera dire qu'une vicieuse habitude soit produite d'une cause plus honneste que la vertueuse? Mais si tu me dis que si l'amitié est souhaitable à cause de soy, il ne faut point que le sage qui est content de soy-mesme, la suiue pour autre consideration, quelque hōneste qu'elle soit, que pour la beauté qui reluit en elle, & que ce soit rabattre de sa dignité & maesté de l'acquiescir pour quelque autre respect. Je te respōdray, ami Lucilius, que ce que nous disons que le sage est content de soy-mesme, est mal interpreté de plusieurs. Ils ostent par maniere de dire, le sage de toute place, & l'enferment & enuoloppent dans sa peau. Or il faut distinguer ceey. Le sa-

EPISTRES DE

ge est content de soy-mesme pour viure bien & heureusement, mais non pas pour viure. Car pour viure, plusieurs choses sont requises. Pour bien viure il ne faut qu'une ame entiere, reposée, & esleuée au dessus de la fortune, ie te veux monstrier cōment Chrysippus le distingue. Il dit que le sage se sert de beaucoup de choses mais qu'il n'a besoin de rien: & au contraire que le sot & fol a besoin de toutes choses, d'autant qu'il ne sçait se servir de riē. Le sage se sert des maīs & des yeux, & de plusieurs autres pieces pour l'usage ordinaire de la vie, mais il n'en a point pour cela de besoin: car auoir besoin emporte necessité. Or à celuy qui est sage, rien n'est necessaire. Ainsi encore qu'il soit content de soy-mesme, il ne laisse pas de se servir de ses amis, & desire d'en auoir plusieurs, mais non pas pourtant qu'il en ait besoin pour viure heureusement: car heureusement peut-il viure sans ses amis. Le souverain bien ne cherche point d'instrument estrange, il est tout accompli de soy-mesme. Il commence d'estre subiect à la fortune, s'il faut qu'il cherche quel-

que partie de soy hors de soy. Mais toutesfois quelle sera la vie du sage s'il est delaisfé en prison sans amis, ou s'il est en quelque pays estrange abandonné de tout le monde, ou retenu en quelque longue nauigation, ou ietté en quelque riuage desert & incogneu? Telle que du grand Iupiter, quand en la reuolution du monde & confusion, & meflange de tous les Dieux, la nature des choses venant a cesser, peu à peu il se repose & se retire en soi-mesme, rempli & ravi de ses cogitations. Seblable chose fait le sage, Il est reuolu en soy, il est seulement avec soy: mais ce pendant qu'il lui est loisible d'ordonner ses affaires a son plaisir & volonté: il espouse vne femme, il nourrit des enfans, & avec tout cela il ne laisse pas d'estre content de soy-mesme: & toutes fois il ne viuroit point s'il lui falloit viure sans cōpagnie. Il est porté & connié à faire des amitez, nō pour aucune siēne commodité, mais par vn instinct & éguillō de nature. Car tout ainsi qu'elle a imprimé en nous vn appetit & douceur des autres choses, aussi a elle fait de l'amitié. Elle a fait la

EPISTRES DE

solitude ennuyeuse, & la compagnie agreable & par mesme moien que la nature à associé l'homme à l'homme, aussi à elle quant & quāt laissé en nous ie ne sçay quelle pointe, qui nous fait rechercher les amitez. Neantmoins bien qu'il soit tres affectionné à ses amis, bien qu'il les égale, & souuēt preferé à soy-mesme, tout son bien sera clos & terminé au dedās de soy, & dira cōme dit Stilpon, celuy mesme cōtre lequel Epicur^o dispute en son epistre, car ayant à la prinse & saccagement de sa ville perdu ses enfans & sa femme, & luy estant seul, mais toute-fois heureux & contēt, sauué de la ruine & desolation publique. Demetri^o, celuy qui fut surnommé Poliorcetes, c'est à dire le preneur de villes, luy demanda s'il auoit rien perdu: Non, luy dit-il, ie n'ay rien perdu, car tous mes biens sont avec moy. Regarde comment ce grand & genereux personnage est victorieux sur la victoire de son propre ennemy? le n'ay, dit-il, riē perdu. Il le contraint douter s'il à vaincu ou nō. Tous mes biēs, dit-il, sont avec moy: c'est à sçauoir la iustice, la vertu,

la tēperance, la prudence, & cela mesme, de tenir que ce qui peut estre osté n'est pas bien. Nous nous esmeruillons de quelques animaux qui trauesent le feu, sans en estre endommagez. Combiē estoit plus admirable ce personnage, qui sās perte ny blesseure eschappa du feu, du fer, & de la ruine. Considere vn peu combien il est plus ay sé de vaincre tout vn peuple, qu'vn homme seul. Ceste voix luy est commune avec le Stoique, qui luy-mesme porte ses biens tous entiers par le milieu des flammes, & des pillages, d'autant qu'il est content de soy. Luy-mesme est la borne de sa felicité. Ne pense point que nous seuls iettions de ces grandes & genereuses paroles. Epicurus mesme qui reprent Stilpon, à dit vne pareille chose. Celuy dit-il est miserable encore qu'il fut seigneur de tout le monde, à qui ses biens ne semblent pas estre tres-grāds, ou bien si tu pēses qu'il soit mieux dit en ceste sorte (car il se faut arrester au sens & nō aux mots) celuy est miserable qui ne se pēse estre tresheureux, encore qu'il commandast à tout le monde. Et afin

EPISTRES DE

que tu sçaches que ce sont des sens communs, que la nature dicte à tous generalement, tu trouueras dans vn Poëte Comique.

Il n'est heureux qui ne se cuide l'estre.

Car qu'importe-il quelle soit ta condition si tu la iuges mauuaise? Quoy donc, diras-tu, si celuy qui est indignement riche, & celuy qui est maistre de plusieurs hommes mais serf de beaucoup plus se dit heureux, le seroit-il? Je t'auise qu'il ne faut pas regarder ce qu'il dit, mais ce qu'il sent, & non pas encore ce qu'il sent vn iour mais ordinairement. Or ne faut il point craindre qu'un homme indigne iouysse d'un si grand bien: il n'y a que le sage à qui les biens puissent plaire. La sottise est ordinairement trauaillée de l'ennemy de soy-mesme. A Dieu.

Qu'on doit empescher que les mal-adez ne demeurent seuls: & de la façon de prier Dieu.

EPISTRE 16.

Je ne

IE ne change point encore d'avis, ie te conseille de fuir les grandes assemblees, voire les petites, voire la frequentation d'un tout seul. Ie ne trouue personne à qui ie vueille que tu te communiques. Regarde vn peu le iugement que ie fay de toy, i'ose bien te fier à toy mesme. Crates auditeur de ce mesme Stilpon, duquel ie te parloy en l'Epistre precedente, ayant veu vn ieune homme qui se promenoit à l'escart luy demanda que c'estoit qu'il faisoit là tout seul. Ie parle, luy dit le ieune homme, à moy-mesme: prens garde ie te prie luy repliqua Crates, que tu ne parles avec vn meschant homme. Nous auons accoustumé d'observer ceux qui sont en quelque detresse, ou en quelque crainte, quand ils se retirent à part, de peur qu'ils n'vsent mal de la solitude. Et à la verité nul de ceux qui sont imprudens ne doit estre laissé en sa garde: car c'est lors qu'ils machinent de mauuais desseins, & qu'ils ourdissent quelques malencointre ou pour eux, ou pour les autres. Lors ils arment & acheminent leurs mauuaises & pernicieuses couuoitises.

Lors l'ame descouure & publie ce que auparavant la crainte ou la honte luy faisoit cacher, Lors ils aiguissent leur audace, affilent leur appetit, & esueillent leur colere. En fin le seul bien qu'a en soi la solitude de ne se commettre a personne, & de ne craindre point le iuge, perist à l'endroit de celuy qui est mal aduisé : il se descouure & trahist soi-mesme. Cōsidere dōc ce que i'espere, ou plustost que ie me promets de toi (car esperer est parole du bien qui est incertain) ie ne trouue point avec qui i'aime mieux que tu sois qu'avec toi. Quand ie me ramen-toy les hauts & genereux propos que ie t'ai ouy tenir, ie m'esioüys en moy-mesme, & me persuade que ce n'est point simplement du lāgage, mais que ce sont des voix qui ont de hautes & profondes racines au dedans. Je croy certainement que cesont paroles d'un homme qui foste de la presse, & qui regarde au salut. Continue donc, ami Lucili⁹, parle tousiours ainsi. Vy tousiours ainsi : qu'une chose ne t'abaisse, & ne te face flechir le courage. Rends graces à Dieu pour les anciens vœuz,

que tu luy as faits , & recōmence à luy en faire tout de nouveau. Demande lui vne bonne ame, & fais lui priere premierement pour la santé de l'esprit, & puis pour celle du corps. Pourquoi ne lui feras tu pas ceste priere, puis que tu ne lui demandes rien de l'autruy? Mais afin que selon ma coustume i'accompagne ceste lettre de quelque present, reçoÿ ce que i'ay trouué ce iourd'hui dans Athenodorus. Sçache, dit-il, que tu es deliuré & deffait de toutes mauuaises volontez, quand tu es arriué à ce poinct de ne demander rien à Dieu, que tu ne lui puisses demander deuant tout le monde. Car aujourd'hui combien est grande l'hipocrisie des hommes? Ils barbottent entre leurs dents quelques vilaines prieres, & se taisent au si tost que quelqu'un y preste l'aureille, taschans de celer aux hommes ce qu'ils n'ont point de honte de conter à Dieu. Iuge dōc si ce precepte ne seroit pas salutaire, ni ainsi avec les hommes, comme si Dieu le deuoit regarder, & parle ainsi avec Dieu, comme si les hommes le deuoient entendre. A Dieu.

EPISTRES DE

*De la rouueur & de la honte, & qu'il se
faut proposer quelque homme de vertu à
imiter.*

EPISTRE II.

Et honneste homme, tient amy
à parlé avec moy. Les pre-
miers propos qu'il m'a tenu
m'ont incontinent tesmoigné
combien il y auoit le cœur & l'esprit
bon, & combien il auoit profité en l'e-
tude qu'il à entrepris. Il m'a laissé vn
goust auquel ie m'asseure qu'il respõ-
dra: car ie l'ay surpris, & à parlé à moy
sans s'y estre preparé. Il rougist aisé-
ment, qui est vn bon signe en vn ieune
hõme, & lors mesme qu'il se viët à r'as-
seurer, à peine peut il abatre toute ce-
ste hõte tât la rouueur se prêt viuemēt
en sa face. Ie me doute que lors me l me
qu'il sera bien rassis, & despouillé de
tous vices, ceste complexion l'accom-
pagnera, voire en sa parfaicte sagesse,
Car les vices qui sont naturels ou en
l'ame ou au corps. ne peuuent estre du
tout effacez par aucune industrie. Ce
qui est nay avec nous, peut bien estre
adoucy & corrigé par art, mais non du
tout surmõté & arraché. On à veu des

plus affeurez hommes du monde, lors qu'ils se presentoient pour parler deuant vne grãde assemblée, fondre tous en sueur, ne plus ne moins qu'on voit aduenir à ceux qui ont longuement trauaillé en vn temps chaud, à d'autres les genoux tremblent, à d'autres les dents claquent, la langue varie, les leures balottent. N'y la discipline, ni l'usage ne peut enleuer du tout ces imperfections. Car nature exerce sa force en cela, & admoneste chacun de son defect & de sa foiblesse: ie sçay que le rougir est entre des choses. Car on voit que souuent il court, & s'espend tout a coup en la face de ceux qui ont le plus de grauité & d'experience. Bien est-il plus apparent aux ieunes homes qui ont & la chaleur plus grande & le teint plus delicat, mais toutesfois les vieux mesmes n'en sont pas exempts. Il y en a qui ne sont iamais tãt à craindre, que quand ils rougissent, comme s'ils versoiēt en vn coup tout ce qu'ils ont de hôte. Sylla estoit lors tres-violent, que le sang luy estoit monté au visage. Il n'y auoit rien de si mol que la face de Pompée: car il ne parla iamais

EPISTRES DE

en grande compagnie qu'il ne rougisse. Et me souvient que Fabianus en fit autant aiant esté mené au Senat pour deposer de quelque chose, d'ot il n'eust iamais meilleure grace à rougir. Cela ne vient pas de foiblesse d'ame, mais plustost de la nouveauté de la chose qui encore qu'elle n'esbranle pas, toutesfois esmeut ceux qui ni sont pas duits & exercitez, & qui au demeurât sont subietz à rougir par vne naturelle facilité & molesse du corps. Car comme il y en a aucuns qui ont le sang bon & ferme, ainsi d'autres l'ont mobile, & aisé à se produire au visage. Nulle sagesse, côme i'ay dit, ne peut oster ces choses là : autrement elle tiendroit la nature sous boucle, si elle pouvoit raser tous les vices qu'elle no⁹ imprime. Ce qui nous vient par la condition de nostre naissance, & la temperature de nostre corps, quand l'ame se sera autât reiglée qu'elle pourra, no⁹ demeurera tousiours. Nous ne pouons faire venir ces choses quand nous voulons, ni les chasser quand nous les auons. Les Comediens qui se meslent d'imiter les affections, qui expriment la crainte &

tremblement, qui representent la tristesse, ont accoustumé de contre faire ainsi la honte ils courbent la teste, ont la parole bassé, regardét en terre, mais de rougir ils ne peuuent: la rougeur ne peut estre ni prohibée ni commandée: telles choses ne reçoüët loy que d'elles: elles viennent sans nous demander congé, & sen vont de mesme. Mais il faut meshuy clorre ceste lettre, & luy dōner son fause conduit. Reçoy donc de moi ce precepte, comme tres-salutaire, & lequel ie veux que tu retienne: en ton esprit. Il nous faut choisir quelque homme de bien, lequel nous nous representations à toute heure deuât nos yeux, afin que nous viuions, comme fil regardoit toutes nos actions. C'est, ô amy Lucilius, vn des preceptes d'Epicurus: Il nous veut donner vne garde & vn gouuerneur, & non sans cause. La plus grāde partie des pechez en seroit à dire si quelque tesmoin assistoit à ceux qui commettent le peché. Que l'amē donc se propose quelque personnage qu'elle respecte, par l'authorité duquel elle face son secret mesme plus saint & plus religieux. O

que celuy est heureux qui n'amende pas seulement ses actions, mais ses pensées! heureux qui peut respecter quelqu'un de telle sorte, que seulement en s'en souuenant il en reforme son ame! Qui peut ainsi respecter sera bien tost digne d'estre respecté luy-mesme. Choisi doncques Caton, ou si celuy te semble trop aspre & trop seuer, choisi Lelius, qui est plus doux & plus facile, choisi celuy de qui la vie & la parole te sera plus agreable, & te remettant à chaque heure deuant les yeux son ame & son visage, prés-le ou pour guide, ou pour exemple. Il est besoin d'auoir quelqu'un, aux mœurs duquel les nostres se dressent. Les choses depravées ne se corrigent qu'avec la reigle. A Dieu.

Le bien & commodité de la vieillesse ou nous devons borner nostre vie: & qu'on ne peut estre contraint de viure en necessité.

EPISTRE. 12.

DE quelque costé q'ie me tourne i'apperçoy des preutes de ma vieillesse. Estant n'aguères arriué à ma maison que i'ay pres de la ville, ie me plainnoy de la despence que

Ty faisoÿ tous les iours en reparations: mon seruiteur que ie tien là me respõd que ce n'est point sa faute, qu'il fait tout le mieux qu'il peut, mais que le bastiment est trop vieil & caduc, & toutefois c'est moi qui l'ay fait. Je laisse à penser comme il m'en va, puis que les pierres de mon aage tombent d'ancienneté. Estant picqué de cela, ie pren occasion de me courroucer sur chaque premiere chose que ie rencontre en chemin. Il paroist bien, di-ie, que ces arbres ne sont point labourez: ils n'ont point de feuilles, leurs branches sont toutes halées & abougries, & leur tronc couuert de mousse & d'ordure: cela ne seroit point si on les deschaussoit, & si on les arrousoit souuent. Il iure par son Dieu qu'il y a fait son deuoir, & qu'il n'a chômé iamais: mais qu'il ni a ordre que les arbres ont fait leur temps. Lors il me souuient de les auoir plantez moy-mesme, & d'en auoir veu les premieres feuilles. Je doÿ cela en ma maison Rustique, qu'enquelque part que ie puisse mettre les yeux, elle m'y represẽte ma vieillesse. Embrassons-la donc, & ay-

EPISTRES DE

mons-la : elle est toute pleine d'agréable volupté, si on la sçait bien goulster. Les pommes ne sont iamais si bonnes que quand elle commencent à passer. L'enfance est tres agreable en son issuë. A ceux qui aiment à boire, la dernière fois est la plus delectable, celle qui le trempe dans le vin, & qui est donnée à l'yuresse comme pour son dernier œillage. Tout ce que la volupté de l'homme a de plus plaissant, elle se le reserue sur la fin. L'âge qui decline est aussi tres-agreable quand il n'est pas encore du tout sur la decheute. Et celuy mesme qui cōme vne goutte d'eau se tient au bord de la dernière tuille, à ses plaisirs particuliers, ou cela succede en lieu de plaisirs de n'en auoir point de besoin. O combien il est doux & plaissant de se voir deschargé de toutes conuoitises ! Mais, diras-tu, il est fascheux d'auoir tousiours la mort deuant les yeux. Premièrement elle doit estre autāt deuant les yeux au ieune qu'au vieil : car deuant elle, nul n'est releué pour estre mineur, & puis il n'en est point de si vieil qui n'aye esperance de viure au moins vn iour. O

est vn iour vn degré de la vie: car tout nostre âge est cōme vne sphere a plusieurs cercles, les vns enfermez dās les autres. Il y en a vn qui les comprend & encerne tous, qui est celui de la natiuité iusques à la mort: vn autre qui exclud les années de l'adolescēce: vn autre qui cōtient toute la ieunesse: apres ceux-ci vient l'année, qui enclost tous les temps, par la multiplication desquels la vie est composée. Dans le cercle de l'année est le mois, & dans celui du mois est le iour, qui est le plus petit de tous. Mais si a-il toutefois son commencement & sa fin, son leuer & son coucher. Et pour ceste raison Heraclitus, qui fut surnommé Scotinos, à cause de l'obscurité de son parler, disoit qu'un iour estoit pareil à tous. Ce que quelqu'un a interpreté autrement: à sçauoir qu'un iour estoit pareil à to^o en nombre d'heures, & disoit vray. Car si le iour est vn tēps de vingt quatre heures, il est necessaire qu'ils soiēt tous pareils, parce que la nuit a ce que la lumiere a perdu. Vn autre a dit, qu'un iour estoit semblable à tous, à cause de la conformité & ressemblan-

EPISTRES DE

ce : car il ni a rien en l'espace d'un foit. long temps, que tu ne trouues en un iour, la lumiere & la nuit, les tours & les retours du Ciel. Par ainsi il faut disposer de telle sorte chacun iour, comme s'il tenoit en soy tous les autres, & s'il deuoit remplir & consommer nostre vie, Pacuius, celuy qui vsurpa la Syrie, s'estant enseveli le soir dans le vin & les viandes qu'il auoit fait richement & somptueusement apprester, quasi comme si lui-mesme se fist fait ses obseques, se faisoit emporter de la table en son liect : de telle façon que parmy les danses & claquemens de mains de ses amoureux, on chantoit en musique, *Il a vescu, Il a vescu*, & ne se passoit iour qu'il ne s'enseuelist ainsi. Ce qu'il faisoit de mauuaise foy, faisons le nous de bonne, & comme nous approcherons de l'heure de la retraite, disons en nous resiouyssant,

J'ay vescu, & acheué le cours, que fortune m'auoit donné.

Si Dieu y adiouste le lendemain, receuons-le avec actions de graces. Celui est tres-heureux, & asseuré possesseur de soi-mesme, qui attend le iour

Au lendemain sans sollicitude. Quelconque en se couchant a dit, I'ay veſcu, met en ligne de gain de quoy le lendemain il se leue. Or ne reſte-il plus rien à ceſte lettre, q̄ de la charger de quelque beau preſent pour te la porter. C'eſt mal de viure en neceſſité, mais d'y viure, il ni a nulle neceſſité. Car le chemin qui mene à la liberté, eſt de tous coſtez ouuert, court, & aiſé à tenir. Louions Dieu de quoy perſonne ne peut eſtre contraint à viure, & qu'il eſt loiſible à chacun de fouler aux pieds la neceſſité, C'eſt, dis-tu, vn mot d'Epicurus. Puis qu'il eſt veritable, il eſt mien: Car toutes choſes bonnes ſont communes. A Dieu.

De l'vtilité qu'il y a à s'exercer cõtre les aduerſitez: & des remedes contre la crainte.

EPISTRE. 13.

IE ſçay que tu as beaucoup de courage: car auparauant que ie te dreſſaſſe aux preceptes ſalutaires & vainqueurs des aduerſitez, tu te plaiſois aſſez de t'exercer contre la fortune, & t'y es aſſeuré encore d'auantage, depuis que tu as eſprouué tes forces, & eſ ve-

EPISTRES DE

nu aux mains avec elle. Car auât auoir
 veu, & quelquefois approché l'ënemi,
 on ne peut bonnemët iuger cōbien on
 a d'asseurance à l'encontre de luy. Les
 choses contraires & difficiles sont la
 vraye touche d'vne ame qui est toute
 à soy, & qui n'est pour se foumettre à
 la puissance de personne. L'athlete ne
 peut apporter fort grande aspreté au
 combat, qui n'a iamais veu sa chair
 meurtrie & descouppée. Celuy qui a
 veu souuent verser son sang, à qui les
 coups de poing ont fait sauter les dōts
 hors de la bouche, qui ayât esté rēuer-
 sé, a fait perdre terre à son ennemi, qui
 estant ietté à bas, n'a point ietté la
 courage, qui autant de fois qu'il est
 cheu, fest releué plus ardent & fur-
 rieux, celuy, di-ie, entre dans le
 camp avec vne grande asseurance. Et
 pour persister en ceste similitude, la
 fortune t'a souuent mis au desious
 d'elle, & si toutesfois tu ne t'y es point
 rédu, mais tousiours t'es releué, & la
 as fait teste avec vn cœur plus fier &
 plus vigoureux. Aussi à la verité, vne
 ame genereuse gagne ordinairement
 quelque auâtage alors qu'elle est irri-

tée. Toutesfois fil te semble bon ainsi, prends de moi encore des forces pour te fortifier de plus en plus. Plusieurs choses, amy Lucilius, nous font plus de peur que de mal, & sommes souuent plus trauaillez par l'opinion que par l'effet. Je ne parle pas à ceste heure avec toy vn langage Stoique, mais vn bas & vn plus vulgaire: Car nous disons, que toutes ces choses qui causent en nous les cris, & les gemissemens sont legeres & contemptibles. Laissons à part ces grandes paroles, mais toutesfois tres-veritables. Je t'admoneste seulement de ne te faire point miserable auât le temps, en craignant, comme toutes prochaines les choses qui peut estre n'aduiendront iamais, ou à tout le moins qui ne sont point encores venuës. Souuent nous augmentons nostre mal, ou luy allons au deuant, ou le forgeons nous mesmes, quand il n'est point ailleurs. Accorde moi donc cela qu'à chaque fois que tu seras parmi des gens qui t'ascheront à te persuader que tu es miserable, tu viennes a considerer a par toi ce que tu sens, & nõ ce que tu oys.

EPISTRES DE

Consulte premierement avec ta patience, & interroge toy toy-mesme qui dois mieux cognoistre ce qui te touche, q̄ tout autre. Parle à toy ainsi, Pourquoi est-ce que ceux-ci lamentent ma fortune ? de quoy est-ce qu'ils tremblent, comme s'ils craignoient que le contrecoup de ma calamité ne faute iusques à eux ? Ce que ie crains n'est il point plus descrié que dangereux ? Est-ce point sans cause, que ie m'afflige pour vne chose, en laquelle il ni a nul mal que celuy que i'y fay ? Or si tu veulx sçauoir par quelle reigle tu pourras cognoistre, si les choses qui te tourmentent sont fausses ou veritables, la voici. Nous nous donnons peine, ou pour ce qui est present, ou pour ce qui doit suruenir. Quant à ce qui est present, il est aisé de s'en rescoudre : car si ton corps est auourd'huy libre & sain & sans douleur, di en toi-mesme, Auourd'huy ie me porte bien, demain no^o verrons que ce sera. Et pour le regard de l'aduenir, premierement pres toi garde s'il y a des preuues certaines qu'il doie aduenir quelque mal : car le plus souuent nous sommes agitez par

foupçon, & sommes effrayez par l'illusion du bruit commun, lequel aiant bien le pouuoir d'esbranler tout vn cāp, & vn peuple, à, par plus forte raison, beaucoup plus d'authorité sur chaque particulier. Il est sans doute ainsi, ami Lucilius, nous nous laissons aller bien viste à l'opinion commune; nous ne contrerollons pas les choses qui nous causent la peur, ny ne les secouons. Nous les receuons seulement, & en tremblons, & leurs tournons le dos, semblables à ceux, que la poussiere leuée par vn troupeau de bestial priué, met en desroute, ou ceux qui s'espouuantent par vn bruit qui court, sās qu'on en puisse trouuer l'auteur. Et par malheur, ie ne sçai comment il se fait, que les choses fausses nous troublent plus que les vraies: car les vraies ont vne certaine mesure: les autres sont liurées à la vague coniecture & licence de l'ame, qui est desia espouuentée d'où il se fait, qu'il ni à point de fraieurs si pernicieuses ne si irremediabes, que celles qu'on nomme Paniques. Car toutes les autres sont bien sans discours, mais celles

ty sont sans entendement. Si donc on nous denonce qu'il est vray semblable que quelque mal-heur doit arriuer, disons à l'opposite, Il y a donc du temps, auant qu'il soit vray. Combien de choses s'ôt aduenües, auxquelles on n'auoit point pensé? & à combien a-on pensé, qui ne sont pas aduenües? Et posé ores qu'il d'eust aduenir, quel gain y a-il a preuenir son mal-heur? Il ni aura que trop de temps de le sentir, quád il sera venu. Ce pendant promettons nous quelque meilleur succez: ce sera pour le moins autant de bon temps gagné. Et puis il peut suruenir beaucoup de choses, par le moyen desquelles le dâger, quád il seroit prochain, voire presque tout porté, ou subsistera, ou du tout passera, ou à l'aduenture se diuertira sur la teste de quelque autre. Souuent les flâmes se sont ouuertes, & ont donné passage pour les éuiter. Tel est cheu de bien haut, qui fest trouué doucement couché à terre. Quelques fois vne teste exposée au dernier supplice a esté sauuée sur le brâle mesme de l'execution: Et se trouuera quelqu'vn qui aura en-

seueli celuy qui deuoit estre son bourreau. La mauuaise fortune n'est pas elle-mesme sans son inconstance, & sa legereté. Il peut estre que le malheur sera, & peut-estre qu'il ne sera pas. Et ce pendant qu'il n'est pas, au moins propose toi ce qui peut arriuer de mieux. Mais tout au contraire, il aduient par fois que lors mesme qu'il n'y a nulle apparence de mauuais presage, l'esprit se forge de fausses imaginations, ou il interprete quelque mot de double signification en la pire partie, ou se propose l'offence & l'indignation de quelqu'un plus grande qu'elle n'est, & songe non combien il est irrité, mais combien il peut, si est irrité. Or n'y a-il plus d'occasion de viure, il n'y a plus de fin à la misere, si on craint tout autāt qu'on peut craindre. Il faudroit tout au rebours reietter & mespriser la crainte mesme qui a les occasions toutes apparentes. C'est là où la prudence & la force d'entendement nous deuroient principalement seruir: pour le moins faudroit-il chasser vn vice par l'autre, & temperer la crainte par l'esperance. Car il

EPISTRES DE

n'est rien si certain de tout ce qu'on peut craindre, qu'il ne soit encore pl^{us} certain que les choses craintes peuvent s'escouler, s'esuanouir, & les esperées deceuoir. Balance donc la peur avec l'esperance, & s'il y à du doute de tous costez, croy ce que tu aymeras le mieux, & quand bien il y aura plus d'apparence pour la crainte, fay le contrepois toy-mesme en inclinant vers la part plus fauorable, & cesse de t'affliger. Discour à toute heure en ton entendement que la pl^{us} grande partie des mortels se trouble & s'agite pour chose ou il n'y à mal quelcōque, n'y n'en y peut auoir : & la raison de cela est, que personne nese resiste à soy-mesme, depuis qu'on commence d'estre esbranlé. Nul ne pretēd la peine de verifiser sa crainte, personne ne pense en soy-mesme, que l'auteur est à l'aduenture vn homme vain, qui le peut auoir ou songé, ou creu de leger. Nous faisons le contraire : nous nous rendons d'ouïe, & nous donnons tous entiers au premier venu, qui no^{us} r'apporte quelque chose. Nous craignōs l'incertain, comme certain, & ni sça-

nous tenir aucune mesure. Le simple
 soupçon deniët incontineēt vne crain-
 te formée. Mais i'ay honte de parler
 ainsi avec toy, & t'appliquer de si le-
 gers remedes. Quand quelqu'autre
 donc te dira, Pren courage, ce que tu
 crains n'adiendra point : di tout au
 contraire, Et quād il aduiendra, quoy
 pour cela ? Ce sera à l'aduenture pour
 mō bien & aduantage qu'il aduēdra,
 & ceste mort fera hōneur à ma vie. La
 ciguë a fait grāde & illustre la renom-
 mee de Socrates. Qui osteroit à Ca-
 ton ce glaiue protecteur de sa liberté,
 luy emporteroit la plus grande partie
 de sa gloire. Il est vray, que ie suis
 trop long temps à t'exhorter, toy qui
 n'as point de besoin d'estre exhorté,
 mais d'estre instruiēt & admonesté
 seulement. Ce ne sont pas icy choses
 contraires à ta nature. Tu es né pour
 accomplir tout ce que nous en disons.
 Et de tant plus dois-tu estre soigneux
 d'augmenter & embellir les graces
 que la nature t'a faite. Mais il est mes-
 huy temps de cachetter ceste lettre,
 l'ayant premieremēt chargée de quel-
 que haute & genereuse parole, pour

EPISTRES DE

te l'apporter. Entre les autres maux la folie a encore cestuy-cy, quelle commence tousiours a viure. Considere, amy Lucilius, que ceste parole signifie & tu entendras cōbien est sordide la legereté des hommes, lesquels sont tous les iours occupez à proiecter de nouueaux fondemens de la vie, & sur leurs issuë entrent en nouvelles eispérâces. Si tu iettes l'œil sur vn chacun, tu rencōtreras des vieillards qui s'aprestent à l'ambition aux voyages, & aux negociations. Et qu'y à-il de plus laid, qu'vn vieillard commençant à viure? Je n'auroy que faire d'alleguer l'hautheur de ceste sentēce, si elle n'estoit des plus secretes, & nō couchée entre les mots vulgaires d'Epicurus, que ie me suis permis d'vsurper & adopter.. A Dieu.

*Que c'est que nous deuous à nostre corps:
d'euiter les occasions qui peuvent nuire,
& que celuy ale plus de richesses qui
n'en à point de besoin.*

EPISTRE. 14.

I'Adaoué que nature à empreint en chacun de nous vn soin & affection

à sa propre personne: ie confesse, que nostre corps est sous nostre tutelle: ie ne nie point qu'il ne faille vser en son endroit de quelque indulgence: mais il ne faut pas qu'il nous tienne en seruitude. Celui sera serf de plusieurs qui le sera de son corps, qui s'en donra trop de peine, & qui y rapportera toutes choses. Nous nous y deuons comporter, non comme ayans la vie pour luy, mais comme ne la pouuans auoir sans luy. Le trop lui porter d'affectiõ nous inquiete de mille craintes nous charge de diuerses sollicitudes, & nous expose & assuiettit à vne infinité d'outrages. Celui qui en fait trop de compte, en fait peu de ce qui est honneste. C'est raiõ qu'il soit gardé soigneusement, mais à telle condition toutes fois que quand la raison, l'honneur, & la foi le requerra on soit prest à le ietter au milieu des fournaies. Fuiõs neantmoins autant que nous pourrons, non seulement les dangers, mais les incommoditez. Mettons nous à couuert, & retirons nous en lieu de seureté, pensans à toute heure par quels moyens nous pourrons esloigner de nous les

EPISTRES DE

choses qui sont à craindre, desquelles, si ie ne me trompe, il y à trois especes. On craint la pauureté, les maladies, & la violence des plus puissans. De toutes ces trois, celle qui nous transist le pl^s, est la menace que nous fait la grandeur & la puissance d'autruy, d'autant qu'elle se presente avec beaucoup de bruit & de tumulte. Les maux naturels que i'ay dit, comme la pauureté & les maladies se trainent à cachette & avec silence. Ils ne nous mettent point la fraieur par les yeux, n'y par les oreilles. Mais cet autre mal vient avec vne grande pompe. Il à autour de soy le fer, le feu, les chaines, & vn nombre de bestes farouches, pour les achàrner sur nos entrailles. Tant de prisons, tât de rouës, tant de tenailles, ce pieu, ou l'on empale les hommes, les membres rompus, & tirez à quatre cheuaux, & tels autres artifices de cruauté, desquels la varieté est si grande, & l'apprest si terrible. Ce n'est pas grande merueille s'ils apporte beaucoup de crainte: car tout ainsi que le bourreau tant plus d'instrumens de douleur il presente au patient, tant plus il l'affli-

ge:

ge: aussi entre les choses qui sur char-
gent, & blessent nos ames, celles ont
plus de forces qui ont plus de quoy se
faire voir. Ce n'est pas à dire que les
autres peste, i'enten la faim, la soif,
les abscez & apostumes des intestins,
& la fièvre qui nous seche & rostit les
boyaux, ne soient autant fascheuses &
douloureuses, mais elles s'ot occultes,
n'aians rien qu'elles puissent produire
& faire marcher deuant elles. Celles
icy comme les grandes armées, ob-
tiennent la victoire par la grandeur de
leur mōstre & de leur apprest. Mais le
vray remede contre ces dangers est de
s'abstenir de les prouoquer. Par ainsi le
sage n'irriterā iamais les plus puillās,
ains eutera leur courroux, comme le
marinier le grain de la tempeste. Quand
tu traiectas en Sicile, ton pilotte mal-
aduisé m'aprisa les menaces du vēt de
midy, qui est celuy qui fait bouillon-
ner & tournoyer ceste mer-la: il ne
double pas charibde, ains chasse droit
au plus pres, ou les bancs brisent les
flots, & font rouler les eaux, Quelque
autre mieux entendu se fust en quis à
ceux du pais, auant s'embarquer de la

nature de ceste mer, & des signes que portoient les nues & enst tenu sa route loin des endroits descriez de ces tournoyemés. De mesme en fait le sage: il fuit ceux qui luy peuuent nuire, se donnant premierement garde de ne monstrer de les fuir. Car vne grande partie de l'asseurace git à ne faire pas estat de la chercher. Ce n'est pas de nostre professiõ de quester les faueurs du peuple, ny aussi ne sert à nostre secreté de faire profession de les fuir, d'autant que les choses qu'on fuit, on les condamne. Il nous faut donc soigneusement prendre garde par quel moié nous nous en pourrons alleurer: ce que nous ferons, si premierement nous ne cõuoitons aucune de ces choses qui mettent les competeurs en querelle: Et puis si nous n'auons rien qui par l'apparence du profit nous face dresser des embusches. Ainsi ie te conseille qu'il y aye à butiner sur toy le moins qu'il se pourra. Personne n'est affamé du seul sang de l'homme, où à tout le moins fort peu. La pluspart demande plus la bourse que la vie. Le brigand donne passage à l'homme nud,

& en vn chemin guetté, le pauvre ne trouue point d'empeschemēt. Apres il faut selō l'anciē precepte, mettre peine d'éuiter trois choses, c'est à sçauoir d'estre hay, enuié & mesprisé: ce qui ne no^r peut estre enseigné que par la seule Philosophie: autrement il est bien mal aisé de se gouverner de telle sorte, qu'on se sauue de tous les trois. Iettōs nous donc sur ses ailles, qui nous seront comme des Isles & lieux de franchise, ie ne dy pas enuers les bons seulement, mais enuers ceux qui ne sont que mediocrement mauuais. Car l'eloquence, & telles autres professions qui tendent à esmouuoir vne commune, ont leur aduersaire. Ceste ci qui est pacifique & retirée, & qui ne se mesle que de soy mesme, ne peut estre ni enuiée ni mesprisée, ains luy est porté honneur & respect par toutes les autres sciences, voire du consentement des plus meschans. Iamais le vice n'acquerra tant de force, iamais on ne cōiurera tant contre la vertu que tousiours le nom de la Philosophie ne demeure saint & venerable. Mais au demeurant, il la faut traiter avec mode-

EPISTRES DE

ration & tranquillité. Il est vray qu'à
 l'adventure tu me diras que Caton ne
 l'a pas traitée avec cette modestie, qui
 se persuada de pouuoir reprimer par
 son seul aduis l'ardeur de la guerre ci-
 uile, qui se ietta au milieu des armées
 de deux Princes forcenez: qui comme
 les vns offensaient Pompée, les autres
 Cesar, offensoient to⁹ les deux ensem-
 ble. Mais ie te respōdray qu'on pour-
 roit débattre, si c'estoit en ce temps la
 sagement fait à luy de s'entremettre
 des affaires publiques. Que pretēdois
 tu faire Caton ? La cause de la liberté
 ne se plaidoit pas alors : il y auoit long
 temps quelle estoit mise sous les pieds
 On debatoit seu^lemēt lequel des deux
 seroit le maistre, ou Cesar, ou Pom-
 pée. Qu'auois tu que faire de cette
 querelle ? Tu ni auois nulle part : il e-
 stoit question de choisir vn Seigneur.
 Que pouuoit-il chaloir lequel ce fust,
 veu qu'on ne pouuoit prédre les deux,
 ni le pire, ni le meilleur ? I'ay touché
 le dernier acte de la vie de Caton mais
 ni ses premieres années ne furent ia-
 mais telles, qu'il fust conuenable à vn
 homme sage de s'entremettre de la

chose publique qui estoit ja exposée en proye. Car que fist-il autre chose que tempester, & ietter des voix inutiles, & paroles perduës, pendant que le peuple, en le soustenant, se iouoit de luy comme d'un balon, luy crachoit au visage, le trainoit par force hors la place, & du Senat le menoit à la prison? Or ie laisse à disputer si le sage doit employer sa peine en lieu ou elle doiuë estre perduë. Ce pendant ie te r'enuoie à ces Stoïques, lesquels reiettez de la chose publique, se sont retirez pour reformer la vie, & faire des loix au gère humain, sans encourir l'indignation des plus puiffans. Il est sans doute plus expedient au sage d'en vser ainsi, que d'aller troubler & heurter les mœurs publiques, & de se faire montrer au doigt par l'estrangeté de sa vie. Ce n'est pas pourtant à dire, que celuy qui suiura ce desseïn, soit de tout poinct couuert & assuré. Car cela ne peut-on non plus promettre que la sante à vn homme temperant, bien que la temperance l'entretienne & le face. On a veu par fois des nauires se perdre à la rade: mais le danger est bien plus

ÉPISTRES DE

grand quand ils singlent en haute mer. Or quelle seureté y pourra-il auoir en la negociation & entremise de plusieurs grands affaires ? il n'y en a point mesme en la solitude. L'innocent est quelques fois condamné, mais le coupable l'est bien plus souuent. En fin le sage regarde ce qui est le plus expedient en chaque chose, & non ce qui y suruiuent. Car les deliberations sont en nostre main, & des euenemens, la fortune en ordonne, au iugement de laquelle le sage ne se soubmet iamais. Mais ie voy bien que tu tends la main pour receuoir la rente que te doit porter ceste lettre, ie te la veux payer en or : regarde donc comment l'usage & fruition d'icelui t'en seroit plus agreable. Celuy iouit de plus de richesses qui en a le moins affaire : car qui a affaire de richesses est en peine pour elles. Or personne ne iouit du bien qui apporte sollicitude. Pendant qu'il pense à les accroistre, il s'oublie d'en vser. Il faut qu'il aie tousiours les iettons en main, qu'il se trouue en la place à l'heure de banque, qu'il visite les liures de raison : Bref de maistre, il de-

nient procureur. A Dieu.

*Du traitement du corps, & comment il faut
exercer sa voix : & que la vie du fol est
ingrate.*

EPISTRE. 15.

LES Anciens auoyent vne coustume, qui à esté obseruée encore de mon temps, de commencer les lettres par ces mots : Si tu es sain, cela va bien : de moy ie suis sain. Or i'estime que celuy diroit aussi bien qui commenceroit ainsi : Si tu vacques à la Philosophie cela va bien : car c'est à la verité estre sain : sans cela l'esprit est malade, & le corps mesme, encore qu'il soit fort & vigoureux n'est pas autremēt sain, que comme on le pourroit dire d'un furieux ou d'un frenetique. Ayes donc premierement soin de ceste ptemlere santé, apres de ceste seconde, qui ne te coustera pas beaucoup si tu te veux biē porter. Car il est messeant si vn hōme qui traueille à se faire sage, de s'occuper à exercer ses bras, grossir son col, & eslargir ses costes. Quand tu auras la poitrine large, & haute en venaison, autant que tu la

EPISTRES DE . . .

peux auoir , encore n'esgaleras-tu iamais ni la force , ni le poix d'un bon boeuf. Outre ce l'ame estant accablée par la trop grande charge du corps , en est de beaucoup moins agile. Referre donc & restrain ton corps le plus que tu pourras, afin de donner vne belle & spacieuse place à ton ame. Ceux qui sont trop soigneux de luy, trainent après eux plusieurs incommoditez. En premier lieu , le trauail des exercices espuise l'esprit, & le red'inhabile à l'estude des sciences plus hautes & plus aiguës. Et puis ils meinent vne suite de tres dangereuses desbauches , comme ce sale & vilain mestier des hommes, occupé entre l'huyle & le vin , à qui le iour semble estre heureusement passé, s'ils ont bien sué , & si en lieu de ce qui cest exalé par la sueur, ils ont de rechef remply de vin leur estomach vuide. Boire & suer , c'est la vie d'un Cardiaque. Il y a bien des exercices qui sont courts & faciles, & qui relachent le corps sans grande perte de temps, auquel il faut principalement regarder : comme courir, danser , sauter & voltiger. Choisi de tous ceux la lequel

que tu voudras l'usage t'en sera aysé. Mais quelque chose que tu faces, retourne biē tost du corps à l'ame: à celle-là vacque y iour & nuit. Elle se nourrist & s'entretient avec peu de peines. Ni le froid, ni le chaud n'empeschera point son exercice, non pas la vieillesse mesme. Trauaille dōc soigneusement apres ce bien, qui est fait meilleur par la vieillesse. Ce n'est pas que ie vueille que tu sois tousiours couché sur vn liure, ou que tu ayes incessamment la main sur des tablettes: il faut donner quelque rafraichissement a l'ame, mais que ce soit pour la relascher seulement, non pour la lacher du tout. Vn simple geste agite tout le corps, & n'empesche point l'estude. Tu pourras lire dicter parler, & ouyr mesme en te promenāt. Ne mesprise pas aussi l'eleuation de la voix, pourueu qu'ores elle ne se hausse: ores se baisse a certaines pauses: non qu'il la faille dès le commencement monter auiñ haut qu'ō peut Car c'est chose si naturelle que de l'inciter peu a peu, que mesme nous voyons les plaidours venir ordinairement du parler

EPISTRES DE

au crier: nul n'ignore du premier coup la misericorde des iuges. Mais ie veux dire, que faisant exercice de la voix selon que tes flancs & ta voix mesme te le conseilleront, tu ne vienne par fois à la forcer en tempestant d'une façon rustique & messeante: & aussi quand tu la voudras ramener, quelle descende peu à peu, & quelle ne tombe pas tout à coup. Car ce n'est pas nostre intétion d'exercer la voix: nous voulons que ce soit elle qui no⁹ exerce. Or pour clorre ma lettre, voicy vn bel enseignement. La vie de l'homme fol est ingratitude, & remplie d'effroy & d'agitation pour l'attente de l'aduenir. Mais quels sont dis tu, ces hommes fols? Nous mesmes que l'aueugle conuoitise precipite dans ces choses qui nous tourmentes, ou a tout le moins qui iamais ne nous contétent, ausquelles si quelque chose pouuoit estre assez, ja elle seroit qui ne considerons pas, combien il est plaisant de ne demander rien, & cōbien il est magnifique d'estre tout à soy mesme, & ne tenir ni recognoistre rien de la fortune. Souuienne toy donc à toute heure, amy Lucilius, combien

font grandes les choses auxquelles tu es parueni iusques icy. Quand tu auras regardé ceux qui marchent deuant toy, regarde aussi ceux qui marchent apres Si tu ne veux point estre ingrat enuers Dieu, & enuers ta propre vie, considere combien tu en laisses derriere toy. Mais pourquoy te compare-ie aux autres? Tu t'es, si tu y prens garde, deuançé toy-mesme. Estably vne borne que tu ne vueilles outre-passer, mesme quand tu pourrois. Ces biens pipeurs, sont meilleurs à ceux qui les esperent, qu'à ceux qui les iouissent, sen iront à la fin. S'il y auoit en eux quelque chose de solide, ils rempliroient quelques fois: ou tout au contraire, ils conuient à boïre par leur seule apparence: & tant plus on en boit, tant plus on sen altere. Mais ce que le sort incertain du temps aduenir charie & traine avec soy, pourquoy impetreray-ie plustost de la fortune, qu'elle le me donne, que de moi que ie ne le demande. Et pourquoy en le demandant, m'oublieray-ie de la fragilité du genre humain? pour quoy accroïstray-ie l'amas de mes peines. Voicy le dernier jour, ou fil ne

l'est, c'est le prochain voisin du dernier. A Dieu.

Comme la Philosophie nous est en toutes façons necessaire, & que celuy est pauvre qui se mesure à la nature, ny riche qui à l'opinion.

EPISTRE 16.

IE sçay bien qu'il t'est notoire, amy Lucilius, que nul ne peut heureusement viure, voire non pas passablement, sans l'estude de la sagesse, & que la vie est faite heureuse par la perfection d'icelle, & tolerable par son seul commencement. Mais ce n'est pas assez que cela te soit notoire. Il reste encore de l'enchasser dans ton ame, & l'y asseurer par assidue meditation. Car il y a bien moins à faire de se proposer vne chose honneste, que de la conseruer, quand on se l'est proposée. Il faut perseuerer, & par continuelle diligence accroistre sa force, afin que ce qui est à ceste heure seulement bonne volonté, passe en naturel & complexion. Tu n'as donc que faire d'vser de longues & affirmatiues paroles en mon endroit. Car i'enten que tu as beaucoup profité. Je sçay de quel-

le ame partent les choses que tu es-
 cris, & qu'elles ne sont ny fardées, ny
 desguisées: Toutesfois ie te veux dire
 franchement mon opinion. I'ay desia
 quelque esperance de toy, mais non
 pas encore entiere assurance, & si
 tu m'en crois, tu en feras ainsi toy mes-
 me. Ne croy pas si soudainement &
 si aisement. Sonde toy, & observe toy,
 & auant tout regarde si tu as profité
 ou en la science, ou en la vie mesme.
 La philosophie n'est pas vn artifice po-
 pulaire, n'y forgé pour l'ostentation:
 elle ne gist pas aux parolles, mais aux
 œuures. Il ne la faut point appeler
 pour passer le temps & empescher l'é-
 nuy de l'oisiueté. C'est elle qui forme
 l'ame, qui dispose la vie, guide les a-
 ctions, montre ce qu'il faut suivre ou
 fuir: elle qui tient le timon, & adres-
 se la route a ceux qui flottent parmy
 les bancs & les escueils de ceste vie:
 sans elle nul n'est assuré. Il y suruient
 a chaque heure vne infinité de choses
 qui requierent conseil, qu'on ne peut
 prendre d'ailleurs que d'elle. Mais
 quelqu'vn pourra dire, Aquoy sert la
 Philosophie, s'il y a vne destinée ou vn

EPISTRES DE

Dieu qui regisse tout, ou vne fortune que commande: Car les choses certaines ne peuvent estre changées: & contre les incertaines qu'elle prouision peut-on faire, si Dieu à preoccupé toutes les deliberatiōs des hommes: S'il a desia ordonné ce qui doit estre fait? ou si la fortune ne permet rien à leur conseil? Quoy qu'il soit de tout cela, ou si tost cela est, il faut, ami Lucilius, vacquer à la Philosophie, ou soit que la destinée no⁹ tienne estrains à des loix irrouocables, soit que Dieu, arbitre de l'uniuers, dispose de toutes choses, soit que sans ordre la fortune iouë des choses humaines à la pelotte, la Philosophie nous doit seruir de sauuegarde: elle nous exhortera d'obeir à Dieu volontairement, & de resister constamment à la fortune: elle nous enseignera de suiure Dieu, & de porter l'accident. Mais ce n'est pas a ceste heure qu'il faut entrer en dispute si nous y auons quelque droit, & si la preuoyance est en nostre pouuoir & arbitre, ou si la fatalité nous traine enchainez a la suite, ou si quelque puissance soudaine & fortuite est la mai-

stresse absolüe. Je reuien à t'exhorter,
 de ne laisser point alentir & refroidir
 ceste ardeur de ton esprit. Entretien
 le de façon, que ce qui est a ceste heu-
 re en lui viuacité & gaillardise, de-
 vienne habitude. Si ie te cognoy bien,
 dès le commencement tu as ietté l'œil
 sur ce que ceste lettre t'apporte de
 present. Je continuë encore d'estre li-
 beral des biens-d'autruy: mais d'au-
 truy ne font-ils point d'antât que tout
 ce qui est bien dit, par quiconque ce
 soit ie le puis dire moien. Epicure dit,
 Si tu reigles ta vie a la nature, tu ne
 peux estre pauvre, si a l'opinion, tu ne
 peux estre riche. La nature demande
 peu, l'opinion trop. Que tu ayes seul
 tous les biens, que beaucoup d'hômes
 riches possèdent: que la fortune t'en-
 richisse par dessus la mesure d'un hom-
 me priué: qu'elle te couure d'or, te ve-
 stisse de pourpre: qu'elle te verse tant
 de delices & de facultez, q̄ tu puisses
 courir la terre de marbre, & que tu
 n'ayes pas seulement des richesses pour
 les iouir, mais pour les ietter, adiouste
 y encore les peintres & les statuës,
 & tous les engins & labours des arti-

EPISTRES D'É

ans de la luxure, tu apprendras de toutes ces choses à conuoiter tousiours d'auantage. Les desirs naturels sont limitez, ceux qui partent de la fausse opinion, ainsi que toutes choses fausses n'ont point de limite. Retire-toy donc des choses vaines, & quand tu voudras sçauoir si tō desir est naturel ou non, regarde si tu y verras quelque borne ou il puisse demeurer ferme. Si tant plus tu iras vers luy, il s'eloigne tousiours de toy, appren qu'il n'est point selon nature. A Dieu.

Que la pauureté est un moyen pour s'acheminer à la vertu.

EPISTRE. 17.

Ette toutes ces choses, si tu es sage, ou plustost afin que tu sois sage puis va a tire d'aile vers la bonne conscience. Si quelque chose te retiēt, ou desnouë là où la romps du tout. Je suis me diras-tu, retardé par mes affaires domestiques: Je les veux ordonner de telle sorte que mon reuenu me puisse nourrir sans rien faire, afin que la pauureté ne me soit importune, ou moy à quelque autre. Je te dy, que quand tu allegues cela, tu monstres n'entendre

pas assez la grandeur & la dignité du bien que tu veux acquerir. Tu vois bien en general, & comme en bloc, que la Philosophie est profitable: mais tu ne vas pas subtilement sonder toutes ses parties, ni ne sçais pas encore combien elle nous peut aider par tout, & de quelle façon elle nous secourt aux grandes choses, & s'accorde aux petites. Croy moy, prens aduis d'elle: elle te conseillera de ne t'amuser pas apres tes comptes. Tout ce dōc que tu cherches, est de t'affrâchir de la pauvreté: & que diras-tu si elle est souhaitable? Les richesses ont empesché beaucoup d'hōmes de s'addōner a la Philosophie: la pauvreté est toujours libre. Quand la trompette de l'ennemy sonne, le pauvre sçait bien que ce n'est pas a luy qu'on en veut. En vne surprinse & chaude alarme, il n'a soucy de sauuer autre chose que soy mesme. Si il luy faut faire vn voyage en mer, le silence n'en est pas moindre au port, pour le peuple qui l'accompagne en son embarquement: il n'a point autour de soy si grande troupe de seruiteurs qu'il luy faille pour les nourrir, se seruir de

la fertilité des pays d'outre-mer. Car il est aisé de nourrir peu de vêtres qui ne demandent autre chose que d'estre remplis. Il ne couste gueres d'appaiser la faim, mais il couste beaucoup de contenter la delicatesse. La pauvreté se contēte de satisfaire aux desirs qui la pressent. Pourquoi donc, refuseras-tu d'avoir celle pour familiere, de laquelle les riches mesmes imitēt les façons pour viure sainemēt? pour bien vacquer aux affaires de tō ame, il faut, ou que tu sois pauvre, ou q tu imites le pauvre. On ne peut tirer profit de cet estude sans la frugalité, qui est vne pauvreté volontaire. Mets donc à part toutes ces excuses. Ne dis point que tu n'as pas encore tout ce qui te fait besoin: que si tu peux acquerir tant de rente, tu te retireras des affaires, pour te dōner du tout à la Philosophie! Car tout au contraire, c'est elle qui se doit acquerir la premiere: cest par elle que tu dois commencer. Je veux dis-tu, acquerir de quoy viure. Appren donc quant & quant, comment il faut acquerir. Si quelque chose t'ēpēsche de bien viure, rien ne t'empēsche de bien

mourir. Il ne faut pas que la pauvre-
té nous destourne de la Philosophie,
nó pas la necessité mesme. Il faut pour
elle endurer la faim, laquelle plusieurs
ont bien enduré dans ces places assie-
gées. Et si le seul pris de ceste patience
estoit de ne se rendre point a la discre-
tion du vainqueur, combien est plus
grand celuy par lequel est promise vn
liberté perpetuelle, & certitude de ne
s'effraier ny pour Dieu, ny pour hom-
me? Des armées entieres ont souffert
l'extreme necessité, iusques a viure de
racines d'herbes, & a supporter vne
faim, horrible mesmes a estre racôtée
& cela pour acquerir vn Royaume, &
qui est encore plus estrange pour le
service d'autruy. Qui doutera donc de
portes la pauuete pour chasser les
peurs & les fureurs hors de son ame?
Il n'est point besoin de rien acquerir
premierement: il est possible de parue-
nir a la Philosophie sans prouisions.
Or quand a toy, tu la veux acquerir a-
pres tout le reste: tu entens que ce soit
le dernier instrumēt de la vie, ou pour
mieux dire l'accession. Tout au con-
traire, ou soit q tu ayes quelque cho-

EPISTRES DE

se, appliques toy à elle (car d'où peux tu sçauoir, si tu n'as point desia trop?) ou soit que tu n'ayes du tout riē, cherche la plustost que toute autre chose. N'ayes point de peur que les choses necessaires te defaillent : Nature se contente de fort peu, à laquelle le sage s'accommode, si d'aduanture les extremes necessitez luy suruiennent, il eschappera de ceste vie, & cessera de bestre importunn à soi-mesme. Et fil à dequoy la prolongner, il en louera Dieu, & ne se mettra en plus grande peine, que pour les choses necessaires. Il rendra à son ventre & à ses espaules ce qui leur appartient, & content de soy-mesme, se vira des occupations des riches, & des allées & venuës de ceux qui suent pour acquerir des richesses, & dira. A quel propos cherches-tu le plus long chemin? pourquoy attens tu le gain de ton vsure, ou la succession de quelque vieillard, ou le profit de la marchandise, si tu peux deuenir riche tout à coup? Il ne faut que recourir à la sagesse: elle paye auant main, & donne les richesses à quiconque elle les fait sembler superflües. Mais ceci seroit bō

pour quelque autre: car quãd a toy, tu es du nombre des riches. Descharge toy donc, tu as trop. Tu trouueras en cet endroit finir ma lettre, si ie ne t'eusse donné vne mauuaise coustume. On ne peut saluër les Rois de Parthie sans leur faire vn present. Mais à toy on ne te peut dite à Dieu a credit. Yemprunterai donc d'Epictete pour te payer. L'acquisition des richesses, dit-il n'est point a plusieurs fin de misere. Mais changemēt, Car le vice n'est pas aux choses, mais en l'ame. La mesme occasion fait les richesses fascheuses, qui faisoit la pauureté insupportable: ainsi que cest tout vn de mettre vn malade en vn liēt de bois, ou en vn liēt d'or, d'autant qu'en quelque lieu qu'ō le remuē, il porte tousiours son mal avec soy de mesme façon, il ny a nulle difference de mettre vne ame malade dans les richesses, ou dans la pauureté, d'autant que son mal la suit par tout. A Dieu.

Qu'il ne se fait du tout sequestrer des festes publiques, de s'accoustumer à la pauureté: & de fuir les courroux demosuré.

EPISTRES DE

Decembre est vn mois auquel toute la Cité degoutte de uenir: on a lasché publicquement la bride à la luxure: tout resonne des apprests qu'on fait pour la delbauche, comme si c'estoit vn extra-ordinaire, & qu'il y eust quelque difference entre les Saturnalle, & les autres iours. Il s'en faut tant qu'il y ait difference, que celuy me semble auoir tresbien rencōtré qui dit qu'anciennemēt Decembre estoit vn mois: mais que maintenant il est vne année. Si tu estois icy, ie te demanderoiy volontiers ce que tu serois d'aduis que nous fissions, ou si nous ne chāgerions rien de nostre façon ordinaire, ou si pour ne sembler trop ennemis de la façon publique, nous nous mettrions à faire comme les autres. Ie croy que tu ordonnerois que nous ne fussions ny du tout semblables au commun, ny aussi du tout dissemblables: si n'est qu'à l'aduanture il faille commander a nostre ame d'estre la seule qui s'abstienne des voluptez, en ces iours principalement que tout le monde s'y desborde. Elle reçoit vne certaine preu-

ue de sa fermeté, si elle ne va, ny ne se laisse mener aux chose flateuses, & qui la conuient à luxure. Mais c'est chose beaucoup plus difficile d'estre seul sobre alors que tout le reste du peuple regorge d'yuerffe: ceci à plus de ciuilité & de discretion de ne se sequestrer pas entierement de la foule, & ne se particulariser par trop, ny ne s'y meller aussi tout à fait, ains faire les mesmes choses, mais non pas a la mesme façon. On peut bien celebrer vn iour de feste sans yurôgner. Au demeurant il me plaist tant d'essayer la constance de ton ame, qu'en ensuiuant le precepte de plusieurs grâds personages, ie te conseille de prendre certains iours auxquels tu te nourrisse, & vestilles trespauurement, & te dies à toy-mesme. Voicy ce qui fait tant d'horreur au monde. Il est bon que l'ame au milieu de son aise se prepare aux choses mal aisées, & que parmy les biens-faits de la fortune elle se munisse cõtre les iniures. Le soldat s'exerce en pleine paix aux armées, & aux escarmouches, & se lasse par vn travail superflu, afin qu'il y soit duit & ac-

EPISTRES DE

coustumé, quād le besoin le requerra
Celui que tu voudras ne voir point e-
stonné en vn accident, accoustume l'y
deuant l'accident. Ceux qui tous les
moys se sont exercez à l'imitation de
la pauureté, ont gagné cela de ne
craindre point la pauureté mesme que
ils auoient si souuēt apprise. Ne pense
pas que ie t'ordonne d'aller quelque
fois prendre vn mauuais soupper chez
vn pauvre homme, te cōtentant de son
pain, & de son vin, & faire telles au-
tres choses, par lesquelles la luxure
mesme secouē l'ennui & fait ardisse des
richesses. Ie veux que ce soit ton hōt
& ta robbe, qui soit veritablement
pauvre & que ton pain soit noir &
moisi, & que tu souffres telles choses
trois & quatre iours, voire quelque-
fois plus afin que ce ne soit plus passe-
temps, mais espreue. Lors croi moy,
amy Lucilius, tu tressailliras d'aïsse,
quant estant refait de peu, tu cognoi-
stras que pour nous saouller, nous n'a-
uons que faire de la fortune, & qu'elle
nous doit malgré qu'elle en ait, ce
qui est suffisant cōtre la necessité. Nō
que pour auoir accompli tout cela, il
faille

faille que tu persuades d'auoir beaucoup fait. Car que fais-tu, q̄ plusieurs milliers d'esclaves & de pauures mendians ne font tous les iours? Tout l'honneur que tu t'en peux donner est que tu le fais sans contrainte. Il te sera autant aisé de l'endurer tousiours, que de l'essayer quelque fois. Exerçõs nous donc à la luitte, pour n'estre surpris de la fortune. Rendons nous la pauureté familiere, nous serons plus asseurement riches si nous sçauõs qu'il n'est pas fort fascheux d'estre pauure. Ce maistre de volupté Epicure auoit certains iours, ausquels il traittoit maigrement & eschartement sa faim, pour esprouer si en ce mauuais traitement il se trouuoit à dire quelque chose de l'entiere & pleine volupté, ou cõbien il y auoit à dire, & si c'estoit chose qui meritast qu'on mist grande peine à la reparer. Luy-mesme dit cela en ses epistres que, il escrit à Carinus, & se vante que toute sa nourriture d'un iour ne pesoit pas du tout douze onces: & que celle de Metrodor^o qui n'auoit pas du tout tât profité que luy, ne pesoit que douze onces entieres. N'estime point qu'en

ceste façon de viure on trouue seulement vne refection suffisante, il y a encore de la volupté, non de ceste volage & legere, mais de ceste autre qui est ferme & certaine. Car l'eau & la bouillie, & vn morceau de pain d'orge, n'est pas nourriture plaisante de soy: mais c'est vn incroyable plaisir de s'estre accoustumé & reduit à vne reigle, de laquelle nulle rigueur de fortune ne nous peut plus oster. L'ordinaire des prisons est encore plus grád que cela. Et ceux qui sont condamnez à mourir celuy mesme qui les doit tuer ne les nourrist pas si pauurement. Quelle grandeur de courage est-ce d'auoir fait en soy volontairemēt vne habitude de ce qu'on a accoustumé d'ordonner pour peine? & de se faire de soy-mesme vn tel traictement, qu'on ne le peut faire pire à ceux auxquels on veut oster la vie? C'est veritablement faire vne contre batterie à la fortune. Commence donc, amy Lucilius, d'ensuyure la façon de ces hōmes. Pren quelques iours pour toy: retire toy de tes affaires, & appriuoise toy avec ce qui est peu: commēcée de dresser quelque in-

telligence avec la pauvreté: *Oze mespriser les richesses, & ren toy digne de Dieu.* Nul n'est digne de la deité, que celuy qui les peut mespriser: Non que ie vueille defendre d'en posseder, mais ie ne voudrois pas qu'elles te possedassēt. Ce qu'elles ne feront, si tu te persuades q̄ sans elles tu peux heureusemēt viure, si en les ayant tu les regardes, comme pouuant nē les auoir pas. Ie feray icy fin à ceste lettre: mais tu demandes que ie paye premierement ce que ie doy. Epicure me fournira de quoy te payer. Le courroux demesuré, dit-il, engendre la furie. Il est nécessaire que tu sçaches combien cela est vray, veu que tu as eu des esclauēs & des ennemis. Ceste passion s'eschauffe, & s'embrase contre toutes personnes. Elle se produit autant parmi l'amour que parmi la haine, & autant parmi les ieux que parmi les choses serieuses, & n'importe de rien combien grāde soit la cause d'où elle naisse: mais seulement qu'elle soit celuy en qui elle naisse. Tout ainsi que le feu, lequel estant fort grand, n'a peu penetrer des choses solides, & vne simple estincelle tombée sur des ma-

EPISTRES DE

tieres arides, & legeres, sy est nourrie, & multipliée iusques a mettre tout en flamme. Il est ainsi, mon Lucilius : l'issue d'une grande cholere est furie, & pour ceste occasion il la faut fuir, non pas par l'honesteté seulement, mais pour la santé. A Dieu.

De l'incommodité qu'il y a à l'entremise des grands affaires, & combien il est mal aisé d'eschapper aux grâdes dignitez qu'il faut auoir vn amy avec lequel on viue.

EPISTRE 19.

IE me resiouy bié fort à chaque fois, que ie reçoÿ de tes lettres, car elles me remplissent de beaucoup de bonne esperance. Mes-huy elles ne me tesmoignent pas simplement, mais me respondent de toy. Fay donc ainsi, ie te supplie, comme tu m'escriis. Car de quoy seroit-il plus seant que ie priasse mon amy, que de ce dont ie deuerois prier Dieu pour luy? Si tu peux, desrobe toy à ces occupations, ou si tu ne peux enleue toy par force. Nous auõs assez longuement esté prodigues du temps, commençons a le mesnager sur la vieillesse. Si nous auons vescu en haute mer, mourons à tout le moins.

au riuage: non pourtant que ie te conseille de tascher d'acquerir reputation par ta retraicte, laquelle tu ne dois ni esuenter ni cacher. Je ne condamneray iamais la fureur du genre humain iusques là, que pour la fuir ie te vueille enclorre dans vn hermitage, & ietter en l'oubly perpetuel les choses du monde. Fay en sorte que ceste tienne retraicte soit apparente, mais non eminente, & puis ceux à qui il est libre de viure à leur façon, verront s'ils se doiuent du tout cacher, ou non. Quant à toy, il ne t'est pas libre. La gentillesse de ton esprit, l'elegance de tes escrits, & beaucoup de grandes & illustres alliances t'ont produit au public. Tu es desia tant engagé d'as la cognoissance des hommes, que quand tu serois confiné au dernier coin du monde, encores tes actions premieres te descouvroiroient elles. Tu ne te peux mettre à l'obscur, il y aura tousiours quelque rayon de l'ancienne lumiere qui te suyura, en quelque lieu que tu te vueilles sauuer. En repos te peux-tu bien mettre sans haine & sans desir, & sans morsure d'esprit: car que

EPISTRES DE

lairras tu que tu puisses penser de laisser mal volontiers? Seront ce ceux qui te suiuent & te courtisent? Or de ceux la nul ne te suit à toy, mais quelque chose de toy. Seront-ce tes amis que tu regretteras? anciennement on suiuoit l'amitié: à cet heure on suit la proye. Craindras tu que les vieilles gens abandonnez de tóy ne changent leurs testamens? Considere pour contrepoix de tout cela qu'une si precieuse chose comme la liberté, ne peut estre que bien cherement acceptée. En fin regarde que tu aimeras mieux laisser, ou quelque chose de tes appartenances, ou toy-mesme. Pleust a Dieu qu'il t'eust esté octroyé de vieillir sous la condition de tes ancestres, & que la fortune ne t'eust point porté si haut qu'elle a fait. Les charges & dignitez que tu as eues, & les esperances qui naissent d'elles, t'ont enleué & emporté bien loin hors de la veüe de ton salut. Plus grâdes choses encores te saisiront par cy apres, & les vnes s'engendreront des autres. Quelle fin y aura-il? Attens-tu qu'il ne te reste rien plus à desirer? Cela n'aduiendra iamais. Tel-

le que nous disons estre la suite, & enchainure des causes qui lient la destinée, telle la dirons nous estre aussi des conuoitises. L'vne prend son commencement de la fin de l'autre. Tu es renuoyé mes-huy en vne vie, qui ne fera point de fin à ta misere & à ta seruitude. Oste donc ton col du ioug : il vaut mieux le trencher vn coup tout à fait, q̄ de le laisser perpetuellement estraindre. Or si tu te vèges à vne vie priuée, il est vray que tu auras toutes choses plus petites: mais elles rempliront d'auantage, ou à cet heure plusieurs ensemble mises & entassées les vnes sur les autres, n'ont pas le pouuoir d'assouuir ta faim. Et le quel te semble plus fouhaittable d'auoir ou satieté par le peu ou par le beaucoup la deffaillance? La felicité est conuoiteuse, & exposée à la conuoitise d'autry. Les autres ne seront iamais contents de toy, tandis que rien ne te cōtentera à toy mesme. Trouue donc moyen deschapper en quelque façõ que ce soit: Cõpte combien tu as perdu de tēps pour acquerir des richesses, & pour suivre des honneurs. Il faut entreprēdre à la fin quel-

EPISTRES DE

que chose pour ton repos, ou vieillir en ce tumulte de sollicitudes, & ce flux & reflux de charges & dignitez, que nul ne peut éuiter par aucune modestie, qu'il ne s'en retire tout à fait. Car de quoy luy peut il seruir de vouloir se mettre en repos, si sa fortune y est contraire? A laquelle fil permet encore de croistre, tant plus elle ira vers son bon succez, tant plus s'approchera elle de la crainte. Je te veux icy reciter vn mot de Mecenas, lequel a descouuert la verité sur la gehéne: La hauteur mesme tonne à l'entour des choses hautes: c'est au liure qu'il a intitulé Prométhée, qu'il dit cela. Il a voulu dire que la hauteur tient les choses hautes en frayeur & estourdissement. Et quelle puissance y a-il si grande que tu y eusses accepter pour auoir de quoy tenir vn langage si enyuré? C'estoit à la verité vn personnage de gentil esprit, si la faueur de fortune ne l'eust du tout enerué, ou plustost chastré. Ceste mesme fin t'attend si tu ne cales & fresles les voiles, & ce qu'il fit trop tard, si tu ne prens terre de bonne heure. Je pourroy estre quitte avec toy, pour

ceste sentence de Mecenas : mais ie
 me doute , que tu ne voudras receuoir
 payemēt en ceste monnoye: l'emprun-
 teray dōc d'Epicure. Il faut, dit-il, plu-
 stost prēdre garde avec qui tu bois ou
 māges. Car de prendre son repas sans
 vn ami, est mener vne vie de Lion & de
 Loup. Mais cela ne peux tu faire , si tu
 ne te retires, & separes de la multitu-
 de : autrement tu auras à ta table non
 tes amis , mais ceux que ton maistre
 d'Hostel aura choisis parmy ta suite.
 Or celuy se trōpe, qui cherche vn ami
 en sa basse cour, & le pēse asseurer par
 la table. Vn homme occupé & assiegé
 des ses biens , n'a point de plus grand
 mal que de penser que ceux luy soient
 amis auxquels il ne l'est point, & qu'il
 croit que les biens-faits sont suffisans
 pour lui acquerir des amis, veu q̄ plu-
 sieurs haissent d'autant plus qu'ils sont
 obligez. Vn petit debte fait vn deb-
 teur : vn grand , fait vn ennemy. Les
 biens-faits font des amis , si on les a
 bien colloquez, & non temerairement
 jettez. Sers-toy donc de ce conseil des
 sages, & pense qu'il est plus important
 de regarder à qui tu donnes, qu'à ce

que tu donnes. A Dieu.

Par quels moyens on se peut assurer contre les maux qui nous menacent: de ne craindre pour la mort: & ainsi de s'y precipiter.

EPISTRE. 24.

TV m'escriis q̄ tu es en peine de l'issuë du iugement, dont la furie de tō ennemi te menace: & te persuades que ie te contenteray de te paistre cependant de bonne esperâce, & te proposer vne fin meilleure. Car aussi quel acquest y a-il d'anticiper les maux qui ne viendront que trop tost, & perdre le bien present pour la crainte du mal à venir. C'est à la verité grande folie de se faire dès ceste heure miserable, pource que quelquefois on le doit estre. Mais ie te veux bien mettre en seureté par vne autre voye. Si tu te veux oster de peine, fais estat que la chose que tu crains qui n'aduienne, aduiendra certainement: & quelque mal que ce soit, mesure le, & taxe ta crainte. Tu iugeras par la, ou que le mal n'est pas grand, ou qu'il n'est pas loïn. Et si ne te faut pas fort long temps à recueillir les ex-

emples qui peuuent estre propres à te faire prendre vne resolution. Les histoires tant ciuiles, qu'estrangeres en sont pleines. Il n'a esté aage, qui n'ait porté des ames vertueuses & courageuses, que tu ne puisses proposer. Te peut-il donc, si tu es cōdamné, pis aduenir, que d'estre banny, ou mis en prison? Le corps peut-il souffrir pis, que d'estre bruslé, & aneanty? Pense de bien pres à chacune de ces choses, & apres represente toy ceux qui les ont mesprisées. Tu verras cōmēt vn Metellus porta courageusement vn exil, & Rutilius encore volontairement: l'vn accordant son retour à la chose puplicue, & l'autre le refusant à Sylla, auquel en ce temps-la on ne refusoit rien. Tu verras vn Socrates, se souciant si peu de la prison, qu'ayant un moyen d'en sortir, il y ayma mieux demeurer, pour oster aux hommes, par son exēple, la crainte de deux choses tres-espouuantables, à sçauoir la prison & la mort. Tu verras vn Muti^o qui iette sa main au trauers des flammes. Chacun peut penser que c'est chose tres-aspre, & tres-douloureuse de stre

bruslé, mais encore la douleur redou-
 ble, quád celui qui la souffre se la fait
 soi-mesme. C'estoit-là vn hōme, qui
 ne fut iamais instruit & discipliné cō-
 tre la mort, & contre la douleur, mais
 qui poussé seulement d'une force &
 ardeur soldatesque, exige de soy mes-
 me la punition de son entreprise fail-
 lie, il demeura constant & assuré spe-
 ctateur de sa dextre degoutāte dans le
 foier de son ennemi, & ne l'enosta pas
 plustost que l'ennemy mesme la voyāt
 fondüe & esoulée iusques aux os, ne
 luy eut fait soustraire la braise. Quel-
 que chose a peu estre faite en ceste
 armee plus heureusement, mais rien
 plus genereusement. Regarde com-
 bien la vertu est plus prompte a rece-
 uoir & souffrir les tourmēts, que n'est
 la cruauté à les commander. Porsena
 pardonna plus aisement à Mutius, de-
 quoi il l'auoit voulu tuer, que Mutius
 ne se pardonna à soi mesme, de quoi
 il n'auoit tué Porsena. Ce sont me di-
 ras tu, des vieilles fables chantée par
 les escholes. Je sçai bien aussi que
 sur le mespris de la mort, tu m'alle-
 gueras Caton. Et pourquoy, ne l'alle-

gueray-ie & représenteray ie, laissant ceste derniere nuict le liure de Platon avec le glaive derriere le cheuet: il s'estoit préparé de ces deux instrumens, pour se deffendre des choses fortuites: l'vn estoit de vouloir, l'autre de pouuoir mourir. Ayant donc donné ordre aux affaires, autât qu'ordre se pouuoit donner à des affaires rompus & perdus, il pourueut principalement à ce que nul ne peust ou se vëger de Caton, ou luy pardonner: Et ayant l'espée traitte, laquelle il auoit iusques à ce iour-là gardée pure & nette de tout meurtre, Tu n'as, dit-il, ô fortune, encore rien fait contre moy, en t'opposant à tous mes desseins & entreprises. Ce n'a point esté pour maliberté, que j'ay combatu iusques icy, ç'a esté pour celle de ma patrie: & ne me suis point tant opiniâtre de viure libre, que de viure entre les libres. Maintenant, d'autant que les affaires du genre humain sont deplorablez, Caton trouuera bien ou se mettre en franchise. Apres cela, il se fit vne playe dans l'estomac, laquelle ayant este appareillée & bandée par les Medecins,

ÉPISTRES DE

Caton qui auoit ia beaucoup perdu de sang & de la force, mais rien de la grandeur de son courage, mes-huy non seulement irrité contre Cesar, mais cōtre soy-mesme, y mit les mains avec violence, & rendit; ou plustost ietta ceste ame genereuse, & contemptible de toute puissance. Je ne recueille pas à ceste heure ces exemples, pour exercer mon esprit, mais plustost pour te donner cœur contre vne chose qui semble estre si terrible & si effroiable. Et cela pourray-ie faire à mon aduis plus aisement, si ie te montre que non seulement les grands & genereux personages ont mesprisé ce moment de rendre l'ame, mais que aucuns hommes de peu de valeur en toutes autres, choses, ont en cela esgalé la vertu des plus genereux. Comme ce Scipion, beau-pere de Cn. Pompee, lequel ayant esté forcé par vn vêt contraire, de relascher en Afrique, & voyant que son nauire estoit desfrainuesty par ses ennemis, se donna vn coup de poignard, respondant à ceux qui demandoiēt ou estoit l'Empereur, que l'Empereur se portoit bien. Ceste

voix l'a rendu semblable à ses ancestres, & n'a point permis que la gloire qui semble estre fatale aux Scipions en Afrique, fust interrompue. Car de vaincre Carthage, auoit bien esté aux autres choses tres-glorieuse, mais il l'estoit encore plus de vaincre la mort. L'empereur, dit-il, se porte bien. Et de quelle autre façon deuoit mourir vn Empereur; & mesmes celuy de Caton? Je ne te veux point r'enuoyer aux histoires anciennes, ny trier les exemples de ceux, qui ont mesprisé la mort, desquels il se trouuera bñ nombre en tous siecles. Regarde seulement en ce temps mesme, des delices & lâcheté, duquel nous faisons tous les iours des plaintes, tu trouueras des homes de tous estats & de tous aages, qui par leur mort ont couppe le cours de leur peines. Croy moy, amy Lucilius, il s'en faut tant que la mort soit à craindre, que c'est elle qui nous fait ce bien de nous affranchir de toute crainte. Escoute donc, sans t'esnouuoir en façon quelconque, les menaces de ton ennemy, & bien que ta conscience te promette toute seureté, tou-

EPISTRES DE

tesfois pource q̄ beaucoup de choses ont credit outre la cause, espere la iustice, & prepare toy contre l'iniustice. Mais souuienne toy sur tout de regarder les choses simplement en elles mesmes, & les despouiller du tumulte & bruit qu'on leur donne, & tu trouueras qu'il ni a rien en elles de terrible que la seule crainte. Ce que tu vois arriuer aux enfans nous arriue à nous qui sommes enfans vn peu plus grandelets. Ils s'espouuantent de ceux mesmes qu'ils aiment, & avec lesquels ils frequentent & se iouent tous les iours, fils les voyent masquez & trauestis. Ce n'est pas aux hommes seulement qu'il faut oster le masque: il le faut oster aux choses mesmes, & leur rendre leur vray, & naturel visage. Il faut parler ainsi à la mort, A quel propos nous monstres-tu tant de glaives, & tant de feux & ceste troupe de bourreaux, qui fremissent autour de toy. Oste ceste pōpe sous laquelle tu te caches, & par l'horreur de laquelle tu estonnes les plus simples. Te n'es en fin autre chose que la mort, qu'un valet & vne simple chambriere ont nagueres

mesprisée. Les fouëts, les geines, les manottes, & milles autres inuētios de bourreller les hommes piece à piece, si tu fais contenir les cris, & gemissements espouuâtables, & ces voix hideusement entrecoupées souz les pointures du tourment, ne sont autre chose, qu'vne douleur mesprisée par vn gousteux, supportee parvne femmelette en son enfantement, & qu'vn choliqueux endure mesme parmy les delices. Si ie la puis souffrir elle est legere: si ie ne la puis souffrir elle est courte. Discours en ton esprit ces choses, que tu as souuent ouyes, que tu as souuent dites. Esprouue par effet si tu les as veritablement dites, & veritablemēt ouyes. Car c'est vn vilain reproche celuy que on nous fait, que nous traictōs les paroles, & non les œuures de la sagesse. Et quoy? Cuides-tu que ce soit de ceste heure, que premierement la mort, le bannissement, & la douleur te menacent? Tu te trompes: tu en es menacé dès l'heure de ta naissance. Il se faut donc resoudre & faire estat de tout ce qui peut aduenir cōme s'il deuoit certainemēt estre. Par ainsi ie te conseille

ÉPISTRES DE

de n'enterrer point cependât tō cœur dans ceste sollicitude, d'autant qu'il en deuiendroit plus pesant & plus morte, lors qu'il seroit besoin de le guinder & roidir, pour luy faire franchir le saut. Destourne le plustost de ta fortune priuée à la condition commune, & dy toy : I'ay vn petit corps fresse & mortel, auquel l'iniure estragere & la tyrannie ne peuent pas seulement nuire, mais duquel les voluptez mesmes se tournent en déplaisirs & tourmés. Les delices des viâdes causent crudité d'estomach, l'iuresse, tremblement & endormissement de nerfs: les plaisirs ueneriës, generale deprauation de mains & de pieds, & de toutes les iointures. Si ie deuien pauvre ie seray du nombre de la pluspart des hommes. Si on me banit, ie me persuaderay que le lieu ou ie seray confiné, sera le lieu de ma naissance. Si on me tient lié & garotté, ie me ramenteuray que ie ne fus iamais libre, & q̄ nature dés que nous sommes nez, nous enferme dans ceste pesante masse de corps, cōme dans vne forte prison. Si ie doy mourir, ie me consoleray en ce que ie cesseray de

pouuoir estre malade, ie cesseray de pouuoir estre lié, ie cesseray de pouuoir mourir, & ne feray pas si sot de prédre pied aux chasons d'Epicure. Ie ne craindray point les horreurs des Enfers : ie ne croiray point qu'il y aye vn Ixiõ perpetuellemēt pirouëtté par vne rouë ny vn Sisyphè receuant, & r'enuoiant contremont sàs cesse ceste grosse & pesante pierre: ny qu'il y ayt quelqu'vn, à qui les entrailles soiēt bequetées & tirassées par vn aigle, & refaites toutes les nuits pour sa gorge du lendemain. Il n'est point de si enfant qui craigne Cerbere, & les tenebres ni les ombres & esprits qu'on dit aller de nuict. La mort ou nous consume, ou nous deliure. Vne meilleure condition, excepte de toute charge, attend ceux qui sont deliurez par elle. Aux cōsōmez il ne reste rien plus, les biens & les maux leur estans égalemēt oltez. Permetis moy en cest endroit de te remettre en memoire vn vers que tu as fait, & pense que tu ne l'as point escrit aux autres, mais à toy-mesme. Car s'il est messeant de dire vne chose, & en sentir dans le cœur vne autre, il est en-

EPISTRES DE

core plus laid d'escrire autrement qu'on ne croit. Il me souuient que traittant quelquefois ce lieu, tu dis q nous ne tombiõs pas tout à coup dãs la mort, mais que nous nous y acheminiõs par degrez & peu à peu. Nous mourons tous les iours: car chaque iour nous racle quelque partie de la vie, & à mesure que nous croissons, la vie nous décroist. Nous auons perdu l'enfance, & apres l'aage qu'on nõme virile, & puis l'adolescẽce, bref tout ce qui s'est passé de temps, iusques au iour d'hier, est mort pour nous, Et ce mesme iour auquel nous viuions, nous le partageõs avec la mort. Tout ainsi qu'en vn horloge la derniere partie du sablon qui tombe n'est pas la seule, qui fait marquer l'heure, mais, encore toute celle qui est tombée deuant, ainsi ceste derniere heure en laquelle nous cessons d'estre, n'est pas seule qui nous amene la mort, mais c'est la seule qui la consume. Nous y paruenons bien alors, mais nous y venons long temps deuant. Or es tu tousiours beau, & grand par tous tes escrits, mais tu n'as jamais tant de grace & tant de force,

que quand tu prestes tes paroles à la verité. Tes mots sont ceux-cy.

*La mort a des degrez, & celle n'est premiere,
Qui nous vient à ravir : mais c'est bien la
derniere.*

J'ayme mieux que tu te lises toy-mesme q̄ mon Epistre. Il t'apparoistra que ceste mort que nous craignons, est bien la derniere, mais non la seule que nous souffrons. Je voy bien ce que tu attens. Tu cerches, de quel beau mot i'auray esclairé ceste Epistre. Je t'en enuoye donc vn, sur le propos qui traite à ceste heure. Epicure se courrouce autant contre ceux qui desirent la mort, comme contre ceux qui la craignent, & dit ainsi, C'est vne chose ridicule, que l'ennuy de la vie nous face courir à la mort, quand nous auons fait par nostre façon de viure, qu'il nous faille recourir à elle. Puis il dit en autre lieu, Qu'y a il de tât de ridicule, que de souhaiter la mort, quand par la crainte de la mort on fest fait vne vie inquiete? Tu y peux encoré adiouster cecy, qui est de mesme marque. Que la folie, ou plustost bestise des hommes est si grande, qu'il y en a plusieurs qui sont con-

traints de mourir pour crainte de mourir. Laquelle de ces sentences que tu retiennes en ton entendement, elle te confirmera en la patience ou de la mort, ou de la vie. Car nous auons besoin d'estre admōnestez & confirmez en l'vn & en l'autre, à ce que no^s n'aymions pas trop la vie, & ne la hayssions pas aussi par trop. Lors mesme que la raison no^s conseille de finir, ce n'est pas temerairement, ny en prenāt course qu'il se faut élâcer. Vn homme courageux & sage doit sortir de la vie & non pas en fuir. Mais sur tout il faut euitter ceste rage qui saisit plusieurs hommes, à sçauoir l'apetit de mourir. Car comme en toutes autres choses, amy Lucilius, il y a aussi au mourir vne desreglée inclinatiō de l'ame, qui surprend souuēt les hommes de haute & genereuse nature, & souuent les timides & faineans. Ceux-là mesprisent la vie: ceux-cy s'en sentent greuez. Il s'en trouue d'autres qui sont las de viure, & saouls de faire toujours vne mesme chose, & ne hayssent pas tant la vie comme ils s'en entuyent. Et à cela la Philosophie mesme nous meint, quād.

nous disons: Iusques à quand ne-cesserons nous de recōmencer & retistre tousiours mesme ouurage? Ie me leu-
 ray, ie dormiray, ie me taouletay, i'au-
 ray faim, i'auray froid, i'auray chault,
 il ny à nulle fin: la queuë & la teste
 s'entrelassent ensemble: c'est vn cercle
 roulant, ou les mesme choses ne font
 incessamment que reculer & appro-
 cher. La nuit vient apres le iour, & de
 rechef apres le iour la nuit: l'Esté se
 termine en l'Automne: à l'Autbmne
 succede l'Hyuer, à l'Hyuer le Printéps
 Toutes choses passent pour reuenir a-
 pres. Ie ne voy rien, ny ne fay rien de
 nouveau. A la fin il nous prend ennuy
 de telles choses. Plusieurs ont iugé que
 il n'estoit pas fascheux de viure, mais
 superflu. A Dieu.

*Des commoditez de la vieillesse, & que no-
 stre mort est la preuue de nostre valeur,
 & que c'est chose excellente d'apprendre
 a mourir.*

EPISTRE. 26.

IE te disoy nagueres que ie commē-
 ce d'ètrer sur les marches de la vieil-
 lesse: ie crain à ceste heure que ie ne
 l'aye outrepassée & laissée derniero

EPISTRES DE

moy, Mes années & mon corps ont mes-huy besoin d'un autre mot. Car vieillesse est un nom d'age las & recreu, & nom de celuy qui est du tout cassé & atterré. Compte moi entre les plus decrepites, & qui ont, comme on dit, desja un pied dans la fosse. Toutes fois ie me coniouy avec toy, de quoy ie sens au corps seulement l'iniure de l'age, & non en l'ame, & que les vices & les esguillôs, des vices sont assoupis par la vieillesse. L'ame se ragailloit de quoi elle n'a gueres plus d'affaire avec le corps, qu'elle est deffaite d'une grande partie de sa charge, & me fait une querelle pour la vieillesse. Elle dit que c'est icy sa fleur & son printemps. Croyôs la donc, & laissons la iouir de son bien. Je pren plaisir à recognoistre & discerner en moi quelq part ie doy à la Philosophie de ceste trāquilité & modestie de mœurs que i'ay, & quelle part a mon age, & à prendre garde de pres a ce que ie ne pourrai pl^s, & a ce que ie ne voudroi faire. Et s'il me seruiroit de riē d'auoir encore quelque vne des choses que i'ay perduës, veu q ce m'est plaisir de ne pouuoir plus ce
que

que de tout temps ie n'ay pas voulu. Car de quoy se peut-on plaindre, & quelle perte y a-il si tout ce qui doit n'estre pas, à cessé d'estre? C'est, diras-tu, vne grande incommodité de diminuer, de perir, & pour pl^r propremēt parler, de fondre, & s'écouler peu à peu. Car nous ne sommes pas engloutis tout à coup, nous sommes plustost suçotez; chaque iour humant quelque partie de nos forcés. Et quelle yfluē y peut-il auoir meilleure que de glisser tout bellement en sa fin, par la dissolution qu'en fait la nature? Non qu'il y ait mal aucun à estre feru, & soudainement emporté hors la vie, mais ceste voye est merueilleusemēt douce & amiable d'estre peu à peu soustrait & desrobé à soy-mesme. Quand a moy, comme si i'estoy sur le point de l'esprouer, & que le iour fust venu, qui doit prononcer la sentence de toutes mes années: ie me sonde & me parle ainsi: Tout ce que nous auons ou parlé, ou fait iusques à cet heure, n'est autre chose qu'une simple & legere promesse de l'ame couuerte de beaucoup de piperie. La mort sera le seul tesmoin si-

dele, & asseuré respondant de ce que i'auray profité ou non. Par ainsi ie me prepare courageusement pour ce iour-la, auquel ie pronoceray de moy-mesme, si ce n'a point esté vne brauerie Thrasonique & contrefaïcte, tout ce que i'ay dit d'outrage à la fortune. Il ne faut point mettre en ligne de conte la reputation des hommes: car elle est tousiours douteuse & muable: ostons en aussi la profession que nous aurons faite toute nostre vie. La mort sera la seule qui pronocera l'arrest d'iffinitif de ce que nous aurons esté ou non. Ie veux dire que les disputes, les belles parolles, les discours Philosophiques ne tesmoignent poit la vraye force du courage: car les plus timides n'en sont pas le plus souuent despourueus. Ce que nous aurons fait se verra quand nous rendrons l'ame. I'accepte la condition humaine, ie ne redoutepoint ce iugemēt- Ce sont les choses que ie me dy moy mesmes, mais pèse aussi que ie te les dy à toy. Car bien que tu sois pl^e ieune, quoy pour cela? La mort ne tient point conte de nos années: tu ne sçais pas ou elle t'attend, par ainsi il

faut que tu l'attendes par tout. Je vou-
 loy clorre ceste lettre, mais ie me suis
 resouenu qu'il luy faut donner son
 fauf conduit. Je pescheray donc encor
 pour ce coup dans la boëte d'Epicu-
 re, esperant que dans peu de iours ie
 te payeray du mien propre. Considere
 dit-il, s'il est plus cōmode que la mort
 vienne a nous ou nous à elle. Voicy le
 sens : C'est vne tresbelle chose que
 d'apprendre à mourir. Mais a l'aduan-
 ture penserois-tu qu'il fust superflu
 d'appredre ce de quoy on ne peut vser
 qu'vnefois, ou tout au cōtraire, c'est la
 raison pour laquelle il y faut plus pen-
 ser. Car il faut perpetuellemēt appredre
 ce que nous ne pouuōs iamaïs es-
 prouuer si nous le sçauōs ou non. Ce-
 luy qui presche de penser à la mort,
 presche de penser à la liberté. Qui ap-
 prend à mourir, des-apprend de seruir.
 Il est au dessus de toute puissance, ou
 pour le moins hors de toute subiectiō.
 Que luy peuvent nuire les prisons, les
 gardes, & les barrieres? L'issuë luy est
 tousiours libre. Car il n'y a qu'vne
 chaine qui nous tient liez : sçauoir le
 desir de viure, lequel comme il ne faut

EPISTRES DE

pas du tout reietter, aussi ne le faut il retrancher, afin que si l'occasion le requiert, rien ne nous empesche que nous ne soyons prests de faire incontinent ce qu'il faut faire quelquesfois.

A Dieu.

Comment se doit cōporter celuy que la vieillesse meine à la mort, & que c'est vne grande lascheté que de la craindre.

EPISTRE 30.

J'Ay veu ce bon homme Bassus Ausidius, cassé & accablé de vieillesse, qui resiste & luitte autant qu'il peut contre son aage: mais il est mes-huy tant surchargé, qu'il ne luy est possible de se souleuer: la vieillesse s'est iettée sur luy de tout son poix. Tu sçais bien qu'il a eu tousiours vn corps mince & sec, lequel il à longuement contenu, ou pour mieux dire, r'abillé & r'appiécé: mais en fin il est venu à defaillir tout à coup. Tout ainsi qu'en vn nauire qui fait l'eau, on remédie bié à vne ouuerture ou à deux: mais quand il s'entrouue & s'abreue par plusieurs endroits, il n'y a plus moyen de le vuidier, & d'empescher qu'il ne coule en fond. Ainsi en vn corps qui est vieil &

caduc, la foiblesse peut estre quelque tēps soustenuë & fortifiée: mais quand les iointures viennent à se descoudre, ainsi qu'en vne vieille charpenterie, & que comme l'une est reprise, l'autre se desprend, il ne faut pl^o auoir soin d'autre chose que de regarder cōment on fen ira. Toutesfois le bon homme ne laisse pas de se resiouir. La Philosophie luy vaut cela. Elle le fait courageux en toute habitude de corps, ioyeux en la presence de la mort, & non failly de cœur en la defaillance de sa vie. Vn grād pilote nauigre, bien que ses voiles soyent deschirez, & si la tempeste l'a desarmé, se sert des restes du bris pour paracheuer son voyage. De mesme en fait Bassus, & regarde de tel cœur & de tel visage sa fin, q̄ tu iugerois celuy estre trop ferme & resolu, qui regarderoit ainsi la fin d'un autre. C'est vne haute vertu, & qu'il faut de longue main apprendre, quand ceste heure ineuitable est arriuée de sy en aller franchement & courageusement. Toutes autres façons de mort sont entremeslées d'esperāce. Les maladies se guarissent: le feu festeint: la ruine cou-

EPISTRES DE

che quelquefois doucemēt ceux qu'il sembloit qu'elle deust du tout moudre tel qui auoit esté englouty d'vn coup de mer, a esté reietté à bord sain & sauf par vn coup oposite : l'espée qui estoit desia haussée pour frapper, à esté retenue sur le point de l'ébrâssement : mais celuy que la vieillesse meine à la mort, n'a rien plus à esperer. C'est la seule avec laquelle on ne peut composer. Les hommes ne meurent point plus doucement qu'en ceste façon, mais n'y aussi plus longuement. Or Bassus me semble s'y comporter comme fil deuoit suruiure à soi-mesme, tant il mōstre de constance & de sagesse en ceste sienne decadence. Car il nous fait plusieurs beaux discours de la mort, & le fait plus soigneusement pour nous persuader que fil y a ou de l'incommodité ou de l'espouuement, ce n'est pas par son vice, mais par le vice du mouuant, & qu'il n'y a en elle non plus de mal, qu'apres elle. Car qui peut penser qu'ō puisse sentir la mort, si par elle il se fait que rien ne se sente? Dōcques, disoit-il, la mort n'est pas seulement hors de mal, mais hors de crainte de tout mal.

Je ſçay bien que tels diſcours ont eſté ſouuent faits, & ſe doiuent ſouuent faire : mais il ne m'a iamais tant profité de les lire ny de les ouyr , quand ceux qui en parloient eſtoient eux-mêmes eſloignez du danger des choſes qu'ils diſoient ne deuoir eſtre craintes. Ceſtuy cy a eu beaucoup de force & d'authorité en mon endroit , parlant ainſi de la mort que ie voyois luy eſtre toute prochaine. Je diray franchement ce qu'il m'en ſemble. Je penſe que celuy donne plus teſmoignage de la vertu & fermeté de ſon ame , qui approche des confins de la mort, que celuy qui eſt par maniere de dire aux abois & en la mort meſme. Car celle-cy donne cœur aux plus timides de s'enhardir contre ce qui eſt ineuitable. Ainſi le gladiateur tres-eſpouuenté durant le combat , preſente volontairement la gorge à ſon ennemy , & ſi le glaive foruoie , luy meſme le redreſſe & l'accõpaigne de ſa main. Mais pour me ſprifer celle qui nous donne loisir de la voir venir , & qui eſt ſur le poinct de nous empieter , il y faut vne fermeté plus raffiſe & eſtablie de longue main , la-

EPISTRES DE

quelle ne peut estre qu'à celuy qui est parfaitement sage. Je l'escoutoy donc attentiuement, & l'oyois tres-volontiers opinât de la mort, & descourât quelle estoit sa nature, pour l'auoir auisagée de bien pres. Car ainsi que i'estime, si quelqu'un estât resuscité, t'asseuroit qu'il n'y a point de mal en elle, tu luy adiousterois foy, comme à celuy qui auroit essayé quel trouble son accèz apporte: aussi ceux t'en pourront tresbien esclarcir qui la voyent de bien pres, & sont tous les iours à l'entour d'elle: entre lesquels tu peux mettre Bassus, lequel n'ayant voulu que nous fussions en cela trompez, nous a dit qu'il est autant inepte de craindre la mort, que de craindre la vieillesse. Car tout ainsi que la vieillesse suit l'adolescence, ainsi la mort la suit-elle. Celuy n'a pas voulu viure, qui ne veut pas mourir. Car la vie nous est donnée à condition & reserue de venir à la mort: de craindre laquelle il est d'autant plus sot qu'on doit craindre les choses douteuses, & attendre les certaines. Or ayant la mort vne necessité égale & inexorable, qui se peut plain-

d're d'estre obligé, à vne condition, de
 laquelle persõne n'est exempt, veu que
 la premiere partie de iustice est l'equa-
 lité? Mais c'est chose hors de propos,
 de plaider à ceste heure la cause de la
 nature, qui n'a pas voulu q̄ nostre con-
 dition fust autre que la sienne mesme.
 Elle d'effait tout ce qu'elle à fait: & ce
 qu'elle a deffait, elle le refait dere-
 chef. Que s'il est aduenü à quelqu'un
 d'estre doucemēt emporté par la vieil-
 lesse, & non tout à coup arraché à la
 vie, n'a il pas occasion de louer Dieu,
 pour luy auoir enuoyé, apres la satieté
 vn repos necessaire à l'humanité; & a-
 greable à la lassitude? On en voit au-
 cuns qui souhaitent la mort, voire a-
 uec plus grād zele qu'on n'a accoustu-
 mé de demander la vie: & ne sçauroy
 dire bonnement, lesquels nous don-
 nent plus de cœur, ou ceux qui la de-
 mandent, ou bien ceux qui l'attendent
 sans trouble & fascherie d'autant que
 la rage & l'indignation soudaine peut
 estre cause de ceste premiere affectiõ
 la ou ceste derniere ne peut estre autre
 chose qu'une tranquillité qui procede
 de discours & de iugemēt. Quelqu'un

EPISTRES DE

se peut precipiter à la mort par despit & par cholere, mais nul ne la reçoit avec contentement lors qu'elle vient, que celuy qui s'y est formé par vne lōgue accoustumāce. Je confesse que i'ay beaucoup plus souuent visité ce bon homme & mien grand amy, pour voir si ie le trouueray tousiours le mesme, & si la roideur de son ame ne se lascheroit point par la foiblesse du corps. Mais i'ay tousiours cogneu qu'au contraire elle luy croissoit, ainsi que la ioye se voit plus manifeste en ceux qui apres festre beaucoup agitez pour gagner le prix de la course, approchent du lieu où la palme est proposée. Il disoit, s'accordant au precepte d'Epicure, qu'il esperoit premierement qu'il n'y auroit point de douleur en ce dernier soupir, ou s'il y en auoir, qu'il se cōsoloit en ce quelle ne seroit pas longue, d'autant que nulle douleur n'est longue qui est grāde, & au fort q̄ sur le point mesme de la diuision du corps & de l'ame, si elle se faisoit avec tourment, il se secouroit de l'assurance que pour le moins, apres ceste douleur il n'en pourroit iamais plus venir d'au-

tres, & qu'il ſçauoit bien q' l'ame & la vie d'un vieillard ne tenoit qu'un peu au deſſus des leures, & qu'avec vn petit ſouffle elle s'en iroit aiſement, tout ainſi que le feu qui ne trouuât de quoy ſe nourrir, ſ'eſuanouiſt de ſoi-même. I'eſcoutoy fort volontiers ces choſes, amy Lucilius, non comme nouuelles, mais comme eſtant arriué dés meſhuy au temps de les eſprouer. I'en ay bien veu beaucoup q' arreſtoïent tout court la courſe de leur vie, mais i'eſtime pl^o ceux qui viennent à la mort ſans haine de la vie, & qui ne l'appellēt pas, mais la reçoient. Il diſoit d'auantage que ce tremblement & frayeur q' nous auons quand nous croyons que la mort eſt pres de nous, nous la forgeons nous meſmes, & trauaillons pour nous trauailler. Car de qui n'eſt-elle touſiours pres en tous lieux & à toutes heures? Mais conſiderōs, diſoit-il, quād quelque occaſion de mourir ſeſble approcher de nous, combien d'autres nous ſont plus prochaines que no^o ne craignons pas. Nous craindrons la mort des mains de noſtre ennemy, & ce pēdant vne crudité ou vn caterre nous

enleue. Nous ne craignons pas le coup de la mort, mais le vent. Car nous ne sommes pas esloignez d'elle vne fois plus que l'autre. Ainsi fil la faut craindre, c'est tousiours qu'il la faut craindre. Car quel temps pouuons no^r choisir qui ensoit exēpt? Je crain pourtant que tu ne haisses pis que la mort ces lettres si longues. Je ferai donques fin. Mais toy pour ne craindre la mort, pense tousiours à elle. A Dieu.

De reietter les cōseils & souhaits du vulgaire & qu'elle chose meine l'hōme à souuerainbiē.

EPISTRE. 31.

IE recognoy à ceste heure mon Lucilius: il commence de se decouurer tel qu'il nous a tousiours promis qu'il seroit. Continue donc d'aller de cet air, & suy ce train & ceste ardeur de ton ame, par laquelle en mesprisant les biens populaires, tu embrasses les choses meilleures. Je ne demande point que tu te faces ny plus grand ny meilleur, que ce que tu tasches d'estre. Tes fondemēs ont l'enceinte bien grande, fay seulement autāt que tu as desseigné de faire, & tien toy aux choses q̄ tu as desia conceuēs.

En somme tu seras sage, si tu sçais bien fermer les aureilles, auxquelles ce n'est pas assez de mettre de la cire : il faut bien les boucher d'autre façon qu'Vlisses ne fit celles de ses compagnons. La vois qu'il craignoit estoit bien douce & flatteuse, non toutefois publique. Mais celle qui est à craindre, ne vient pas d'un rocher seulement, elle raisonne de toutes les parties de la terre. Passe donc vistement non seulement un lieu suspect de ceste trahison voluptueuse, mais toutes les villes. Rés toy sourd à ceux qui seblent t'aimer le plus : Ils te font à bonne intention de mauuais souhaits, & si tu veux estre heureux : prie les Dieux de ne permettre qu'il t'auieune aucune des choses lesquelles ils te souhaittes. Ce ne sont pas biens ceux dont ils veulent que tu sois remply. Il y a un bien qui est la cause & le firmament de la vie heureuse, se fier à soy-mesme. C'est là le souuerain bien, duquel si tu peux iouir, tu n'as plus que faire de parler aux Dieux les genoux à terre tu commences de viure avec eux de pair à compagnon. Mais demandes-tu comment

ÉPISTRES DE

on parviét là? Ce n'est point par l'Apennin, ou par le mont Cenis. Il ne faut point trauffer les deserts de Caudaie, ny les Syrtes, ny traieeter Scylla & Charibdis, chose que tu as faite pour le prix d'une chetive petite lieutenance. Le chemin que la nature t'a fait, est plein de seureté & de plaisir. Elle t'a donné des choses lesquelles te rendront pareil à Dieu, si tu ne les laisses point. Or cela ne feront point les richesses: Dieu n'en à point. Tes superbes habillemens ne le feront nō plus: Dieu est tout nud. La reputation des hommes, ton ostentation & la cognoissance de ton nom ne le feront pas aussi: personne ne cognoist Dieu: plusieurs parlent de luy mal à propos, & si n'en sont pas punis. La trouppes des seruiteurs qui sont autour de ta litiere, & qui la portent sur leurs bras aux chāps & à la ville, ne t'y peut pareillement de rien servir: Dieu tout grand & tout puissant est celuy qui porte tout le monde. Ce ne feront pas aussi ta beauté & ta force qui te ferōt plus heureux: ces choses sont subiectes a vieillir. Il en faut donc chercher

quelque autre qui ne s'empire point par l'age, & qui soit telle qu'on n'en puisse souhaiter de meilleurs. Et que sera-ce? Ce sera vne ame belle, genereuse & bonne: laquelle ne peut estre autrement nommée qu'un Dieu, hôte d'un corps humain. Or un affranchy & un esclaupe peut aussi bien auoir vne telle ame qu'un Cheualier. Car Cheualier affranchy, & esclaupe sont des noms forgez par l'ambition & par l'iniure. Il est loisible du moindre coin du monde de s'enleuer iusques au ciel. Souleue toy donc & façonne toy digne d'un Dieu. Mais ce ne sera point avec de l'or & de l'argent que tu seras tel. De telle matiere que cela on ne peut faire vne image qui ressemble à Dieu. Souuien toy, que quand il nous estoit favorable, ses images n'estoient que de terre. A Dieu.

Qu'il se faut accoustumer à supporter les choses difficiles, & à mespriser la mort.

EPISTRE 36.

Exhorte ton amy de mespriser ceux qui le blasment d'auoir gagné l'ombre & le repos, & prefere à sa dignité & à ses es-

ÉPISTRES DE

perances vne vie retirée & pacifique. Qu'il leur face tous les iours paroistre combien les affaires s'en portent mieux. Ceux mesmes desquels la felicité est enuieée ne lairront pas de passer fleur: Aucuns d'eux flestriront, aucuns tomberont tout à fait. La felicité est vne chose turbulente: elle mesme s'exagite & se tourne-boule en diuerses façons: elle pousse les vns à la grandeur, les autres aux delices: elle amollit & relasche du tout ceux-cy, & enfle ceux-là. Quand tu dis que quelqu'un porte bien sa felicité, c'est autant comme si tu disois, qu'il porte bien son vin. Apprens luy donc de souffrir sans s'esmouuoir qu'on le nomme inutile & faineant. Tu sçais qu'aucuns parlent le contre-langage, & en disant l'un, signifient le contraire: en l'appellant ainsi, on l'appelle heureux. Moins se doit-il soucier de sembler trop triste & trop leuere. Ariston disoit qu'il aimoit mieux qu'un ieune homme fut triste qu'en ioué & d'aggreable compagnie. Le vin se fait bon qui est trouble & aspre quand il est nouueau: celui qui est fin & delicat

dés la cuue, n'est pas de bonne garde. Qu'il se laisse hardiment appeller triste, & ennemy de son aduancemēt: ceste tristesse se donra à biē sur l'arriere saison. Qu'il perseuere seulemēt d'aimer la vertu, & traouiller apres les bōnes & liberalles sciences, non pas de celles dont il suffit d'estre teint & coloré seulement, mais dont il faut que l'ame soit abreuée & trempée. C'est à ceste heure qu'il est en la vraye saison d'apprendre: non qu'il y ait quelque saison, en laquelle il ne le faille plus, mais tout ainsi qu'il est bien seant de studier en tout aage, aussi en tout aage n'est-il pas bien seant de commencer. C'est vne chose laide & ridicule que de voir vn vieillart à l'alphabet. Il faut que le ieune acquiere, & que le vieil iouisse. Tu feras donc beaucoup pour toy, si tu le fais homme de biē. Il faut rechercher de faire ces presés, où il est autant expedient de donner que de receuoir. Finablemēt puis que desia il promet beaucoup de soy, il faut qu'il continuē. Car il est moins vilain de faire banqueroutte au creancier, qu'à la bonne esperance. Pour s'acquē

ter de ses debtes, il est besoin à ce-
 luy qui traficque d'une bonne & heu-
 reuse navigation: à celuy qui cultiue
 vne terre, d'un champ fertile, & d'un
 Ciel fauorable: mais à luy il ne faut
 qu'une bonne volonté pour payer ce
 qu'il doit. Puis donc que la fortune n'a
 point de droit sur les mœurs, qu'il les
 compose de telle sorte qu'à la fin ces-
 ste ame tranquille vienne à estre parfai-
 te: qui sente que rien ne luy peut estre
 osté ny adiousté, & quelque issue que
 les choses prennent, qui demeure tou-
 iours stable & permanente en mesme
 assiette: qui ou soit que les biens du vul-
 gaire luy viennent en foule, se voye es-
 deuée au dessus d'eux, ou soit que quel-
 que accidēt les luy oste, qui ne se voye
 iamais moindre. Si vn enfant estoit né
 en Parthie, il banderoit aussi tost vn
 arc si en Allemaigne, il lanceroit aussi
 tost vn dard si de l'aage de nos peres, il
 eust incōtinent sceu piquer vn cheual,
 & approcher l'ennemi. Ce sont choses
 que la discipline du pays, apprend, &
 commande à chacun. Qu'est-ce donc,
 qu'il faut que cestui-ci apprenne? Ce
 qui est à l'esprouue de toutes armes of-

fenſiues, & de toutes façons d'ennemis,
 à ſçauoir le meſpris de la mort. Car il
 n'y a point de doute, qu'elle n'aye en
 ſoy quelque choſe d'eſpouventable &
 qui offence nos ſentimens, que la na-
 ture à formé à l'amour de ſoy-meſme.
 Auſſi ne ſeroit-il point beſoin de ſe
 dresser & accouſtumer à ce à quoy no-
 ſtre inclinatiō naturelle nous porte af-
 ſez, cōme eſt le deſir de ſe cōſeruer. Nul
 n'apprēd de pouuoir ſ'il lui eſtoit ne-
 ceſſaire, coucher doucement & mole-
 ment entre des roſes; mais on s'accou-
 ſtume bien de ne ſous-mettre point ſa
 ſoy ſon honneur aux tourmens, &
 à demeurer tout debout en garde dans
 les tranchées, voire quelque fois eſtāt
 bleſſé. La mort n'a nulle incommodi-
 té: car il faudroit, qu'il y euſt quelque
 choſe, dont elle fut incommodité.)
 Que ſi tu as vn ſi grand deſir d'vn aage
 plus long conſidère que nulle de cēs
 choſes, qui ſuyent de deuant nos yeux,
 & ſe recachent dans le ſein de la natu-
 re, d'où elles ſont parties, & partiront
 encore, n'eſt conſumée. Elles ceſſent
 bien mais ne finiſſent pas; & la mort
 que nous craignons & reſuſons, inter-

EPISTRES DE

rompt seulement la vie, & ne la rauist point. Vn iour viēdra qui nous remettra encore en lumiere, laquelle à l'adventure plusieurs refuseroient s'il se pouuoiet souuenir d'y auoir esté. Mais ie monstrey par cy apres plus exactement, que ce qui semble perir, ne fait que changer. Celuy donc qui doi, retourner ne sedoit pas falcher de partir. Obserue le cercle des choses qui retournent sur elles-mesmes: tu veras que rien ne s'esteint du tout, mais que toutes choses descendent & remontent par interualles. L'Esté s'en va, mais vne autre année le ramaine: L'Hyuer se passe, mais encore à il ses mois qui le r'aportent: la nuit cache le Soleil, & le iour la chasse tout soudain à elle: le train des Estoilles chemine derechef vers le lieu qu'il a vne fois outrepassé vne partie du Ciel se hausse l'autre s'abaisse. Bref, ayant adiousté cecy, ie feray fin, que ny les enfās, ny les insensez ne craignent la mort. Et ce seroit vne chose trop vilaine, si la raison ne nous foumrisoit pour le moins ceste asseurance, laquelle la sottise nous meine. A Dieu.

Qu'on ne se doit legerement persuader d'estre homme de bien, & de regarder à la commodité ou incommodité des choses auant les accepter.

EPISTRE 42.

C'Estuy-cy fest desia persuadé d'estre homme de bien : & toutes fois vn homme de bien ne se peut si tost faire, ny comprendre. Et sçais-tu de quel homme de bien i'entens parler à ceste heure ? De celuy qu'on nomme ainsi communement. Car cet autre parfait ne se voit, non plus que le Phoenix, qu'en cinq cens ans vne fois. La fortune produit souuent les choses qui sont mediocres, mais les excellentes, elle les recommande par la seule rareté. Cestuy-cy pourtant est encore bien loin de ce qu'il se promet : & s'il sçauoit que c'est qu'un homme de bien, il ne se persuaderoit pas si tost qu'il le fust : à l'aduenture desespereroit-il de l'estre iamais. Car s'il se fonde sur ce qu'il a mauuaise opinion des meschans, il n'est si meschant homme, qui ne l'aye aussi, & la plus grande peine qu'aye la meschanceté, est de-

· E P I S T R E S · D E ·

quoy elle desplaist & à soy & aux siens. Moins se peut-il dire tel, pour hayr ceux qui vsent insolemment d'une grande puissance, qui leur est soudainement escheuë : car ce peut estre plustost enuie que haine du vice. A l'aduenture fil pouuoit autant qu'eux, feroit-il encore pis. Les vices de plusieurs sont cæchez, pource qu'ils sont foibles, prests toutes fois d'oser autant que ceux que la felicité a descouuert, aussi tost qu'ils pourront prendre quelque assurance de leurs forces. Ainsi peut-on avec toute seureté manier les plus venimeux serpens quand il transissent de froid, non qu'il n'ayent lors du venin, mais il est assopy. La cruauté, l'ambition, & l'intempetance de plusieurs feroient des choses toutes pareilles à celles que font les meschans si la fortune ne leur manquoit. Que elle leur donne seulement la puissance, & eux ils feront paroistre leur volonté. Te souuiens-tu quand tu me disois que tu tenois quelqu'un en ta puissance, que ie te respondy que il estoit leger & volage, & que tu n'en tenois pas le pied, mais la plu-

te? T'ay-ie menty? N'as-tu pas bien
 cogneu que tu n'en tenois voirement
 qu'une plume, laquelle il a laissée en-
 tre tes mains, & s'en est allé? Tu sçais
 bien quelles tragedies il t'a depuis ex-
 citées, & cōbien de choses il a entre-
 prises contre ta teste, sans considerer
 que la ruine qu'il preparoit aux autres
 deuoit aussi tomber sur luy-mesme, &
 ne voyoit pas combien ce qu'il demã-
 doit, quand mesme il n'eust point esté
 superflus lui eust poisé sur les espaules.
 A quoy nous deuons soigneusement
 prédre garde en toutes les choses que
 nous affectōs, & apres lesquelles nous
 traueillōs à sçauoir s'il n'y a pas beau-
 coup de commodité en elles, ou s'il y à
 plus d'incommodité. Mais il s'en fant
 tant que nous y prenions garde, que
 tout au contraire, nous pensons auoir
 reçu comme en pur don ce qui nous
 couste le plus cher. Et en cela pouuons
 nous cognoistre nostre bestise, que
 nous pensons acheter seulement les
 choses pour lesquelles nous donnons
 de l'argent: & celles nous semblēt gra-
 tuites, pour lesquelles nous nous don-
 nons nous mesmes. Ce que nous re-

EPISTRES DE

fuseriõs s'il nous deuoit couster quel-
 qu'vne de nos maisons, nous ne crai-
 gnons pas de l'accepter avec sollicitu-
 de, danger, perte de l'honneur de la li-
 berté, & du temps: tant n'y a-il rien
 plus vil à chacun que soy-mesme. Fai-
 sons donc en tous conseils & delibe-
 rations ce que nous auons accoustumé
 de faire, quand nous allons à la bouti-
 que d'un marchand pour acheter sa
 marchandise. Sçachõs de quel prix est
 ce que nous demandons. On donne
 souuent beaucoup de ce dont on en
 donne rien. Je te puis monstrier plu-
 sieurs choses, lesq̄lles acquises & ac-
 ceptées, nous ont arraché des points
 nostre liberté. Nous serions à nous, si
 elles n'estoient pas à nous. Pense y dõc
 soigneusement, non seulement ou il
 sera questiõ du gain, mais aussi ou il le
 sera de la perte. Quand tu auras perdu
 quelque chose, sõge qu'elle estoit for-
 tuite, & que par ci apres tu viuras aussi
 bien sans elle, comme tu as vescu sans
 elle auparauant. Si tu en as longuemēt
 iouy, que t'importe il de l'auoir per-
 duë apres q̄ tu en es saoul. Et si tu n'en
 as gueres iouy, tu ne dois pas beau-
 coup

coup s'êtir la perte d'une chose que tu n'a pas eu loisir de goster. Si tu as moins d'argent, tu auras moins de fâcherie: si moins de faueur, moins aussi d'êuieux. Regarde à toutes ces choses qui nous mettent à la rage, quand nous les auons perdues: tu iugeras que la perte n'en est pas fâcheuse, mais l'opinion de la perte. Nul ne sent les auoir perduës, mais l'imagine. Qui se possede n'a rien perdu: mais à combien est il aduënu de posseder? A Dieu.

*De nostre sottise & vanité en nous excusât
de nos vices, & qu'il nous est aisé de nous
corriger si nous y voulons prendre peine.*

E S P I T R E. 51.

I'Ay receu ta lettre plusieurs moys
après sa datte: par ainsi i'ay estimé
qu'il estoit superflu de demander ce
que tu faisois à celuy qui me la ap-
portée. Car il faut qu'il ait bien fort
bonne memoire, s'il s'en peut souue-
nir: i'espere toutes fois qu'en quelque
lieu que tu sois, ie ne puis pas faillir
de sçaitoir ce que tu fais. Car à quelle
autre chose te pourrois-tu occuper
qu'à amender tous les iours, & cesser

d'attribuer aux choses les vices qui sont en toy-mesme? Tu sçais bien que Harpasté, folle de ma femme est demeurée en ma maison comme vne charge hereditaire: car quant à moy ie suis ennemy mortel de tels monstres. Si ie veux prédre mon passe-temps de quelque fol, ie ne le vay prendre guerre loin: ie me mocque, & me ry de moy-mesme. Ceste pauvre folle à perdu tout à coup la veüe. Ie te diray vne chose estränge, mais toutes fois veritable. Elle ne se sët pas estre aueugle: elle ne cesse de crier apres son gouuerneur qu'il la meine ailleurs, que ceste maison est obscure. Sçache que la mesme fadese qui fait que nous rions d'elle, est en chacun de no^s. Nul ne cognoist qu'il est auare, ou conuoiteux. Et encore en cela somme nous pl^s miserables, que les aueugle demãdant quelqu'un pour les guider, & nous ne demandons point de guide en nos erreurs. Chacun se fait accroire qu'il n'est point ambitieux, mais qu'on ne vit point autrement en ceste saison: qu'il n'est point prodigue, mais que la suite des grandes Cours requiert

qu'on face de grâdes despences : qu'il n'est point querelleux, ny desbordé, mais que c'est l'ardeur & impetuosité de la ieunesse. Pourquoi nous trompôs nous en nous flattant? Nostre mal ne vient point du dehors, il est au dedans de nous, il a sa source dans nos entrailles : De là, il se fait que plus mal-aisément nous recouurons la santé, pour ne cognoistre pas que nous soyons malades. Et quand aurions nous extirpé tant de sortes de maladies, si no^s commençons à ceste heure seulement de nous faire taster le pouls? Et encore apres tât d'accez, n'y appellons nous point le medecin, lequel eust eu beaucoup moins d'affaire sur la naissance de la maladie. Les esprits nō du tout endurcis, se lairroyēt manier à qui les voudroit redresser. Nul n'est difficilemēt ramené à la nature, que celui qui s'en est departi. Le mal est, que nous auōs hōte d'apprendre à estre gens de bien. Nous cuidons qu'il soit mēseāt de chercher vn maistre d'vne telle chose. Mais si ne doit-on esperer qu'elle aduienne fortuitement, Il faut traouailler apres, & non

EPISTRES DE

pas toutesfois beaucoup pourueu que
no^r commencions à former & corri-
ger nostre ame , auant qu'elle prenne
le mauuais ply. Encore ne faut-il point
desesperer de celles qui sont endur-
cies. Il n'y a rien qu'un traual assidu,
& vne attentiuie diligence ne force &
abbate. On redresse les arbres pour
tortus qu'ils puissent estre. La chaleur
estend les poultries courbées, & con-
tre leur nature, elles sont tirées à ce
que requiert nostre vsage, Combien
plus facilement l'ame qui est plus sou-
ple & plus obeissante que toute hu-
meur, prendra elle le ply, & la forme
qu'on luy voudra donner? Car qu'est
autre chose l'ame qu'un esprit, lequel
est de tant plus facile que toute autre
matiere, qu'il est plus leger & plus te-
nuë? Il ne faut point donc, amy Luci-
lius que tu desesperes de nous pource
que tu vois que la malice en est, il y a
desia long tēps, en possession. La bon-
ne ame ne vient iamais plustost a per-
sonne que la mauuaise. Nous sommes
tous preoccupéz d'apprendre les ver-
tus, & desapredre les vices mais avec
autant plus de courage deuós nous ap-

procher de nostre amendement, que depuis qu'il nous est acquis, la possession en est eternelle. La vertu ne se desaprend iamais. Les vices se tiennent en nous comme vne plante en vn terroir estranger & mal propre, ainsi il est aisé de les arracher: mais les choses qui viennent és lieux qui sont selon leur nature y prennent vn pied ferme & assuré. La vertu est selon nature, les vices luy sont contraires. Et comme les vertus vne fois prises & receuës ne s'en peuuent plus aller, aussi le commencement de s'acheminer vers elle est mal aisé, pource que c'est l'ordinaire d'vne ame foible & malade de craindre les choses non essayées. A cause dequoy il l'a faut forcer, afin que elle commence, & puis la medecine n'en est n'y amere n'y fascheuse: elle donne plaisir & guarison tout ensemble. On ne sent le plaisir des autres remedes, qu'apres la guarison. La Philosophie est pareillement salutaire & agreable. A Dieu.

Discours sur la meditatõ de la mort, lors que on se void en quelque dangereuse maladie.

EPISTRES DE

MA mauuaise disposition m'a-
 uoit donné quelques trefues:
 mais elle m'a repris tout à coup. En
 quelle espeece de maladie? dis-tu. Je
 trouue que tu as raison: car il n'y en
 a point en tout qui me soit incognü.
 Je suis toutes fois particulièrement
 subiet à vne sorte de mal, qui se peut
 assez proprement nommer le mal du
 soupir. L'accez en est fort court, &
 semblable à vn estourbillon. Il passe
 presque ordinairement däs vn heure:
 car aussi qui pourroit longuement ex-
 pիրer. Je pense que toutes façons d'in-
 commoditez & de maux m'ont essayé
 mais ie n'en ay point enduré de si fas-
 cheux. Car d'auoir quelqu'vn des au-
 tres, est estre malade: mais d'auoir ce-
 stui-cy, est rendre l'ame: & pour ceste
 raison les medecins l'ont nommé me-
 ditation de la mort. Car ceste haleine
 pantoise fait à la fin ce qu'elle a souuēt
 tasché de faire. Tu as, peut estre opiniõ
 que ie t'escry ceste lettre avec beau-
 coup de plaisir d'en estre eschappé:
 mais si ie me resiouissoy de ceste fin icy
 cõme d'vne entiere guerison, ie feray
 aussi sottemēt que celuy qui cuideroit

auoir gaigné sa cause, pour auoir obtenu vn delay. Il est vray q̄ sur le trauail mesme de la suffocatiō, ie n'oublie pas de m'entretenir & soulager de beaux & agreables discours. Pourquoy est-ce, dis-ie, que la mort m'essaye si souuēt? Qu'elle passe outre hardimēt, car de mon costé aussi, ie l'ay longuement essayée, à sçauoir auant q̄ ie n'aquise. N'est-ce pas mort q̄ de n'estre point? Or ie sçay de ja cela, d'autant que le non estre d' auparauant & d'apres la vie, s'entresemblent. S'il y auoit donc quelque tourment, il faudroit par necessité, qu'il eust esté deuant que nous naquissions. Mais nul de nous n'en a senty en ce tēps là. Et ie te prie, ne seroit-ce pas vn plaisāt hōme celuy qui diroit que le feu est en pire condition, quand il est estaint qu'au parauāt que il ne fust allumé? Nous sommes ainsi estaints & allumez. Pendant le temps qui est entre deux, no⁹ souffrons quelque chose: mais l'vn & l'autre est en tres-assurée franchise & exemption de mal. Nous no⁹ trompons, amy Lucilius, en ce que nous iugeons que la mort suit la vie, veu qu'elle la precede

EPISTRES DE

& la suiura encore. C'est mort tout ce qui à esté deuant nous : car quelle difference y a-il entre ne commencer point d'estre, ou cesser d'estre, veu que l'effect de l'vn & de l'autre est de n'estre point ? Ce sont les exhortations que ie me faisoÿ tacitement au fort de mon mal : car de parler il n'y auoit nul ordre. Et puis ce soupir, qui estoit ja deuenu grosse haleine, se fist peu à peu plus long & plus tardif à passer, & encore à ceste heure, bien qu'il ait cessé, ma respiration ne va pas son train naturel, ie sen qu'elle s'arreste aucunement. Mais face cōme il voudra, pourueu que l'ame se maintienne saine. Et tiē pour certain que ie ne trembleray point pour me voir à l'extremité. I'y suis desia tout duit & preparé de telle sorte, que ie ne fais iamais entreprise pour vn iour entier. Louē & imite ce luy qui n'estriue point à mourir, quād il à plus de plaisir à viure. Car quelle grande vertu y a-il de s'en aller quand on est chassé ? Encore qu'en cela mesme il y ait de la vertu. Ie suis bien chassé; mais c'est cōme m'en allant volontai-
rement. Ainsi iamais le sage n'est chas-

fé : car celuy qu'on chasse , on le met dehors malgré soy. Or le sage ne fait iamais rien mal-gré soy : il s'affranchit de la necessité , dautant qu'il fait tousiours volontairement , ce qu'elle fait faire par force. A Dieu.

Qu'il n'importe de rien de mourir tost ou tard : & s'il est expedient d'auancer sa mort ou de l'attente.

EPISTRE. 71.

A Pres vn long interualle de temps i'ay visité tes Pompées , ou il m'a semblé auoir veu, comme dans vn miroür , ma ieunesse passée , & me persuadois de pouoir encore faire tout ce que i'y auois fait estant ieune , tant il me sembloit y auoir peu de iours. Nous auons, amy Lucilius, comme en nauigant outrepassé la vie, & tout ainsi qu'en la mer, comme dit Virgile.

La terre & les villes reculent,
aussi par la viste course des années, nous auons effacé nostre enfance , & puis l'adolescence ; apres encore cet âge, qui tient le milieu entre la jeunesse & la vieillesse, confrontant à l'vne & à l'autre, finablement les meilleures an-

EPISTRES DE

nez de la vieillesse mesme. A ceste heure nous commençons à descouvrir la fin publique du genre humain, laquelle nous redoutons comme vn escueil, & neantmoins c'est vn port tres-aisé, & abord tres-gracieux, que nous deuons quelquefois desirer, & iamais fuir auquel si quelqu'un est porté en ses premieres années, il n'a non plus d'occasion de se plaindre, que celuy qui ayât entrepris vne nauigation, seroit arriué à son port, plustost qu'il n'esperoit. Car les vns cōme tu sçais, ne font que branler sur mer de tenus par l'ennuyeuse tardiueté des calmes & des bonasses, & les autres semblēt voller, tant ils sont chassez viste par l'aide de quelque bon vent qui leur donne en poupe. Presuppose que la mesme chose nous aduient, & que la vie fait diligence de conduire les vns là où il est force que ceux mesmes arriuent qui en reculent le plus, & laisse-lâguir & haler les autres en chemin, auant les rendre à la retraite. Or il s'en faut tât que no^s deuions desirer la vie que souuent no^s ne la deuons pas retenir. Car il n'y à nul bien à viure, mais seulement à bien

Viure. Par ainsi le sage vit autant qu'il doit, & non autant qu'il peut. Il considère ou il doit viure, avec qui & comment. Il pense quelle sera sa vie, & non combien grâde: & si beaucoup de choses luy suruiennent qui le faschent & troublēt son repos, il s'en ennuye soy-mesme: & non seulement fait-il cela en laderniere necelsité, mais aussi tost que la fortune commence de luy estre suspecte, il regarde soigneusement si ce n'est point là où il luy faille faire bout. Celuy est tout vn; ou qu'il se face sa fin ou qu'il la reçoie: qu'elle vienne tard ou de bonne heure: il ne craint point de faire pour cela grande perte: car aussi nul ne peut perdre beaucoup pource qui reste dans la gouttiere de la vie. Par ainsi i'estime la parole de ce Rhodiot tres-effeminée lequel ayant esté par le commandement d'un Tyran ietté dās vne fosse, ou il le faisoit nourrir comme vne beste sauuage respondit à quelqu'un, qui luy conseilloit de s'abstenir de māger, que l'homme doit esperer toutes choses pendāt qu'il vit. Quand bien il seroit ainsi, encore ne faudroit-il pas achepter la vie à tout.

pris. Il y a des choses que bien qu'elles soient grâdes & assurees, ie ne les voudroy pourtant posseder avec vne sale & infame confession de ma faineantise. Et a cause dequoy penseray- ie, que la fortune a pouuoir de faire tout en celuy qui est viuant plustost q̄ de penser qu'elle ne peut rien en celuy qui sçait mourir? Si est-ce neantmoins qu'il pourra quelquefois aduenir, que lorsmesme que la mort sera toute prochaine, & le supplice tout preparé, l'homme sage ne deura point prester ses mains à sa ruine: car c'est vne sotise de mourir pour crainte de mourir. S'il vient quelqu'un pour me tuer, à quel propos le veux- ie. preuenir? Pour quoy pren ie procuration de la cruauté d'un autre? Est-ce, que ie porte enuie de ma mort à mon bourreau, ou que ie vueille esparger sa peine? Socrates pouuoit finir sa vie en s'abstenant de manger, & mourir plustost de faim que de poison: mais il ay ma mieux demeurer trente iours en la prison, & en l'attente de la mort, non en ceste intention d'esperer ce pendant toutes choses, mais pour se conseruer en l'obeissance

des loix, & pour garder la fuition de Socrates mourant à ses amis. Car qu'y eust-il eu plus inepte, que de faire estat de mespriser la mort, & de craindre la poison? Au contraire Drusus Libo, ieune homme autant courageux comme noble, & qui pouuoit par sa raison esperer plus grandes choses, qu'hōme de ce siecle là, ayant esté à cause d'vne sienne maladie rapporté du Senat dans vne lictiere avec vn conuoy, pour dire le vray, fort petit: car tous ces plus proches l'auoient abandonné, ja plus veritablement en la fosse qu'en la prison, commença à demander s'il se tue-roit, ou s'il attendroit la mort: auquel Scribonia sa tante femme d'honneur & d'authorité, tint ce langage: Quel plaisir prens tu à faire le fait d'autruy? Il la creut & se tua. Car aussi pis que il deuoit trois ou quatre iours apres mourir à l'appetit de son ennemy, se conseruer cependāt en vie estoit proprement faire le fait d'autruy. Ainsi il est mal aisé d'establir generalement, fil faut preuenir ou attendre la mort, quād quelque violence estrangere nous la denonce. Car il y a beaucoup de rai-

sons qui nous peuuent tirer à l'vn & à l'autre party. Si l'vne mort vient avec tourmēt, l'autre vient simple & facile. Pourquoy ne prendray-ie plustost ceste-cy? Je choisiray la meilleure mort, pour sortir hors de ceste vie, cōme ie feroiy vn nauire, dās lequel ie voulusse faire vn voyage sur mer, ou vne maison en laquelle ie voulusse habiter. D'auantage, comme tousiours la plus longue vie n'est pas la meilleure, ainsi la plus longue mort est tousiours la pire. Et ne deions nous en nulle chose pl^{us} obtenir à nostre ame, qu'en la forme dōc elle veut que nous mourions. Qu'elle passe la carriere en laquelle elle aura commencē de prendre sa course, soit qu'elle desire le fer, ou la corde, ou le veni, qui saisisse les veines: qu'elle aille auant, & rompe les barrieres de sa seruitude. Chacun doit vouloir que sa vie soit approuuēe de tout le monde, & sa mort de soy-mesme. Et celle qui plaist est tousiours la meilleure de toutes. Je sçay que quelqu'vn pourra dire qu'on peut pl^{us} gēnērēusement mourir, & qu'il y a en cela peu de courage, & beaucoup de desespoir. Mais veux, tu

prédre vn conseil, qui sera en ta disposition, & auquel la reputation des hommes n'aura que mordre ? Regarde de t'oster à la fortune le plustost que tu pourras autrement il se trouuera toujours quelqu'un, qui iugera mal de tout ce que tu pourras entreprendre. Tu en trouueras d'autres voire mesme de ceux qui font profession de sagesse, qui nierôt qu'il faille faire force à sa vie, & diront que c'est vn énorme peché d'estre le meurtrier de soy-mesme, & qu'il faut que no^s attendions la fin que nature nous a ordonnée. Qui-conque dit cela ne se prend pas garde qu'il ferme le passage à la liberté. La loy eternelle n'a rié fait de mieux, que de quoy elle a donné à la vie vne seule entrée & beaucoup d'issuës. Que i'attendisse la cruauté d'une maladie, ou d'un homme, veuque ie puis me sauuer du milieu des tourmens, & secouër à vn coup toutes les aduersitez ? C'est le seul point qui fait que nous ne nous puissions plaindre de la vie, de quoy elle ne retient personne par force. Les affaires des hommes sont en bon estat nul n'est miserable que par sa faute. Te

EPISTRES DE

plaist-il de viuire? Ly dōc de par Dieu: & fil ne te plaist, il t'est loisible de t'en retourner d'où tu es venu. Pour alleguer vne douleur de teste, & pour rafraeschir & attenuer le corps, tu t'es fait souuent tirer du sang & ouurir la veine. Il n'en faut pas faire plus que cela: il n'est ja besoin de faire vne profonde playe en l'estomach: vne petite pointe de lancette t'ouurira le passage à ceste entiere & perpetuelle liberté: en moins de rien te voila en franchise. Quelle chose dōc nous fait si paresseux à partir? C'est que nul de nous ne pense qu'il faut quelquesfois desloger d'icy. Nous ressemblons à ces anciens locataires, que l'indulgence du lieu, & la coustume tient acoquinez, voire parmi les iniures. Si tu te veux donc deliurer de la subiection & tyrannie du corps, il faut que tu y habites, comme tousiours prest à partir. Propose toy qu'il faudra quelqfois sortir de ceste hostellerie. Cela te donra pl⁹ de courage quand il te sera force de t'en aller. Mais cōme quoy pourra monter en la teste de ceux qui ont des conuoitises sans fin, à la cōsideration de leur fin? Et

si est-ce toutes fois qu'il n'y a chose en ce monde, dont la meditatiō soit si necessaire. Car il est à l'aduēture superflu de s'exercer cōtre tout autre accidēt, pource que tel se preparera contre la pauureté, à qui les richesses demeurerōt tousiours. Apres que no^s nous serons armez contre la douleur, nostre fanté ne requerra iamais q̄ nous faciōs preuue de ceste vertu. Quād nous no^s serons commandez de porter patiemment la perte de nos amis, la fortune les fera viure plus que nous mesmes. Il n'y a que ceste seule chose, de laquelle vne iournée viendra demāder l'vsage. Or ne faut-il point que tu te persuades, que seulement les grāds Heros & illustres personnages ayēt eu ce cœur & ceste force, pour briser les chaines de l'humaine seruitude. Il ne faut point que tu croies que cela n'aye peut estre accompli que par vn Catō qui s'arrache avec la main l'ame, que le fer ne luy auoit du tout desracinée. Car on a veu des hōmes de basse cōditiō s'estre d'vne grande ardeur & impetuosité, élancez dans ceste franchise, voire iusques l'à qu'estās desporueus d'armes

EPISTRES DE

pour se tuer à leur aise, ils ont par leur effort fait seruir de glaiue chaque premiere chose qui leur est tombée en main. L'autre iour vn Alemád, qui estoit ordonné aux spectacles du matin, se retira à part pour aller à ses affaires (car il n'auoit nul moien que celui là de pouuoir estre sans garde:) or y auoit-il en ce lieu ou il estoit allé vn, bois, auquel estoit attachée vne espöge pour le seruice de ceux qui en vouloyent sortir sans ordure, lequel il plongea tout entier dans sa gorge, & s'estant de ceste façon serré le passage de l'haleine, s'estouffa. C'estoit à la verité brauer la mort, & luy faire vn affront, & encore bien peu honnestement. Qu'y a-il aussi de si inepte que d'estre delicat à mourir? O l'homme genereux & digne, à qui l'on permit d'ordonner de sa fin. Combien genereusement se fust il seruy d'vn poignard? De quel courage se fust il ietté à corps perdu dans la vaste profondeur de la mer, ou du haut en bas des rochers plus espouventables? Estât destitué de tous moyens, encore trouua-il de quoy, & comment se donner la mort, pour apprendre a tout le monde

qu'il ne tiét à rien qu'õ ne meure, qu'à le vouloir. Qu'õ iuge comme on voudra de ceste action, pourueu qu'on accorde que la plus sale mort qui puisse estre, est preferable à la plus honneste seruitude. Et depuis que i'ay commencé d'vsurper des exemples bas & plebéés, ie continueray : car chacun requerra d'auantage de soy quand il verra que ceste chose qu'on estime si haute & si difficile, est mesprisee par ceux mesmes qui sont les plus mesprizez. Ces noms de Catons & Scipions, & autres semblables que nous auons accoustumé d'escouter avec estonnemēt nous les pensons estre au dessus de toute imitation. L'entrepren de monstrer que ceste vertu trouuera autant d'exemples parmy les belistres, & plus chetiues personnes, que parmy les Ducs & chefs de nos grandes armées. Vn de ceux qu'on enuoyoit avec des gardes aux spectacles du matin sur vne charrette, feignant de chercher vne place pour reposer sa teste, cōme si elle eüst esté aggrauée du sommeil, fist tant qu'a la fin il la mist entre les rais de l'vne des rouës, ou il se tint, iusques à ce

EPISTRES DE

que la rouë, venant à donner tour, luy tordist le col Ainsi la mesme charrete qui le conduisoit au supplice l'affranchit du supplise. Il n'y à point d'obstacle à qui s'ë veut aller, il n'y a point de place si descouuerte en laquelle nature ne nous couure, & nous garde. Celuy donc choisisse l'issüe la plus ayfée, à qui sa necessité le permettra, & à qui l'occasion sera difficile, qu'il empoigne la premiere pour la meilleure, encore qu'elle soit nouvelle & inouie. Nul n'aura faute d'invention pour se faire mourir, qui n'aurapoint faute de cœur. Tu vois comment ces chetiues, & viles personnes, esguilognées par la douleur, se sont esueillées, iusques à trouuer les moiens de tromper leurs gardes. Celuy est grand & vertueux qui monstre n'auoir pas eu seulement du cœur, & de la resolutiõ pour mourir, mais encore de l'esprit & de l'invention. Et d'autât que ie t'ay promis plusieurs exemples de mesme endroit i'y adiousteray cestui-cy. Au second spectacle des ieux & combats Nautiques, vn des Barbares se donna dás la gorge d'vne picque, qu'on luy auoit

donné pour combattre son aduersaire. Pourquoy, disoit-il, ne m'exépte-
 ie des meshuy de tout tourment, & de
 toute indignité? Pourquoy attens-ie
 la mort, les armes au poing? Ce specta-
 cle fut d'autât plus remarquable, que
 les hommes apprennent plus honne-
 stemēt à mourir qu'à tuer. Sera-il dōc
 dit, que ceux qu'vn long estude & la
 raison, maistresse de toutes choses, à
 instruits contre tels accidens, n'au-
 ront point le cœur que des ames per-
 nicieuses & miserables peuuent bien
 auoir? la raison est celle qui nous ap-
 prēd que la mort a plusieurs aduenues
 mais tousiours vne mesme fin, & qu'il
 ne peut chaloir par ou commence ce
 qui doit necessairement venir. Elle
 mesme nous admoneste de mourir, s'il
 nous est loisible, sans douleur, & s'il
 ne nous est loisible, de mourir comme
 no^r pourrōs: voire de iecter les mains
 sur chaque premiere chose pour nous
 de pécher de ceste vie. Car viure de
 rapine est bien chose iniurieuse: mais
 au contraire, mourir de rapine est
 chose tres-honorable. A Dieu.

EPISTRES DE

*Il monstre plusieurs raisons qu'il n'y a point
d'autre bien que la vertu.*

EPISTRE 77.

TV te declare mon ennemy, si ie ne te donne de iour à autre aduis de tout ce que ie fay. Or regarde combien i'en vse priuement. Ie te veux mander de mes affaires iusques à ceste particularité. C'est qu'il y a desia cinq iours que ie ne faut point de me trouuer ordinairement à l'eschole d'vn Philosophe pour escouter ses disputes. Tu te mocques à l'aduentute de moy, & dis que ie deuien apprenty en vn aage tout propre : mais pourquoy non propre ? Qu'y a il pl^o sot, que pource qu'on n'a pas longuement appris, de n'appredre point du tout ? Il ne va que bien pour moy fil ni a rien que cela qui m'essaye à ma vieillesse. L'eschole de la sagesse reçoit indifferemment les hommes en tous aages. Il est bien seant d'y veoir aller les vieux, & que les ieunes les y suyuent. I'iray bien tout vieil que ie suis aux farces & aux ieux publics, & ne s'y fera combat de gladiateur,

auquel ie ne me trouue; & i'auray hôte d'aller au lieu ou l'on apprend d'estre sage? Aussi long temps que nous ignorerons il faut apprendre, ou aussi long temps que nous viurons, si nous croyons au prouerbe, il faut que tout le long de nostre vie nous apprenions comment il faut viure: & toutes fois encore ne suis-ie point en ce lieu-là sans enseigner: pour le moins enseigné-ie cela, qu'un homme, pour vieil qu'il soit, doit estre soigneux d'apprendre. Au demeurant, i'ay honte du genre humain à chaque fois que i'entre en ceste eschole. Car pour aller à la maison des Matronactes, comme tu sçais il faut trauffer le theatre des Neapolitains. Ie voy vne grande presse à l'entour d'un iouëur de flutes Grec. Et au lieu ou lon apprend d'estre homme de bië, ie n'y trouue que fort peu d'hommes: & ceux-là mesmes la pluspart du monde les tient pour gens oisifs, inutiles, & faineans. Or ie suis bien content qu'on se mocque de moy en ceste façon-là. Il faut escouter avec patience les brocards des ignorans, & celuy qui chemine vers la vertu, se doit rire

EPISTRES DE

de telles risées. Pour sui donc amy Lucilius, & haste toy, afin que le mesme ne t'aduienne, qu'à moy d'apprendre sur la vieillesse, ou plustost haste toy, d'autant qu'à peine aura-tu acheué d'apprendre, quand tu feras vieil, ce que ieune tu as commencé d'estudier. N'espere point d'y auancer, qu'autant que tu y trauailleras. Nul ne deuent sage par hazard. Les richesses te peuuent bien venir sans que tu y penses. Les honneurs, les faueurs, & les dignitez te peuuent estre oëtroiyées, & à l'auenture versées par la liberalité de fortune: mais la vertu ne viendra point fondre sur toy fortuitement: il faut mettre peine pour l'acquerir, & encore non mediocre. Mais le prix de ceste peine est si grand, qu'il donne la possession de tous biens en vn coup: car il n'y à point d'autre bien que ce qui est hōneste. Aux autres choses, qui sont en prix & reputation parmy la commune, tu n'y trouueras ny verité ny certitude. Je te veux claiement faire entendre pourquoy le seul hōneste est biē. Il est certain que chaque chose à en soy son biē, pour lequel elle est estimée

estimée. La vigne est prisee pour sa fertilité, le vin pour sa liqueur, le cerf pour sa vistesse, le sômier pour sa force. Au chien on louë vn bon nez, pour reslêtir & dresser, pour suiure la beste on estime la legereté de sa cource pour l'approcher & l'affaillir, son cœur & sa hardiessè. En fin en chacune chose, ce pourquoy elle est principalement vtile, & à quoy elle est née est son bien propre. Puis donc que la raison est, ce pourquoy l'homme est p̄icipalement vtile. car par elle est il superieur à tous les autres animaux, & inferieur à vn seul Dieu: il s'ensuit que la raison est le propre bien de l'homme. Or est-ce le seul bien de l'homme, celuy qui luy est le propre. Car nous ne demandons pas à ceste heure, quelle chose est bien ou non: nous cherchons seulement quel est le bien de l'homme. Et n'en y ayant d'autre que la raison, il s'ensuit qu'elle est son seul bien, mais cōparable à tous les autres ensemble. Toutes autres choses luy sont communes auec les plantes & les bestes: car s'il est fort vigoureux & hardy, aussi sont bien les Lions: s'il est beau aussi sont bien les

EPISTRES DE

Paons: s'il est viste, aussi sont les Cheuaux. Je ne mets point en cõpte qu'en toutes ces parties, il est surmonté par les bestes. Ce n'est pas de mon propos, de chercher à ceste heure ce qu'il a de plus ou de moins, mais ce qu'il a de propre. S'il à vn corps, les arbres en ont: s'il à vn instinct & mouuement volontaire, les bestes & les vers l'ont aussi: s'il a vne voix, combien l'ont plus claire les chiens, plus claire les aigles, plus forte les taureaux, plus douce & plus mobile les rossignols? puis dõc qu'õ estime que chaque chose soit paruenüe au plus haut chef de sa nature, qui a atteint la perfection du bien qui luy est propre il faut conclure que la raison parfaite & accomplie sera celle qui accomplira & acheuera la felicité de l'homme. Ceste raison parfaite s'appelle vertu & honnesteté. D'auantage c'est là le propre & seul bien de l'homme, pour auoir lequel il est loué, quãd mesme il seroit destitué de tous les autres, & pour n'auoir lequel il est blasmé, quand mesme il auroit en abondance tous les autres. Or si quelqu'vn auoit toutes les autres choses, à

ſçauoir, la ſanté, les richesses, la noblesse de la race, la ſuitte d'hômes, & qu'il fuſt vitieux, tu le blaſmerois. Et au cõtraire, tu louërois vn homme deſpourueu de tout cela ſ'il eſtoit vertueux. Il ſ'enſuit donc que la vertu eſt le ſeul bien de l'homme. Et puis la condition qui eſt aux choſes, la meſme eſt aux perſonnes. Le nauire eſt appellé bon, non pour eſtre peint de riches & precieus couleurs, ny pour auoir ſon eſperon d'or & d'argent, ny pource que ſes bors ſoient marquetez d'yuoire, ni peut eſtre chargé de threſors & richesses Royales, mais pour auoir les ioints des planches bien ferrez & calfeutrez, afin de ne faire eau, pour eſtre ſolide contre le flot des vndes, ſouple au gouuernail, & agile à la voile. Pareillement tu ne diras point que l'eſpée ſoit bonne, pource qu'elle aura la poignée & les gardes dorées, & le fourreau couuert de pierreries, mais tu la nommeras bonne, ſi elle a le trenchant bien affilé pour couper, & la pointe bien acerée pour fauſſer toute deſſence. Et ne ſ'enquerra-on iamais ſi la reigle eſt belle, mais ſi elle eſt droi-

EPISTRES DE

te. D'autât que chaque chose est louée pour l'usage auquel elle est née, & qui luy est propre. Il ne faut point donc regarder en l'homme, combien il ait de terre ou d'argēt àvsure, ou de poursuiuâs qui luy fassent la cour, ou combien soit riche & sumptueux le lit où il couche, combien beau & clair le vase dans lequel il boiue, mais seulement combien il soit homme de bien : & tel est-il, s'il à la raison entiere, droicte & reiglée à la volonté de sa nature. Celle là s'appelle comme nous auonsdit vertu. C'est la l'honneste & vniue bien de l'homme. Car puis que la seule raison parfait l'homme, la seule raison parfaite le rend heureux. Et cela est le seul bien de l'homme, par lequel seul il est rendu heureux. No^s appellons aussi bonnes les choses qui sont parités & procréées de la vertu, comme sont toutes les actions. Mais elle seule toutesfois est bien, d'autât qu'il ne peut estre de bien sans elle. Et s'il est ainsi que tout bien soit en l'âme, il faut appeller biens les seules choses qui la rendent plus vigoureuse, plus haute & plus grande. Or cela fait la seule vertu. Car

les autres choses qui attisent & irritent nos conuoitises, l'abaissent & la souillent, & en monstrant de la remplir, la boursoufflent & s'en iouent. La vertu est donc le seul bien, par laquelle seule l'ame est faite meilleure. Au surplus vn homme de bien fera ce qu'il cuidera pouuoir faire honnestement, encore qu'il soit penible, dōmageable & dangereux. Au contraire il ne fera point ce qui sera laid & deshoneste, quand bien il luy en deuroit venir des richesses de la volupté, & de la puissance. Nulle crainte ne le destournera de ce qui est honneste, & nulle esperance ne le conuiera à ce qui est deshoneste. Si donc en tous actes de sa vie il suit toujours l'vn, & suit toujours l'autre, il faut inferer qu'il n'y a point d'autre biē que la vertu, n'y d'autre mal que le vice. Et si la vertu est seule incorruptible & permanente en son estat, elle seule est bien, ne luy pouuant plus aduenir qu'elle ne soit bien. Car elle s'est affranchie du danger de changement par le moyen de la sagesse, laquelle ne peut pl^o estre reuoluē en sottise & folie. J'ay dit *fil* t'en souuient, que plu-

EPISTRES DE

seurs par vne indiscrete impetuosité, ont mis sous les pieds ces choses, que le peuple à accoustumé de conuoiter ou de craindre. Il s'est trouué tel, qui a ietté sa main dans les charbons ardans: tel autre, auquel le bourreau au milieu du tourment, n'a peu interrompre le rire: tel qui n'a pas ietté vne seule larme au trespas de ses enfans: tel qui sans effroy est allé rencontrer la mort. L'amour, la cholere, la conuoitise ont volontairement recherché les dâgers. Que si vne briefue obstination de courage excitée par quelque esguilon, à ce pouuoir, combien plus l'aura la vertu, qui n'a point vne force impetueuse & fortuite, mais perpetuelle, & tousiours ressemblante à soy-mesme? Il s'ensuit donc que ces choses, qui sont souuent mesprisées par les fols, & tousiours par les sages, ne sont ni bonnes ni mauuaises. Le seul bien donc est en la vertu, qui marche altiere, & esleuée entre l'vne & l'autre extrémité de fortune, avec vn grand mespris de toutes les deux ensemble. Que si on receuoit ceste opinion, qu'il y eust quelque bien outre ce qui est honneste, il n'y auroit

vertu q̄ se peut ou deust acquerir, qui seroit contre raison: ainsi elle ne peut estre q̄ fausse. Or faut-il aduouër que l'homme de bien craint & reuere Dieu à cause dequoy il portera patiemment ce qui luy sera aduenü, d'autant qu'il sçaura bien que c'est de la main & volonté diuine. Il estimera donc le seul hõeste bien, parce qu'en luy seul gist d'obeir à Dieu, de ne se despiter point contre les accidens, & de ne déplorer point sa fortune, mais plustost de receuoir de bon cœur ce qu'il luy plaist de nous enuoyer, & se rãger sous l'obeissance de ses commandemens. Au surplus, s'il y auoit quelque autre bien que ce qui est hõeste, il faudroit que nous vinissions à souhaitter toutes les commoditez de la vie, qui sont vagues & infinies. Ce qui est honnestes donc est seulement bien, d'autant qu'il a sa mesure. Et qui ne iugera bien que la vie des hommes seroit plus heureuse que celle de Dieu, si ces choses desquelles Dieu n'a nul vsage, comme l'argent & les pommes estoient biens? Et si les ames demeurent apres estre separées du corps, il est certain qu'elles sont en

EPISTRES DE

condition plus heureuse, que quād elles y habitent. Et toutesfois elles seroient plus miserables, si ces choses estoient biens, desquelles no^o vsons par le moyen du corps seulemēt. Or ce seroit directement contre nostre creance, de dire que les amēs cloſes & assiegées dās le corps, fussent plus heureuses que celles qui sont libres. Dauantage, si ces choses estoient biens, qui peuuent autant aduenir aux bestes que aux hommes, on pourroit dire que les bestes auroient vne beatitude : ce qui ne peut estre en aucune façon. Et puis nous tenons qu'il faut souffrir toutes choses pour l'amour de la vertu : ce qu'il ne faudroit point faire, s'il y auoit quelque bien hors elle. Mais ceste opinion ne te semblera iamais veritable si tu n'esleues ton ame & te sondes toy-mesme, pour sçauoir si au cas que la chose requist que tu mourusses pour ta patrie, & que tu r'achetasses la vie de tous les Citoyens par la tienne, tu offrirais ta teste, non seulement patiemment, mais volontairement, pour ce que si tu le peux faire tu ne penserás point qu'il y ait autre bien. Tu lairas

tous les autres pour iouir de celuy-la. Regarde combien est grande la force de la vertu : car si tu dois mourir pour le bié public, & que ce ne soit pastout soudain, apres q̄ tu auras sçeu qu'il te le faut faire, tu sentiras en cet interu-
 le vne ioye incroyable & incompre-
 hensible. Et bien que le fruiſt d'vne
 telle action ne touche point celuy qui
 est trespasſé & affranchy des choses
 humaines, si est-ce que la contempla-
 tion d'vne chose si belle l'entretient ce
 pendant en vn aise & contentement
 merueilleux. Car l'hōme iuste & cou-
 rageux se representant pour le prix de
 sa mort, la liberté de sa patrie, & le sa-
 lut de to⁹ ceux pour lesquels il fait of-
 frande de sō ame, iouit avec vne tres-
 grande volupté de sa peine, & de son
 pareil. Et celuy mesme quin'aura le loi-
 sir de gouſter ce grand & dernier con-
 tement qu'on reçoit en cet inter-
 ualle, sans reculer se iettera dans la
 mort, cōtent du bien & de la pieté, qui
 reluit en son action. Oppose luy tout
 ce que tu voudras, pour l'en destour-
 ner dy luy que son fait sera soudain
 oublié & estaint par l'ingratitude de

ses citoyens. Il te respōdra que toutes ces choses sont hors de ton dessein: qu'il contemple seulement l'œuure en soy, & que sçachāt qu'il est honneste, il se laisse mener, par tout ou il le veut conduire. Cela donc seul est bien, que non seulement vne ame parfaite, mais vne genereuse & bōne nature simplement sent estre tel. Les autres sont legers & muables, possēdez avec sollicitude, & importuns à leurs possesseurs, ordinairement les surchargent & souuent les accablent: car nul de ceux que tu vois vestus de pourpre, n'est non plus heureux que ceux qui aux comedies iouēt le personnage d'un Roy ou d'un Empereur, qu'on voit soudain, apres estre sortis du theatre & de la presence du peuple, despouillez de ces riches accoustremens, & reduits à leur condition premiere. Nul de ceux que les honneurs & les richesses mettent en haut degré, n'est grand pour cela. Ils semblent tels pource qu'on les mesure avec leur base. Vn nain sera toujours petit, quād bien il seroit mis sur le sommet d'une montaigne. Et au contraire vn colosse, quand bien on l'au-

roit assis au fonds du puits; gardera
 tousiours sa grandeur. Nous sommes
 trompez en ce que nous n'estimons
 personne par ce qu'il est, mais y con-
 tons & adioustons les choses dont il
 est paré: ou tout au cōtraire, pour bien
 estimer l'homme & sçauoir au vray
 quel il est, il le faudroit regarder à nud,
 & qu'il eust mis à part ses possessions
 & honneurs, & les autres enchante-
 mens de fortune, voire qu'il se fust
 despouillé de son corps mesme pour
 voir plus a clair, quelle & combien
 grande est son ame: si elle est grande de
 ses biens propres, ou des biens d'au-
 truy: s'il peut tenir la veuë haute con-
 tre la lueur des glaiues estincelans: s'il
 sçait qu'il ne luy importe de rien, que
 sa vie s'en aille par la bouche ou par le
 gosier, lors on le pourra nommer heu-
 reux: si mesprisant les menaces des
 prisons, de l'exil, & telles autres vai-
 nes frayeurs des humaines fantasies: si
 quand le corps, la fortune & la tyran-
 nie r'alliez ensemble luy ont denoncé
 la guerre, il a dit.

*Je ne voy ores comparoistre deuant moy nulle
 nouuelle & inopinée jace des anaux. Je les ay*

EPISTRES DE . . .

desi: tous anticipiez, & de longue main ve-
passiez en mon entendement. Tu me denon-
ces aujour d'huy ces choses, mais moy
ie me les suis de tout temps denoncées.
I'ay preparé l'homme à toutes choses
humaines. Le traict que i'ay longtemps
deuant preueu, ne me fait pas la playe
fort douloureuse: mais aux fots, & à
ceux qui se sont iettez entre les bras
de la fortune, toutes choses viennent
nouuelles & inopinées. Or à l'endroit
des ignorans la plus grande partie du
mal est la nouveauté. Et pour te mon-
strer cela, tu vois qu'ils souffrent les
mesmes choses qu'ils ont estimé autre-
fois aspres & fascheuses, quand ils y
sont acoustumez. Ainsi le sage s'ac-
coustume aux maux qui peuuent adue-
nir, & fait par longs discours, ce que
les autres font par longue souffrance.
Nous auons quelquesfois ouy ceste
inepte voix de ceux qui disent: Je ne
pensoy pas que cela me deust aduenir.
Le sage sçait que tout luy peut ad-
mir. Quelque chose qui se face il
tousiours. Je le sçauoy. A Dieu.

*Que ce n'est pas la grande importance de la
vie, de viure longuement.*

EPISTRE 78.

CE iourd'huy tout à coup nous
sont apparuës les naufs Alexan-
drines, que l'on nomme messageres, à
cause qu'on a accoustumé de les en-
uoyer deuant pour aduertir que la flot-
te arriue. C'est plaisir à la campagne de
les voir arriuer. Tout le peuple ac-
court au haure de Pouzzol, & cognoist
à la façon des voiles, celles d'Alexan-
drie parmy les autres. Car il ni a qu'el-
les qui tendent le Boursset à l'arriuee.
Toutes les autres l'ont bien en haute
mer, d'autant que ceste plus haute par-
tie de voile presse & pousse le vaisseau
plus que tout autre: de sorte qu'à cha-
que fois que le vent est trop aspre, on
abaisse l'antenne, ayant moins de for-
ce quand il donne par bas. Comme el-
les ont embouché les Isles de Capry &
le Cap de Minerue, toutes les autres
se contentent de la voile. Le Boursset
est la marque des Alexandrines. En ce-
ste foule de peuple, qui couroit vers le
port, i'ay senty vn grand plaisir de ma

pareffe. Car ayant à ceste-heure-la re-
 ceu des lettre de ma maison, ie ne me
 suis point hasté de les ouurir, pour sca-
 uoir l'estat des mes affaires, & les nou-
 uelles qu'elles m'apportoient. Aussi y
 a-il desia lōg temps que riē ne se pert,
 ny se gaigne pour moy. Et quand ie ne
 seroy point vieil, ie deuroi auoir ceste
 mesme opiniō mais à ceste heure beau-
 coup plus, ou pour peu que i'eusse, ie
 n'auroy que trop pour le chemin qui
 me reste à faire: veu mesmement que
 nous sommes acheminez en voyage
 qu'il n'est point besoin d'acheuer.

Tout autre voyage est imparfait, quād
 on demeure à demy chemin, au deça
 du lieu, ou l'on auoit proposé d'aller,
 mais la vie n'est iamais imparfaite si el-
 le est hōneste. Elle est toute enquelque
 lieu que tu acheues, si tu acheues bien.
 Voire mesme il faut souuent, & non
 pour fort grādes occasiōs cour ageule-
 ment acheuer: car celles aussi qui nous
 retiennent, ne sont pas fort grandes.
 Tullius Marcellius que tu cognoissois
 tresbien, ieune hōme, de douce & pai-
 sible nature, estāt tombé en vne mala-
 die nō incurable, mais toute fois lon-

gue & fascheuse, & q' l'assuetit estoit à beaucoup de choses, delibera de mourir: & pour cet effet assembla plusieurs de ses amis, desquels les plus timides luy donnoient le conseil qu'ils eussent pris pour eux. Et ceux qui le vouloient flater, luy conseilloyent ce qu'ils soupçonnoient luy pouuoir estre pl^{us} agreable. Entre autre vn Stoique de nos amis, hōme d'honneur & de valeur me semble l'auoir tresbien exhorté en luy tenant ce langage. Ne te donne point de peine; amy Marcelin^{us}, comme si tu deliberois de chose de grande importance. C'est peu de chose que viure. Les esclauent viuent & tous les animaux: mais c'est chose grāde & excellente de mourir honnestement, prudēment, valeureusemēt. Pense en toy-mesme cōbien il ya long temps que tu fais & refais mesme chose. La viāde, le sōmeil, les voluptez vont & reuiennent sans cesse. Nous ne faisons que courre & virer autour de ceste rouē. Non seulement l'homme sage & genereux, ou le miserable peut vouloir mourir, mais encore le delicat & l'effeminé. Or n'auoit point Marcellinus besoin d'estre

conseillé, mais seulement d'estre aidé. Car ses seruiteurs ne luy vouloyent point obeyr en cela. Ce personnage dōc premieremēt leur osta toute crainte, & leur fit entendre, que lors seulement les domestiques estoient en danger, quand il estoit incertain q̄ la mort du maistre eust esté volontaire: autrement qu'il seroit d'aussi mauuaise exemple d'empescher le maistre de se tuer, comme de le tuer. Au demeurant, il remonstre au mesme Marcellinus, que c'estoit acte d'humanité, tout ainsi qu'apres le souper du maistre on donne aux seruiteurs qui sont autour de sa table ce qui s'en dessert de donner aussi la vie estant acheuée, quelque chose à ceux qui auoient esté les ministres de toute la vie. Tout soudain Marcellinus qui auoit vne ame facile & liberalle, lors mesme qu'il donnoit du sien, distribua quelques petites sommes à ses seruiteurs qui pleuroyent autour de luy, en les consolant luy-mesme. Or n'eut-il point besoin de glaiue pour faire incision & ouuerture sanglante à son ame, mais s'abstenant de manger trois iours, & s'estuant d'heure à au-

tre d'eau chaude, il vint peu à peu à de-
 faillir, non sans quelque volupté, ainsi
 qu'il disoit, qu'apporte ce doux & le-
 ger glissement d'ame, laquelle n'est
 point du tout incogneuë à ceux qui
 sont quelquefois tombez en éuanouis-
 sement. Je me suis destourné de mon
 propos pour te faire ce conte, qui, à
 mon aduis, ne te sera point desagrea-
 ble: car il te fera sçauoir la fin d'un tien
 amy, qui n'a esté ny miserable ny fas-
 cheuse. Et bien qu'il se soit fait mou-
 rir soy mesme, il s'en est toutesfois allé
 si doucement, qu'il s'est cōme en cou-
 lant desrobé à la vie. Et aussi ce com-
 pte ne sera point du tout inutile, d'au-
 tant que la necessité peut quelque-
 fois exiger de nous, que nous nous ser-
 uions de tels exemples. Nous deions
 souuent vouloir mourir, voire & mou-
 rons que nous ne le voulons pas. Si
 est-ce qu'il n'est point d'hōme si igno-
 rant, qui ne sache bien qu'il luy faut
 vn iour passer par là. Et toutefois quād
 on en est à mesme, il n'est nul qui ne
 tournoye dans les toilles, qui ne frif-
 sonne & qui ne pleure. Or éeluy ne te
 sembleroit il pas bien simple, qui pleu-

ÉPISTRES DE

feroit dequoy il n'auroit vescu mille ans au parauant? Aussi sot est celuy qui pleure, pource qu'il ne viura pas mille ans. Le non estre a venir, & le passé sont choses pareilles: l'vn & l'autre temps ne nous touche en rien. Tu roules sur vn poinct, que quand mesme tu l'estendras, combien le cuides-tu estēdre? Que pleures-tu? Que desires-tu? Tu pers ta peine.

Cesse d'esperer, que l'ordonnance de Dieu se fleschisse par priere.

Elle est certaine & immuable, & regie par vne grande & eternelle necessité. Tu iras là où toutes choses vont. Que trouue tu de nouveau en tout cela? Le mesme est aduenu à tō pere & à ta mere, à tes ancestres à tous ceux qui ont esté deuāt toy, & aduiendra à tous ceux qui seront apres.

Vn ordre immuable, & qui ne peut estre rompu par aucune force,

lie & tire a toy toutes choses. Combien grand nombre de mortst'accompagnera, combien grand te suiura? Je croy que tu aurois plus de courage a mourir, si tu mourois en bōne & grande compagnie. Or ie dy qu'vne infini-

té de tous animaux rendent l'ame en diuerses façons en ce mesme moment auquel tu redoutes de rendre la tienne. Et quoy ? seroit-il possible que tu pensasses de ne paruenir iamais au lieu vers lequel tu chemines tousiours ? Ne sçais tu pas qu'il n'y a point de voye qui n'aye point issue ? Tu te trôpes, si tu as opinion que ie te vueille encourager par l'exemple des grands personnages : ce sont des enfans que ie te veux mettre deuant les yeux. On conte qu'un ieune garçon Lacedemonien estant prisonnier, disoit a haute voix en sa langue Dorique : ie ne seruiray point : & de fait il se fist comme il le disoit : car aussi tost qu'on luy commanda de faire vne chose basse & seruite, qui estoit de porter vn pot de chambre, il se fist mourir en se donnant de la teste contre la muraille. Sera-il donc possible que quelqu'un serue, ayant si pres de soy la liberté ? Qui est celuy qui n'aymeroit mieux que son fils mourust en ceste façon, que s'il vieillissoit en la faineantise ? De quoy donc t'esponnâtes tu, si mourir courageusement est mesme vne a-

EPISTRES DE

Etion puerile ? Quand tu ne fuyuras point volontairement, tu seras trainé par force. Fay que ce qui est en la puissance d'autruy soit en la tienne. Ne pourras tu point prendre le cœur d'un enfant pour dire, le ne suiuray point ? Miserable que tu es, tu sers aux hommes, aux affaire, & à la vie, car la vie mesme, si la vertu de sçauoir mourir en est à dire, est vne seruitude. Quelle chose peux-tu plus attendre ? Premièrement quant aux voluptez qui t'arrestent & te retiennent, tu les as toutes goustées : il n'y en a point qui te soit incogneü, voire & odieuse par la satiété. Tu sçais qu'elle liqueur à le vin & l'hypocras, il n'importe de rié qu'il s'en escoule cër, ou mille tonneaux par ta vessie. C'est vn sac qui est desia abreuué. Tu cognois le goust de toutes les pl^o delicieuses viâdes, la luxure ne t'a rien reserué pour les années à venir : & toutefois ce sont les choses desquelles tu te déprens si mal volontiers. Car quelle autre chose y à-il que tu te faches de perdre ? Sont-ce tes amis ? Est-ce ta patrie ? De vray, tu l'aymes tant, que tu en souppes plus tard, & estain-

drois si tu pouuois le Soleil. Qu'as-tu
 iamais fait aussi digne de lumiere?
 Confesse la verité, ce n'est point la
 Cour, ny le palais, n'y le desir de co-
 gnoistre la nature des choses, qui te
 fait plus restif à mourir: C'est que tu
 laisses mal-volontiers le marché, au-
 quel toutes fois il ne reste rien qui te
 soit nouueau. Tu crains la mort, & tou-
 tes fois ordinaiement parmy les esbats
 & passe-temps tu la mesprises. Tu veur
 viure (car tu sçais que c'est) & crains
 de mourir. Et dy moy par ta foy, ceste
 façõ de vie n'est-ce pas vne mort? Ainsi
 que Cesar passoit vn iour par la voye
 Latine, vn soldat de la garde, à qui la
 barbe ja toute blâche descendoit iuf-
 ques sur l'estomach, luy demanda la
 mort. Et quoy, mon amy, luy respondit
 Cesar, penses tu viure à ceste heure? Il
 faudroit respondre de mesme à ceux
 auxquels la mort seroit profitable. Tu
 crains de mourir: Pource volontiers
 que tu es envie. Mais tu diras: Il est ex-
 pedient que ie viue, moi qui puis faire
 beaucoup de bons seruices. Je me des-
 pars mal-volontiers des deuoirs de la
 vie d'autant que ie m'en acquite bien.

EPISTRES DE

Et ne sçais-tu pas qu'un des deuoirs de la vie est mourir? Tu n'en laisses pas vn seul, veu que le nombre de ceux, qu'il t'est prescript d'accomplir, est finy: il n'est point de vie qui ne soit courte. Car si tu regardes à la nature des choses, la vie de Nestor & de Stabilia est briefue, qui voulut qu'on escriuit sur son tombeau, qu'elle auoit vescu nonante neuf ans. Et qui l'eust peu supporter s'il luy fut aduenu d'accomplir le centiesme? La vie est comme vne farce: il n'est pas question de la iouër longuement, mais de la iouër bien: il ne peut chaloir ou elle finisse. Finis là où tu voudras, pourueu que tu y mettes vne bonne cause. A Dieu.

Sur l'embrasement de la ville de Lion, il discours de l'instabilité de la fortune, & peu de durée des choses humaines.

EPISTRE. 79.

NOstre commun amy Liberalis est à ceste heure bien attristé, pour la nouvelle qu'il a receüe du bruslement de la ville de Lyon: aussi, à dire vray, est-ce vn accident assez grand pour esmouuoir, non seulement vn

personnage tres-affectionné à sa patrie, mais indifferemment toute personne. C'est pourquoy il trouue à dire à ce coup la constance de son ame, laquelle il a tousiours exercée en tout ce qu'il auoit pensé pouuoir estre craint. Mais il ne se faut esbahir que ceste fortune si inopinée, & qui n'auoit point encore trouué d'exemple ailleurs, n'aye point aussi trouué en luy de preuoyance. Car iusquesici plusieurs citez ont bien esté gastées par le feu, mais nulle qu'on sçache du tout enleuée. On l'a veu souuent s'amortir aux lieux ou il auoit esté mis par les mains de l'énemy. Et lors mesme qu'on le ferme & qu'on luy donne cours, il ne deuore iamais tellement tout, qu'il n'y reste quelque partie pour le fer. Les tremblemens de terre mesme, à peine ont-ils iamais esté si grands, & si dommageables qu'ils ayât renuersé des villes toutes entieres. Brief on n'a point veu suruenir d'embrasement si cruel en lieu du monde, qu'apres celuy-la il n'y soit encore resté quelque chose pour vn autre. Icy vne seule nuit apporté par terre tant de beaux & magnifiques ou-

EPISTRES DE

urages dōt chacun à part soi estoit suffisant pour illustrer au tant de ville: & à souffert ceste pauvre cité en pleine paix plus de dégast, qu'elle n'eust peu craindre d'une cruelle guerre. Qui croira cecy? Les armes estans possédés par tout & la seureté generalement espandüe autour l'univers, Lion qui n'augures estoit admiré en la Gaule, y est à ceste heure cherché. La fortune à permis à tous ceux qu'elle à publiquemēt affligez, à tout le moins de craindre ce qu'ils deuoient souffrir. Et nefut iamais chose grande, qui n'ait eu quelque terme & interualle en sa ruyne. En ceste-cy il n'y a eu qu'une seule nuit entre sa grandeur & son aneantissement. Bref elle à demeuré moins à estre destruite, que ie ne demeure à te le conter. Ces choses troublent aucunement nostre Liberalis, qui au demeurant à l'ame bien ferme & assurée cōtre toutes façon d'accidēs. Mais à la verité les choses non attendües sont plus fortes à supporter. Car la nouueauté adiouste beaucoup de poix aux calamitez, & ni à homme qui ne se sente plus affligé de l'accident qu'il admire. Ainsi nous ne
nous

nous deuons laisser surprendre à lim-
 pourueu. Il faut pouruoir non à ce qui
 à accoustumé, mais à tout ce qui peut
 arriuer. Car qu'y a-il que fortune n'o-
 ste quād il luy plaist, à celuy mesme q
 est plus florissant? Qu'y a-il qu'elle
 n'assaille & qu'elle n'esbransle de tant
 plus qu'elle le voit spacieux & emi-
 nēt? Qu'elle chose luy est aspre ou dif-
 ficile? Elle ne s'embusche pastoufiours
 en vn mesme endroict pour nous sur-
 prendre: mais ores elle se sert de nos
 mains contre nous mesmes, ores, se
 contenant de ses propres forces, for-
 ge des perils qui n'ont point de fon-
 dement. Nous ne sommes en aucun
 temps assurez à l'encontre d'elle. Les
 causes de douleurs naissent au milieu
 des voluptez. La guerre se dresse en
 pleine paix. Le mesme secours qui no
 fortifie, change souuent nostre assu-
 rance en crainte & en frayeur. D'vn
 amy & compagnon se faict vn enne-
 my. Le beau temps d'Esté se change
 en orages soudains, & plus grands
 que ne sont ceux d'hyuer. Sans enne-
 my nous souffrōs des actes d'hostilité
 & vne felicité excessiue, quand toute

autre chose luy defaut, se trame elle
 mesme les causes de sa ruine, La fiere
 saisira les plus sobres : la phtisie, les
 plus vigoureux: le supplice, les plus in-
 nocēs le tumulte les plus retirez: Lors
 que nous y pensons le moins, le sort se
 fert de quelque nouvelle occasiō pour
 nous faire voir sa puissance. Vne seule
 iournée est bastante de faire porter au
 vent ce qu'vne lōgue suitte de trauaux
 humains, & indulgēce diuine aura ba-
 sty en plusieurs siecles. Celuy n'a pas
 encores assez exprimé la diligēce dont
 vsent les malheurs, quād ils se veulent
 hastier, qui a dit qu'vn iour & vne heu-
 re suffit pour renuerser des Empires. O
 que ce seroit vn grand soulagement à
 nostre imbecilité, si les choses estoient
 reparées de pareille vitesse qu'elles sōt
 destruites! Mais les accroissemens viē-
 nēt à clochepied, & la ruine court vers
 nous à toute bride. Rien, ni en public,
 ni en priué, n'est stable. Le fuseau de la
 destinée retord la fin des villes aussi
 bien que celle des hommes. L'effroy se
 cache entre les choses paisibles, &
 souuent le mal fait saillie par ou il a
 moins d'apparence. Les Royaumes qui

se feront maintenus contre les guerres domestiques & estrangeres viennent à estre renuersez sans que personne les pousse. Combien peu de villes ont peu longuement porter leur felicité ? Il faut donc preuenir la fortune, en accoustumant & assurant nostre ame cōtre tout ce qui peut suruenir. Propose toy les exils, les tourmens, les maladies, les guerres, les naufrages. Songe que la fortune peut faire vn desert d'vne ville peuplée qu'elle te peut oster ta patrie, & te peut oster à ta patrie mettons nous deuant les yeux la generale condition du genre humain, & ne nous amusons pas à regarder ce qui aduient souuent ou rarement, mais pensons à tout ce qui peut aduenir de pis. Si nous voulons soustenir couragement la charge de tels inconueniens qui nous estonnent par leur estrangeté, il faut regarder la fortune en son plein. Combien de fois sont tombées les villes d'Asie & d'Achaie par tremblement de terre ? Combien en la Syrie & en la Macedoine en ont esté englouties ? Combien de fois pareil accident à-il endommagé les Isles de Cypre & de

ÉPISTRES DE

Paphe? Nous auons souuent ouy conter les pertes & aneantiffemens de fonds en comble de plusieurs villes. Et nous chetifs, parmy lesquels ces choses sont contées, combien petite partie sommes nous entre toutes? Tenons donc bon à l'encontre des choses fortuites, & quoy qu'il puisse aduenir, sçachôs qu'il n'est point si grand, comme il en est le bruit. Vne grande, & riche cité, & l'ornemēt de toute sa prouince s'est bruslée. Celles mesme que tu vois au iourd'huy grandes & magnifiques, le temps les rasera, & en effacera les apparences. Ne vois-tu pas comment en l'Achaïe les fondemens de celles qui ont esté d'autres fois tres-renommées, sont du tout cōsumées, sans qu'il y reste plus rien qui montre seulement qu'elles aient esté? Ce ne sont pas les seuls ouurages faits des mains des hommes, qui s'escoulent & sentēt la lime des années: mais les sommets des montaignes fondent: des regions toutes entieres s'esuanouissent & s'abyssent. Telle contrée à esté bien éloignée de la mer, qui en est à ceste heure couuerte. Le feu

& deuoré les montaignes, par lesquelles il luifoit : il a rongé cimes, autrefois bien hautes; & à couché les lanternes, reconfort des mariniers, parmi le sablon de la pleine. Puis donc que les œures de la nature ne sont pas elles mesmes exemptez de ces atteintes, il nous faut porter patiemment celles qui sur uiennent aux villes. Car ou soit que quelque vent, s'étonnant dans les concauitez de la terre, leur enleue le pied, sur lequel elle tiennent, ou que la furie de quelque torrent des bordé les brise & les emporte, ou que la violence & soudaineté des flammes ouure & rompe les veines & ligatures de la terre, ou soit que la vieillesse (cōtre laquelle il ni a point de deffenses) les affoiblisse & mine par le menu ou que le mauuais air en chasse les peuples, & qu'apres qu'elles sont desertes & inhabitées, le relāt & la corruptiō s'y mette, il faut qu'a la fin elles perissent. Or feroit-il long de cōpter toutes les entrées de la destinée; mais cela sçay-le biē que toutes les œures des mortels sont condamnées à mort, & que nous viuons entre les choses perissables.

EPISTRES DE

C'est la consolation que ie donne à moy amy Liberalis, qui brusle d'un incroyable amour qu'il porte à sa patrie, laquelle à esté à l'auanture arse & consumée, pour estre de nouveau remise & redressée en un meilleur estat. Souuent vne iniure à fait place à vne meilleure fortune : plusieurs choses apres leur cheute, ont esté plus hautement releuées. L'ennemy de la grandeur de Rome disoit par le sac & destruction qui s'en faisoit par le feu, luy desplaisoit pour ceste seule occasion, qu'il scauoit bien qu'elle renaist roit plus grâde que elle ne se brussoit. Il est pareillement vray-semblable, qu'en ceste ville-cy, chacun trauaille la à l'enuy, pour y remettre toutes choses plus belles & plus grandes que n'estoient celles qui s'y sont perdues. Dieu veille qu'elles soient de longue durée, & basties avec meilleure fortune. Car il n'y a que cēt ans de l'origine de ceste ville, aage qui n'est pas encore le dernier en l'homme. Dōques que l'ame se forme en l'intelligence & patience de sa condition, & quelle apprenne qu'il n'y a rié d'interdit à l'audace de la fortune, laquelle

le vſurpe autant de droit, & d'authorité ſur les Empires, que ſur les Empe-
 reurs, ſur les villes, que ſur les hōmes.
 Et n'y a rien de tout cela qui nous doi-
 ue faſcher. Ce ſont les loix du monde,
 auquel nous ſommes entrez. Te ſem-
 blent-elles bonnes: obey donc: Ne te
 le ſemblent-elle pas? Va t'en quand il
 te plaira. le paſſage eſt ouuert par tout.
 Courrouce toy ſi la loy eſt contre toy
 ſeulement: mais ſi les grands & les pe-
 tits y ſont eſgalement obligez, r'entre
 en grace avec la deſtinée, par laquelle
 toutes choſes ſont diſſolutes. Sçaches
 que la foſſe neus rend tous eſgaux, &
 que ſi nous ne le ſommes quand nous
 naiſſōs, au moins le ſommes nous quād
 nous mourons. I'en d'y autant des vil-
 les que des habitans. Ardea à eſté auſſi
 bien priſe que Rome. Ce grād autheur
 du droit humain ne nous a point di-
 ſtinguez par qualitez de races & de
 noms, ſi n'eſt pendant que nous ſom-
 mes. Comme nous arriuons à la fin des
 choſes mortelles, Retire toy, dit-il,
 ambi tiō: Tout ce qui eſt ſur terre, ſoit
 pareil l'vn à l'autre. Nous ſommes tous
 eſgalemēt ſuiets à ſouffrir toutes cho-

EPISTRES DE

ses: Il n'y en à point d'espargné l'un plus que l'autre, n'y qui aie pl^s d'assurance de deuoir estre le lendemain. Alexandre Roy de Madoine, auoit commencé, pauure sot, d'apprédre la Geometrie, qui luy deuoit enseigner, combien petite estoit toute la terre, de laquelle il n'auoit encore que fort peu occupé. Je l'appelle sot, pource q^u par là il pouuoit entendre qu'il portoit vn faux surnom. Car qui peut estre grand en chose si petite? Or estoit ce qu'on luy monstroit, subtil & digne d'estre diligéement estudié: mais il ne pouuoit entrer dans la teste d'un homme enflé & forcené d'ambition, & qui pouuoit ses desseins iusques de là l'Ocean. Appren moy (disoit-il a son precepteur) choses qui soient faciles. Et son precepteur lui respōdit, que ces choses là ne se pouuoient enseigner plus facilement à lui qu'à vn autre: qu'elles estoient esgalement difficiles à tout le monde. Imagine toy, que Nature nous en dit autant. Les choses dont tu te plains, se ressemblent par tout: Elles ne sont point de soi plus aisées aux vns qu'aux autres: mais quiconque voudra, se les

rendra bien plus faciles par tolerance
 & équanimité. Il faut que tu souffres
 la douleur, la faim, la soif & la vieil-
 lesse : & si tu fais plus long seiour en-
 tre les hommes, il faut que tu deuie-
 nes malade, que tu diminues & qu'à la
 fin tu defailles du tout. Mais il ne faut
 pas pourtât que tu croyes à tous ceux
 qui bruient autour de toy. Car rien de
 tout cela n'est mal, rien intolerable,
 rien fascheux. Ces choses ne sont ef-
 froyables que par nostre cōsentemēt.
 Tu crains la mort, comme la mauuaise
 reputation. Et qu'y a-il plus sot, qu'un
 homme qui craint des paroles? Deme-
 trius souloit dire plaifammēt, qu'il fai-
 soit aussi peu de conte des voix des
 ignorans, comme des vens qui sortent
 du ventre. Car disoit-il, de quoy peut
 chaloir, qu'ils sonnent d'enhaut ou
 d'embas? Cōbien est grāde ceste sottise
 de craindre d'estre diffamé par ceux
 qui sont infames? Et tout ainsi qu'on
 craint le bruit commun sans occasion,
 aussi est-ce sans occasion qu'on craint
 les choses, la crainte desquelles despēd
 du credit qu'on a donné au bruit com-
 mū. De quoy, ie te prie, nuit-il à vn hō-

me de bien d'auoir mauuaise reputation? Que la mesme dōc ne nuise point à la mort en nostre endroit. Nul de ceux qui la blasment, ne l'a esprouée. Ainsi c'est temerité de iuger de ce qu'on ne sçait pas. Et cela à tout le moins sçait-on qu'elle deliure beaucoup d'hommes des tourmens, de la pauureté, des plaintes, des supplices, de l'ennuy. Nous ne sommes en la puissance de personne, quand la mort est en la nostre. A Dieu.

Que la vie ne laisse pas d'estre parfaite, encore qu'elle ne soit longue.

EPISTRE 94.

EN L'Epistre ou tu te plains de la mort du Philosophe Metronactes, comme s'il eust peu & deu viure plus long temps, i'ay trouué à dire ton bon iugement, lequel te manque en la seule chose, en laquelle il defaut à tous. Plusieurs font iustes enuers les hommes & enuers Dieu, personne. Nous nous courrouçons tous les iours contre l'ordonnance diuine. Pourquoi disons nous cestuy-cy à-il esté à demy chemin? Pourquoi est-ce que Dieu

ne prend cest autre? Quel besoin est-il que sa vieillesse ennuyeuse & à luy & aux autres luy soit allongée? Et lequel des deux, ie te prie, iuges-tu estre plus raisonnable, ou que tu obeisses à la nature, ou qu'elle t'obeisse à toy? Quel interest y à-il, combien on s'en aille tost, puis qu'ẽ toute façon il s'en faut aller? C'en'est pas de viure long tempsque nous deuons nous soucier, mais de viure assez. Car le viure long temps gist en la destinée & le viure assez en nostre entédement. La vie est longue, si elle est pleine: Or est elle pleine, si l'ame s'est rendu son biẽ propre, & à trãs feré en soy la puissance de soy-mesme. Qu'aura-il seruy à quelqu'vn d'auoir vescu quatre vingts ans inutilemẽt? Il n'a pas vescu, mais à esté lóg & tardif en la vie: Il n'est pas trẽspassé tard, mais longuement: Il n'a pas vescu mais seulement à esté quatre vingts ans, si n'est que tu vieilles disẽ qu'il ait vescu, au mesme sens que no^s disons, que les arbres viuẽt. Quand tu dis qu'il a vescu quatre vingts ans, il importe de sçauoir de quel temps tu te tienres pour mort. Mais la vie de celui

EPISTRES DE

qui est mort en la fleur de son âge, ayant
 accompli tous les devoirs d'un bon ci-
 toyen, d'un bon amy, d'un bon fils, & qui
 n'a manqué en aucune partie, est par-
 faite, bien que l'age soit imparfait. Je
 te prie amy Lucilius faisons que nostre
 vie ainsi que les choses plus precieuses,
 aye plus de poix que d'estenduë. Mesu-
 rons-là, non par le temps, mais par les
 actions. Veux tu sçauoir la difference
 qu'il y a entre le ieune, qui se est bien ac-
 quitté des charges de la vie, & qui est
 monté iusques au plus haut bien qu'elle
 aye, & cet autre auquel beaucoup
 d'années sont passées deuant les yeux?
 L'un vit apres qu'il est mort, l'autre
 meurt auant qu'il ne meure. Louons
 donc, & mettons au nombre des heu-
 reux celuy qui aura bien employé le
 peu de temps qui luy sera eschu: Car
 il a veu la vraye lumiere: Il n'a point
 feruy seulement de nombre: il a eu &
 vie & vigueur: Quelque fois il a iouy
 du temps serain: quelque fois, ainsi
 qu'un astre luisant, il a esclairé à tra-
 uers les nuages. Pourquoi demandes-
 tu, combien il a vescu? Il a vescu, &
 s'est eslançé iusques à la posterité, &

s'est donné pour memoire, & pour exemple. Je ne refuseroy pourtant l'accession de plusieurs années: mais ie ne pēleray point qu'il defaille riē à la vie heureuse, pource que son espace soit racourcy. Car ie ne me suis point attendu à ce iour, que l'esperance conuoiteuse me promettoit le dernier: ie n'en ay regardé nul que comme le dernier, Tout ainsi donc qu'un hōme peut estre parfait en la moindre habitude du corps, ainsi en la plus petite mesure du temps la vie peut estre parfaite. L'aage est entre les choses estrangeres; il depend d'autruy, combien long temps ie soye, mais combien de temps ie soye homme de bien, il dépend de moi-mesme. Requiert de moy que ie ne passe point un aage innoble & incogneu: que i'ēpoye la vie, & non que ie coure par dessus. Sçais-tu quel est ton plus grand espace? Viure iusques à la sagesse: qui est paruenue iusqs à elle atteint la fin, non pas la plus loingtaine, mais la plus grande. Que cestui-là se glorifie hardiment, & rendre grace aux Dieux, & parmy eux mette en conte, à soy, & à la nature de quoy il a esté

ÉPISTRES DE

à bonne raison le mettra-il en compte.
 Car il rendra à la nature vne meilleure
 vie qu'il ne l'aura receüe. Il a laissé au
 monde le patron & exemplaire d'un
 homme de bié: il a fait paroistre quel
 & cēbien grand il estoit. Tout ce qu'il
 eust peu faire par cy apres eust esté sé-
 blable au passé car insques ou voulons
 nous viure? Nous auons desia iouy de
 la contemplation & cognossance de
 toutes choses. Nous sçauons commēt
 la premiere & superintendante natu-
 re ordonne le monde: par quels de-
 grez elle enuoye & rappelle l'année:
 cōment elle a enclos & rallié les cho-
 ses vagues & esparles, & s'est faite la
 fin de soy-mesme Nous sçauons de quel
 mouuement les astres cheminent: &
 qu'il n'i a rien de stable que la terre, &
 que toutes autres choses courēt d'une
 continuelle vitesse: nous sçauons cō-
 mēt la Lune outre passe le Soleil: pour-
 quoy estant plus tardiuē, elle laisse
 derriere soy vn astre, qui a la course
 plus roide: comment elle reçoit sa lu-
 miere, ou la perd, qu'elle cause a me-
 ne la nuit: qu'elle rameine le iour: il
 faut aller là où l'on verra de plus pres

toutes ces choses. le m'en vay, dit le Sage, plus courageusement pour l'esperance que j'ay que le chemin m'est ouvert, qui me conduira iusques au throne de mon Dieu. l'ay meritè d'y estre receu, voire, & i'y ay esté: i'ay enuoyé mon ame iusques à luy, & luy m'a enuoyé la sienne. Mais presuppose que ie seray du tout esteint, & qu'apres la mort rien ne reste plus de l'homme: Tout aussi grand courage ay-ie de partir, bien que ie ne doïue arriuer en aucú lieu. C'est tout vn de n'auoir pas vescu autant qu'on peut viure. Vn liure de peu de fueillets ne laisse pas d'estre louable & vtile. Penses-tu qu'il y aye quelqu'vn si desireux de viure qui aimast mieux qu'on luy coupast la teste sur l'eschaffaut, que sur le degré? Nous ne passons pas l'vn l'autre de plus grand espace que cela. La mort marche parmy tous, celuy qui tuë fuit le tué: c'est peu de chose ce de quoy nous nous embefongnons tant. Car que te sert-il d'euiter quelque temps ce à quoy il faut tousiours venir, tost ou tard. A Dieu.

EPISTRES DE

Que les vices sont és hommes & non au siècle : & que les pechez ont leur punition en eux-mesmes.

EPISTRE 98.

V de trompes, amy Lucilius, si tu attribues à nostre siècle la luxure & mespris des bonnes mœurs, & autres vices, dont chacune se descharge sur le temps, il sont és hommes & non és faisons. Il ne s'est point veu d'age exempt de crimes. Et si tu veux estimer la licence de chacun siècle, i'ay honte de le dire, on n'a iamais plus ouvertement esté vicieux qu'en la presence de Caton. Qui croiroit que l'argent eust trouué entrée en ce iugement ou Clodius estoit coupable d'adultere commis avec la femme de Cesar, ayant violé la saincteté du sacrifice, qu'on dit estre fait pour le peuple, & duquel on chasse tellement les hommes, que les peintures mesmes des animaux masles y sont couvertes & cachées? Et toutes-fois le iugement fut vendu à beaux deniers contans : & qui est encore plus sale que ce trafic : Le

maquerillage & prostitutiō des principales Dames, fut exigé pour salaire: il y auoit moins de mal au crime qu'en la relaxance. L'accusé d'adultere assigna & diuisa les adulteres, & ne fut pas plustost assure d'estre absous, qu'il n'eust rendu les iuges autant coupables que luy. Cuides-tu qu'il y puisse auoir rien de plus corrompu, que les mœurs de ce temps-là, auquel le vice n'a peu estre chassé, ny des choses sacrés, ny des iugemens? auquel le coupable commist des crimes beaucoup plus grands par le commandement des Iuges, que n'estoient ceux dont il estoit accusé par sa patrie? La question estoit si quelqu'un pouuoit estre assure de sa vie ayant commis adultere: Il apparut qu'il ne le pouuoit estre sans adultere. Cela est aduenu parmy Pompée & Cesar, Ciceron & Caton. Ce Caton, dy-ie, pendant le magistrat duquel le peuple n'osoit pas seulement demander les ieux floraux esquels on voyoit les femmes nuës. Il ne faut point donc que tu croyes qu'en ce temps-cy seulement on permette beaucoup à la desbauche, & peu à la Loy. Car la ieunesse d'au-

EPISTRES DE

Jour d'huy est beaucoup plus modeste que n'estoit celle de ce temps là, quand l'accusé nioit l'adultere deuant les Iuges, & les Iuges le confessoient deuant l'accusé, quand le prix du iugement estoit vn maquerelage. Quand Clodius, fauorisé pour les mesme crimes dõt il estoit accusé, estoit le courtier & entremetteur des voluptez de ses Iuges. Qui croiroit cecy? plusieurs adulteres ont fait absoudre celuy qui n'estoit accusé que d'vntout seul. tout temps à porté des Clodies, & tout temps ne portera pas des Catõs. Nous nous ad donnons facilement aux choses vitieuse : car il ne nous y manque ny chef ny compaignon, & sans chef & compaignon, la chose procede assez d'elle mesme. Le chemin n'est pas seulement penchant aux vices, mais precipiteux, & (qui fait q plusieurs soient incorrigibles) les fautes & vices de tous les autres arts font honte & dommage à l'artisan qui a failly, mais les vices de la vie plaisent. Vn pilote ne se resiouist pas de voir son nauire renuersé, ni vn Medecin de voir enterrer son malade, n'y vn Aduocat de voir

perde la cause à sa partie : mais son propre crime est à chacun agreable. L'un se resiouyra de l'adultere auquel il aura esté induit par la seule difficulté : l'autre se resiouyra du larrecin, & le crime ne luy desplaira pas plustost que la fortune du crime : Cela vient d'une mauuaise coustume. Car afin que tu sçaches que le sentimēt du bien demeure encore aux ames gastées & perduës, & qu'elles n'ignorent pas tant ce qui est honneste, cōme elles n'en font point de conte, chacun dissimule le vice, & quand mesme il a bien succedé, on en veut le fruit & non le bruit. Mais vne bonne conscience veut estre veuë & regardée : la meschāsceté craint mesme les cachettes. A cause dequoy Epicure disoit gentiment, qu'un homme coupable peut bien trouuer lieu ou se cacher : mais nō pas ou il se puisse fier d'estre bien caché. Il est ainsi, la meschāsceté peut bien trouuer lieu de seureté, mais non pas d'assurance. Et si cela est bien entendu, il me semble qu'il ne repugne point à nostre secte, pource que la premiere & plus grande peine que puissent souffrir ceux qui

EPISTRES DE

ont failly, est d'auoir failly, & n'y a point de meschanceté qui demeure impunie, encore que la fortune la couure la defende & l'honore, pource que la punitiõ du mal est au mal mesme. Mais neantmoins les autres peines secondes tourmentent & affligent les delinquãs, pour les tenir tousiours en crainte & deffiance. Pourquoy est-ce que i'osteray ce tourmēt à la malice? Pourquoy me lairray-ie tousiours en doute & en suspens? Je suis bien d'aduis que nous ne soyons pas de l'opinion d'Epicure, en ce qu'il dit que rien n'est iuste de nature, & qu'il faut euiter de mal faire, pource que la crainte accompagne ordinairement celuy qui fait mal mais aussi deuous nous luy accorder que la conscience est le fleau des mal-faiteurs, pource qu'elle est battue & fouettée d'une perpetuelle sollicitude, & qu'elle ne se peut fier aux ostages, & respondans de la seureté. Car ce mesme argument d'Epicure, monstre que de nature nous abhorre la meschanceté, d'autant que la crainte l'accompagne mesme parmi les choses assurees. La fortune deliure plu-

ſieurs mal-faiſteurs de la peine, mais nul de la crainte: pource que l'horreur de la choſe, que nature condamne, demeure toujours imprimée en noſtre memoire. Par ainſi ceux qui ſe cachent ne ſe peuuent jamais aſſeurer d'eſtre bien cachez, pource que la conſcience les decele, & les produit à eux-mesmes & puis c'eſt le propre des coupables de trembler. Il iroit mal pour nous ſi les iugemens naturels & la crainte qui ſuccede en lieu de peine, ne tourmentoit les mal-fauteurs, d'autant que ſouuent ils ſe ſauuent de la Loy & des Iuges. A Dieu.

Conſolation à Murulle qui auoit perdu ſon fils encore petit, & de la moderation qu'il faut garder en regrettant ſes amis.

E P I S T R E 100.

IEt'ay enuoyé la lettre que i'eſcri-
uoy à Murulle, apres qu'il eut perdu ſon petit fils; & que le bruit eſtoit qu'il portoit tres-impatiemment ceſte perte. En laquelle ie n'ay pas ſuiuy la façon accouſtümée; n'ayant pas en opinion qu'il le fallut traiter ſi doucement, ains qu'il auoit be-

soin d'estre rudoyé plustost que consolé : car il faut bien vn peu ceder à vn homme affligé, quand il souffre malpatiemment vne grande playe encore toute fresche, qu'il se saoule, ou plustost qu'il se deliure, & descharge du faix de la douleur. Mais ceux qui ont fait vœu, & cōme vn prix fait de pleurer, il les faut chastier tout sur l'heure, & leur apprédre qu'il y a du vice & de la sottise à verser des larmes. Au lieu qu'ils pensent estre consolez, qu'ils se sentent blasmez. Portes-tu si impatientement la mort de ton fils? Et que ferois tu si tu auois perdu vn ami? Ton fils est mort estât encore petit enfant, & d'vne incertaine esperance. Ce n'est que la perte de fort peu de temps. Pourquoy recherchons nous les occasions de nous douloir iniustement de la fortune, commesi elle n'en donne pas souuent d'assez iustes? A la verité tu me semblois auoir assez de cœur contre les maux mesmes qui sont solides & veritables, & non seulement contre les ombres & fantosme de maux, desquels les hommes sont tourmentez, à cause de l'amour qui est la plus grande

playe de toutes. Si tu auois perdu ton amy, encore faudroit-il que tu misses peine de te resiouir plustost pour en auoir eu la iouissance, que de te contrister pour l'auoir perdu. Mais tout au rebours, les hommes pour la plupart ne mettent pas en conte les plaisirs qu'ils ont jouys. La douleur à cela mauuais entre autres choses qu'elle n'est pas seulement vaine & superdue, mais encore ingrate. Et quoy donc? Le temps, pendant lequel tu as eu l'acointance d'un tel amy, sera-il du tout perdu? Tant d'années, vne si estroite conionction & conformité de vie & de profession, ont-elles de si peu profité? Enseuelis tu l'amitié avec l'amy? Et à cause de quoy te fasches-tu de l'auoir perdu, s'il ne te profite de rien de l'auoir eu? Croymoy, la plus grande partie de ceux que nous auons aymez, encore que la fortune nous les ait ostez, demeure avec nous. Le temps qui est passé est nostre, & rien n'est en lieu plus asseuré pour nous, que ce qui a esté. Nous sommes toutes fois ingrats enuers le passé, pour l'esperance de la uenir, comme si le futur, au moins s'il

· E P I S T R E S · D E

nous aduient, ne passoit pas luy mesme
incontinent. Celuy donne fort peu
de terme à la fruition de toutes cho-
ses qui ne s'esioiuit que des presentes.
Les futures & passées doiuent aussi
donner du contentement, celles-là
par l'attente, celles-cy par la souuenā-
ce. Il est vray que les vnes sont en brā-
le & incertitude, les autres ne peuuent
pas n'auoir esté. Quelle bestise donc
est-ce d'abandonner ce qui est le plus
certain? Contentons nous des choses
que nous auons goustées & tirées, au
moins si nous ne les tirions avec vne
ame percée, & q̄ reiettaist par vn costé
ce quelle receuoit par l'autre. Com-
bien y a-il d'exemples de ceux qui ont
enterré leurs enfans sans auoir ietté
vne seule larme? Et qui apres les auoir
mis en la fosse, s'en sont de ce mesme
pas allez en l'assemblée du Senat, ou se
sont mis à faire quelque autres chose,
ou pour leur public, ou pour leur parti-
culier? En quoy ils me semblent auoir
fait ce qu'ils deuoient. Car en pre-
mier lieu, c'est vne sötise de se plain-
dre quand pour cela on n'auance rien.
Après il est iniuste de se douloir de ce
qui est

Qui est suruenu à vn, & reste à venir à tous les autres: outre que c'estvne cōplainte & vaine ridicule, quand il n'y à gueres à dire entre l'estat de celuy qui est regretté & de celuy qui regrette. Par ainsi nous deuons d'autant plus auoir de patiēce, que nous sommes certains de suiure bien tost ceux que nous estimons perdus. Regarde de quelle vistesse le temps s'enfuit. Considere combien est courte ceste carriere, en laquelle nous courons si legerement. Iette l'œil sur ceste assemblée du genre humain, qui chemine toutevers vne fin, distinguée par bien petits intervalles, ou mesme ils semblēt estre plus grāds. Celuy que tu penses estre perdu est seulement passé deuant. Et quelle plus grāde folie yà-il que d'estre marry, de quoy quelqu'vn aura le premier parfournyle mesme chemin, qu'il faut que ceux qui demeurēt derriere acheuent à leur tour? Qui est-ce qui peut pleurer pour l'euenement qu'il n'a pas ignoré deuoir aduenir? Et s'il n'a pas pensé que l'homme deust mourir, il s'est imposé à soy-mesme. Qui pleure pour ceste occasion, pleure pour

ÉPISTRES DE

vne chose qu'il à bien sçeu ne pouuoit non estre faite. Qui se plaint dequoy quelqu'vn soit mort, se plaint dequoy il estoit homme. Nous sommes tous obligez à vn mesme marché. A qui cōque il est aduenu de naistre, il reste de mourir. Il y a bien quelque difference entre nous pour les interualles, mais nous sommes pareils en l'issuë. Et puis tout ce qui est entre le premier & le dernier iour est variable & incertain. Il n'y a riē qui ne soit trōpeur & fuiart & pl^o muable que toute tēpeste. Toutes choses sont agitées & poussées, & passent bien soudain d'vn contraire à l'autre, quand la fortune le commande, & en vne si grande meslée & remuement de choses humaines, il n'y à rien d'asseuré à personne que la mort. Et toutes fois tous se plaignent de la chose en laquelle nul n'est iamais trōpé. Mais diras-tu, c'est vn ieune enfant qui est mort. Je n'ay que faire de te dire pour encore qu'il est en meilleure conditiō que celuy qui est en vie: mais comparons-le avec le vieillard de cōbien peu surmonte-il l'enfant? Propose toy ceste vaste profondeur du temps,

& émbresse-là tout ensemble, & puis compare ce que nous appellons l'aage d'homme, à ceste infinité: tu verras cōbien est peu de chose ce que nous souhaittons, & que nous estendons autant que nous pouuons. Deuifons encore de cela ce qu'en emportent les larmes, les sollicitudes la mort mesme desirée auant qu'elle ne vienne, les maladies, la crainte, les inutiles années de l'enfance & de l'extreme vieillesse, les labeurs, les hazards, & au bout de tout cela, le dormir qui tient la moitié de nostre vie, tu entendras que mesme en la plus longue vie, la moindre partie est celle que nous viuons. Mais outre cela, qui t'accordera iamais que celuy ne soit plus heureux, qui est bien tost de retour au lieu ou il se doit tousiours tenir, & qui est arriué au logis deuant estre lassé du chemin? Certes la vie n'est ny bien ny mal, mais seulement le lieu du mal & du bien. Ainsi celuy qui est mort, n'a rien perdu que le iect du dé, qui encore plus ordinairement dit mal. Il a peu reussir prudent & modeste, il a peu sous ta charge estre reformé en mieux, mais ce qui à plus grāde

apparence, il a peu aussi estre semblable à la pluspart. Regarde l'insolence & corruption de la ieunesse de ce tēps, il te sera manifesté qu'il y auoit plus d'occasion de craindre que d'esperer. Tu ne dois pas donc appeller de loin les causes de la douleur, ny par ton indignation faire vn mas de legers inconueniens. Je ne t'exhorte pas de t'efforcer & luitter à l'encontre : Je n'ay pas si peu d'opinion de toy, que ie pense que tu ayes besoin de toute vertu, cōtre si petits accidēs que ceux la: car ce n'est pas propremēt vne douleur, ce n'est qu'vne simple demageaison. tulas fais-toi mesme douleur. Sans doute celuy donne vn grand tesmoignage d'auoir beaucoup profité en l'estude de sagesse, qui peut d'vn courage ferme & asseuré trouuer à dire son fils, encore mieux cogneu de sa nourrice, que de son pere. Et quoy dōc? Te conseilleray-ie d'auoir vn cœur dur & inflexible? Voudray-ie que tu porte la teste leuée à l'enterrement de ton fils, & que ton cœur n'ensoit pas seulement tant soit peu ferré? Non, ce n'est pas mon intention. C'est inhumanité, &

non vertu, de regarder d'un œil tout
 pareil les funeraillies des siens, qu'on
 auoit accoustumé de les regarder à eux
 mesmes. Je ne deffens point les choses,
 sur lesquelles no^o n'auōs point de loy.
 Les larmes coulent à ceux mesme qui
 s'efforcent de les retenir, & en les ver-
 sant on s'allege: permettons leur donc
 de tomber, mais ne leur commandons
 pas. Qu'elles coulent autāt que la pas-
 sion les pouffera, & non autānt que l'i-
 mitation le requerra. N'adioufōs rien
 à nostre tristesse, & ne l'augmentons
 point par l'exemple d'autruy. L'osten-
 tation de la douleur requiert plus de
 nous, que la douleur mesme. Combien
 fē trouuera-il, qui soient tristes à part
 soy? Chacun se lamente plus fort, quād
 il pense estre entēdu, & se taisāt quād
 il est seul, reueille les pleurs s'il y sur-
 uient quelqu'un. Lors nous no^o dechi-
 rons les cheueux, & nous battōs la te-
 ste, chose qui pouuoit estre faicte plus
 librement, quād personne n'y assistoit
 A ceste heure-la, en nous veautrās em-
 my le lit, nous appellons & souhattōs
 la mort. Et tout aussi tost qu'il n'y a
 pl^o de spectateur, nostre douleur s'ap-

EPISTRES DE

paife. Nous auons en cecyle mefme vice, qu'en toutes autres chofes, de nous former à l'exemple de la plus grande partie & ne regarder pas ce qui fe doit faire, mais ce qui à accouftumé d'efre fait. Nous quittons la nature, & nous donnons au peuple, le que n'eftant iamais bõ autheur d'aucune chofe eft en cefte-cy, cõme en toutes autres; tres-incõftant & muable. Voit-il quelqu'un courageux en fon affliction? il l'appelle impie & brutal. Le voit-il qu'il fe laiffe aller à fa paffion? Il le nõme mol, & effeminé. C'eft donc à la raifon qu'il faut rapporter toutes chofes: mais il n'eft riẽ plus sot, que de chercher reputation par fa triftelfe & par les larmes: defquelles il ya deux efpeces: Les vnes tombent avec vne certaine modestie permife à l'homme fage, & les autres par force. Car quand premierement la facheufe nouvelle de la mort de quelqu'un de nos amis vient à nous frapper l'ame, quand nous voyons que le corps doit aller d'entre nos bras fous terre, vne neceffité naturelle efpreint nos larmes & l'elprit pouffé & fecoué par le coup de la douleur, ef-

branle les yeux, comme tout le reste du corps, & chasse dehors ceste humeur qui luy est voisine. Ainsi par ceste cōfusion, les larmes tōbent malgré nous. Il y en a d'autres, auxquelles no^s mesmes donnons l'issuë, quand nous retastons la memoire de ceux que no^s auons perdus. Et y a ie ne sçay quoy de doux en eeste tristesse. Quād nous nous representons leurs agreables propos, leur amiable conuersation: leur officieuse amitié, alors nos yeux se relaschent cōme de ioye. No^s sommes flattez par celles cy, & sommes vaincus & rudoyez par les autres. Il ne faut point donc ou lascher, ou contenir les larmes pour le respect de ceux qui sont autour de nous: Elles ne cessent ni coulent iamais de plus mauuaise grace, que quand' on leur fait force. Laissons-les aller leur route: Souuent le sage les a laissé couler sans faire tort à son autorité avec vne si grande moderation, qu'il ne leur manquoit ny humanité ny dignité. Il n'est pas inconuenient d'obeir à la nature, & regarder ce qui est de la bien-seance. I'en ay veu aucuns qui portoiēt vn visage plein d'asseurâce & de maie-

sté aux funeraillies de leurs plus proches, à trauers lequel resplédissoit vne lumiere d'amour & de pieté, & ne se voyoit rien en eux, que ce qu'il failloit donner à vne legitime passion. Il y à quelque biē-seance & quelque mesure à se douloir, laquelle il faut garder par le moyen de la sagesse, & cōme en toutes autres choses, aussi aux larmes y a il vn assez. Les mal-adiuez se desbordent en leur douleur comme en leurs ioies. Supporte patiemment la necessité : Car que t'est-il aduenu d'incroyable ou de nouueau ? A chaque fois que tu pēseras qu'il estoit enfant, pēse aussi qu'il estoit hōme, auquel on n'a riē promis de certain, & que la fortune n'est obligée de cōduire iusque à la vieillesse. Elle le laisse ou bon luy semble. Au demeurāt parle souuent de lui, honore sa memoire tant q̄ tu pourras, laquelle reuiendra souuent vers toy, si elley reuiēt sās amertume : car nul ne cōuerse volontiers non seulement avec la tristesse : mais ny avec le tristes. Si tu as pris plaisir à quelques mots ou à quelque ieu de son enfance, ramentoy les souuent & assure franchement, qu'il

estoit pour satisfaire aux esperances
 que ton affection paternelle auoit con-
 ceues de luy. C'est actes de cœur inhu-
 main d'oublier les siés, & enterrer leur
 memoire avec leur corps; pleurer de
 mesuremēt & n'en parler iamais plus.
 Les oyseaux & les bestes ayment ainsi
 leurs petits d'un amour violent: & for-
 cené: mais il s'estaint aussi tost qu'elles
 les ont perdus. Cela ne siet pas bien à
 vn homme. Qu'il enaye donc vne con-
 tinuelle memoire, & qu'il mette fin à
 ses larmes. Or cela ne puis-je en aucu-
 ne façon approuuer, que dit Metrodo-
 re, qu'il ya en la tristesse quelque mes-
 lange & alliage de volupté, laquelle il
 faut tascher de prendre en telle occa-
 sion. J'ay mis icy ces propres mots, me
 tenant bien assuré du iugemēt que tu
 en feras. Car qu'y-peut-il auoir de plus
 mesléat que de chercher du plaisir par-
 mi les regrets & les larmes ou plustost
 par le moien des regrets & des larmes.
 Et toutefois ce sont ces gēs là qui nous
 accusent d'estre trop seueres & rigou-
 reux en ce que nous difons, ou qu'il ne
 faut point d'atout receuoir de douleur
 en l'ame, ou qu'il la faut incontinent.

EPISTRES DE

chasser. Et lequel est plus estrange & inhumain, ou de ne s'êtir point de des- plaisir pour la perte d'un amy, ou de chercher le plaisir dans le des- plaisir mesme? Nous disons qu'après que ce premier bouillon de larmes aura ietté son escume, il ne se faut point abâdonner & ietter en proie à la douleur: Eux ils disent qu'il faut saouurer la volupté dans la douleur. Ainsi appaise-t-on les petits enfans avec des pommes: ainsi leur verse-t-on du lait dans les yeux pour adoucir & arrester leurs larmes. Ils ne se veulent pas priver de plaisir, lors mesmes qu'ils voyent trespasser leurs amis, & enterrer leur enfans: ains veulent que la propre douleur les chatouille: Il y a, dit-il, quelque volupté attachée à la tristesse. Il nous seroit permis de dire cela non pas à eux: car puis qu'ils tiennent que la seule volupté est bien, & la douleur mal, quelle alliance y peut-il auoir entre le bien & le mal? Mais posons le cas qu'il soit ainsi, & qu'en tastonnant la douleur on y trouue quelque chose de voluptueux. Il y a des remedes qui sôt propres & salutaires à certaines par-

ries du corps qu'il ne seroit pas honne-
 ste d'appliquer aux autres. N'ont-ils
 point de honte de guerir le regret par
 la volupté? Il faut penser ceste playe
 plus seuerement que cela. Console toi
 plustost en ce que le sentiment du mal
 ne parvient point à celuy qui est tres-
 passé: ou s'il y parvient, il n'est point
 trespassé. Rien n'offense celuy qui n'est
 plus. Il vit si quelque chose l'offence.
 Pourquoi le pleures-tu? Ou pource-
 qu'il n'est plus rien, ou pourcequ'il est
 encore quelque chose? Or n'estant pl^r
 rien, il est exent de tout tourment: car
 quel sentiment y peut il auoir du rien?
 & s'il est encore quelque chose, moins
 il est à plaindre: car il à eschappé la pl^r
 grãde incommodité qu'on craingne en
 la mort, qui est de n'estre plus. Disons
 pareillement cecy aux personnes, qui
 regrettent ceux qui ont esté empor-
 tez sur les premieres années. Si tu cõ-
 pares la briefueté de nostre aage à ce
 grand vniuers, les vieux & les iennes
 sommes tous égaux: car les vns & les
 autres tenons moins de ceste infinité
 de temps, que ce qui peut imaginer
 estre le plus petit, d'autant que ce qui

EPISTRES DE

est le plus petit, est encore quelque partie. Le temps que l'homme peut vivre & rien, est presque tout vn. Il n'est estendu que par nostre bestise. Je t'ay escript ces choses non pas que i'aye pensé que tu eusses besoin de receuoir de moy des remedes si tardifs. Car ie suis bien certain que tu t'es dit à toy mesme, tout ce que tu peux lire dans ma lettre: mais i'ay voulu te chastier pour ce peu mesme de temps, auquel tu t'es esgaré & reculé de toy, t'exhorter de te monstrier pour l'aduenir plus courageux contre la fortune, & de regarder tous ses traits, non comme s'ils pouuoient, mais comme s'ils te deuoient frapper. A Dieu.

De la vanité & lascheté de ceux qui bastissent de longs desseins, & qui condescendent à souffrir des tourmens pour alonger leur vie.

EPISTRE 102.

Chaque iour & chaque heure nous mostre combien c'est peu de chose, ou plustost rien que de nous, & nous aduertissant de nostre fragilité par quelque preuue toute nouvelle, nous contraint de diuertir nos pen-

fées aux choses éternelles, & de regarder vers la mort. Je te diray que veut dire ce commencement. Tu cognoissois Senecion Cornelius Cheualier Romain, homme splendide, & officieux à ses amis. Tu sçais qu'il festoit aduancé d'un fort petit commencement, & que mes huy la course luy estoit ayfée, & coulante à toutes choses. Car la dignité croist bien plus aysement qu'elle ne commence, & la richesse qui se clost nouvellement, & qui tient encore d'un bout à la pauureté est fort tardive à venir. Or ce Senecion tenoit fort aux richesses: En quoy il estoit aydé de deux choses, qui y sont merueilleusement propres: à sçauoir la science d'acquérir, & de garder, desquelles l'une suffiroit pour faire un homme riche. C'est homme cy, qui estoit fort sobre & frugal, & non moins soigneux de sa santé que de son bien, m'ayant, selon sa coustume, visité le matin, & demeuré tout le reste du iour avec un sien amy, qui estoit malade a la mort, apres tout cela, fait fort bonne chere à son soupper, fut surpris d'une espeece de maladie soudaine & preci-

EPISTRES DE

pitante qui luy sera de telle façon la gorge, qui a peine peut-il tirer hors le dernier soupir. En fin, peu d'heure apres auoir fait tous actes d'homme fort sain & vigoureux, il deceda. Celuy qui remuoit des threfors par mer & par terre, & qui pour ne laisser aucune façon de gain qu'il n'eust esprouuee, tenoit encore à ferme le reuenu du public, est emporté sur le plus beau train de ses succez, & sur lardeur de la course de sa prosperité. Or.

Ente à ceste heure, à Molibée, des poiriers, plante des vignes par ordre.

Que c'est vne grande sottise de disposer de son aage à nous, qui n'auons pas vn pauvre ledemain à nostre commandement. Que la vanité est grande de ceux qui entrent en longues esperances: I'acheteray, i'edifieray, ie presteray, ie demãderay, i'auray des charges honorables: apres ie mettray en repos ma vieillesse lasse & remplie. Croy moy, toutes choses sôt douteuses à ceux mesmes qui sont les pi^o heureux. Nul ne se doit rien promettre de l'aduenir, veu que ce que nous tenons nous eschappe souuent des mains, &

que l'heure mesme que nous pressons, le hazard en tien vne partie. Le temps roule bien d'vne certaine ordonnance, mais elle nous est cachée. Et de quoy me sert il, que ce qui m'est incertain soit certain à la nature? Pendant que nous entreprenons de longs voyages, que nous proposons de ne retourner de long temps chez nous, que nous allons à la guerre, & en imaginons de tardiuës recompenses, des graces & aduancemens en honneurs, la mort nous tient la corde au col, à laquelle pourtant nous ne pensons iamais, selon que nous en voyons des exemples en autruy, lesquels ne demeurent en nostre memoire, qu'autant que nous auons l'œil dessus. Qu'y a-il neantmoins de plus ridicule, que de penser plus vne fois que l'autre à vne chose qui peut aduenir à chaque moment? Nous auons bien vne borne stable & certaine, mais nul ne peut sçauoir combien elle soit près ou loïn de soy. Formons donc ainsi nostre ame, comme si tousiours nous estions au terme de la rendre. Ne delayons point, tirons chacun iour nostre vie hors ligne, & que

la mise reuienne à la recepte : Le plus grand vice qui soit en elle, est dequoy elle est toujours imparfaite, & quelque partie d'elle est ordinairement remise & differée. Celuy n'a nul besoin de temps, qui aubout de chacun iour aura pris congé de sa vie. Or de ceste indigence de temps vient à naistre la crainte & desir du futur qui nous mine l'esprit : car il ny a point de condition plus miserable, que de ceux qui sont en doute de ce qu'ils doivent deuenir. L'ame est agitée d'une frayeur qui n'a point de fin, laquelle pense combien c'est, & que c'est qui luy reste. Comment donc euiterons nous ceste tempeste? En vne seule façon, à sçauoir si nostre vie n'est point trop aduantageuse, & si elle est toute recueillie en soy-mesme. Car indubitablement celuy despendra de l'aduenir à qui le present ne semblera deuoir estre pour rien compté. Mais quand ie me suis rendu ce que ie me doy.

Quand vne ame bien estable sealt qu'il n'ya riē à dire entre vn iour & vn siecle, elle regarde alors, comme d'en haut, toutes les iournées & succez qui

doiuent venir apres elle, & se rit de la fuite & continuation des années. Ainsi, amy Lucilius, haste toy de viure, & pense qu'autât de iours sont autant de vies. Celuy qui sera composé en ceste façõ, qui au bout de chaque iour cuidera auoir acheué sa vie, viura avec toute seureté & nonchalance des choses humaines. Car quel trouble t'apportera la varieté & inconstance des accidens si tu es assureé parmy les choses non assurees? L'vsure du tẽps plus prochain perit à ceux qui viuẽt en esperance, & suruiẽt celle qui estât tres-miserable, fait aussi toutes choses miserables, la crainte de la mort. De la venoit ce vilain & lasche desir de Mecenas, qui ne refuse point ny la foiblesse ny la deformité, non pas à la fin l'estre mesme cloué & martyrizé, pourueu q̄ parmy ces maux la vie luy fut allongee. Fay moy, dit-il, les mains, les pieds, & les cuisses debiles: fay moy boiteux & bossu: escroule moy les dents tendres & fragiles, pourueu que la vie me reste ie ne luis que bien: ie desire la retenir, voire en souffrant les douloureuses pointes d'vne gesne. N'est-ce pas vn

ÉPISTRES DE

grand cas, que ce qui seroit tres-miserable, s'il aduenoit, soit souhaitté, & demandé comme la vie propre : à sçauoir la longueur du supplice? Le le penseroiy tres-abiect & mesprisable, s'il eust voulu viure iusques à estre bourelé. Mais toy, disoit-il, extenué moy, & affoibly moy si tu veux pile & cõtourne moy comme il te plaira, pourueu que tu donnes vn peu plus de temps à ce boiteux & monstreux, cloué & crucifié moy, si bon te semble. Il est content de souffrir tous ces maux, & d'estre publiquement pendu à vn gibet, moyennât que ce que les maux ont de meilleur soit differé, sçauoir est la fin du supplice. Il desire d'auoir vne ame, au prix de la rendre perpetuellement. Que pourroit on souhaiter de pis à vn tel homme, sinon que Dieu exauçast sa priere? Quelle saleté de paroles effeminées est celle-la? Quelle composition de crainte insensée? Quelle ordre & vilaine façon de mendier sa vie? A qui penes-tu que Virgile ay dit.

Est-ce chose si miserable de mourir?

Il souhaite les derniers maux de tous, & ce qui seroit tres-difficile à

supporter, il demande qu'on luy allonge, & tout cela pour le seul prix de viure. Comment peut on toutefois nommer ce viure autrement qu'un long temps mourir? Est-il possible de trouver quelqu'un qui aime mieux seicher entre les supplices, & estre deffait piece à piece & par maniere de dire, distiller son ame goutte à goutte, que la souffler & ietter dehors vne fois? Trouuera on quelqu'un qui puisse vouloir estre attaché à ce miserable bois, debile, desbauché & contrefait, pour trainer vne ame chargée de tant de peines? Mais il y en a d'autres qui sont prests d'entrer en compositions bien plus des-honnestes, comme de trahir leurs amis, & d'estre les ministres de l'impudicité de leurs propres enfans, & ce pour voir plus longuement ceste lumiere du iour qui esclaire à tant de meschancetez. Il faut, amy Lucilius, despoüiller ceste affection de viure, & apprendre qu'il ne peut chaloir quand on souffrira, ce qu'il faut quelque fois souffrir: que l'importance est de bien viure, & non longuement, voire & que souuent le bien viure ne gist à ne viure longuement A Dieu.

*Combien l'homme est dangereux à l'homme,
de son deuoir, & comment il se faut cou-
urrir & seruir de la Philosophie.*

EPISTRE 104.

A Quel propos tournes-tu la teste
d'un costé & d'autre, pour eui-
ter les choses qui peuuent à l'aduentu-
re t'aduenir, mais qui peuuent aussi ne
t'aduenir pas? l'enten l'embrasement,
la ruine, & autres telles choses qui
tombent bien sur nous, mais qui ne
nous trahissent point. Que ne te prens
tu plustost garde de celles qui nous
guettent & qui nous dressent des em-
busches? Ce sont bien de grands & fas-
cheux accidens de faire naufrage, &
d'estre renuersé & brisé d'un chariot
& autres semblables: mais ils sont ra-
res. Le danger de l'homme, à l'homme
est ordinaire. Prepare toy & dresse les
yeux contre cestuy-là. Car il n'y en a
point de plus frequent, de plus opinia-
stre, ni de plus blandissant. La tempe-
ste nous fait des menaces auant se le-
uer: les edifices creuent auant tomber:
vn feu se denonce par la fumée: mais le
mal qui procede de l'homme, venant

tout-a-coup, est de tant plus soigneusement couuert, que plus il est voisin. Tu te trompes; si tu te fies au beau semblant de ceux que tu rencontres. Ils ont le visage d'hommes, & le cœur de bestes farouches, & encore en cela font-ils pires, qu'elles ne viennent iamais à nuire, que contraires par la faim ou par la crainte: mais c'est à l'homme passe-temps de perdre l'homme. Toutesfois ne pense point tant aux dangers qui peuuent venir de l'homme, que tu ne penses quant & quant au deuoir auquel nature l'oblige. Pense à l'un, afin de n'estre offensé, & pense à l'autre afin que tu n'offences. Resiouy toy de la prosperité d'un chacun, & contriste toy de ses mesaduantures. Souuien toy de ce que tu dois faire, & de ce que tu dois eiter. Il t'adiendra de là, non qu'on ne te nuise: mais qu'on ne te trompe. Et sur tout, retire toy sous la protection de la Philosophie. Tu seras en son temple assure, ou plus assure. Ceux la seulement se choquent qui courent en mesme carriere. Quant à la Philosophie ie ne te conseille point de t'en glorifier. Plusieurs se sont mis en

EPISTRES DE

peine, pour en faire trop de iactance. C'est assez qu'elle t'oste les vices, sans qu'elle les reproche aux autres: qu'elle n'abhorre point les mœurs publiques, & qu'elle ne monstre point de condamner tout ce qu'elle ne fait pas. On peut estre sage sans vanterie & sans enuie. A Dieu.

Belle epistre sur la beauté de l'ame vertueuse, & laidur de la viciense.

EPISTRE 104.

IE ne veux point, amy Lucilius, que tu te trauailles par trop à polir ton langage: Je veux que tu ayes soin de plus grandes choses. Cherche non comment tu dois escrire, mais ce que tu dois escrire, & cela mesme ie desire qu'il soit plustost & mieux escript en ton entendement, que sur le papier. Sçache que l'ame de celuy duquel tu verras la parole trop affectée, s'occupe à choses basse & inutiles. Vn grand personnage: parle vn langage plus masse & moins estabouré. Il y a plus d'assurance & de fermeté en ce qu'il dit, que de curiosité. Tu cognois plusieurs ieunes hommes frisez & pince-

tez, qui portent leur beauté dans vne boëte, n'espere iamais d'eux rien de va-
 leureux, rien de solide. Ainsi la parole
 estant la culture de l'ame, si elle est trop
 parée & fardée, monstre que l'ame
 n'est pas bien saine, & qu'il y a en el-
 le quelque chose de gasté: le fard &
 la pollisseure n'est point vn ornement
 virile. Que sil estoit permis à nos yeux
 de voir l'ame d'un homme de bien, ô
 la belle & sainte face que nous luy
 verrions, dans laquelle vne maïesté es-
 claireroit, & vne douceur tout ensem-
 ble! d'un costé la iustice y reluiroit, de
 l'autre la vaillance d'un costé la tem-
 perance, de l'autre la prudence: outre
 celles-cy la frugalité encore & la cou-
 tinance, la tolerance, la liberalité, la
 conuoitise, & celle qui est en l'hom-
 me mesme tresrare, l'humanité, y es-
 pandroient leur lumiere: Et puis la dis-
 cretion & la grace, parmy ces deux
 vne magnanimité tres-eminente. O
 Dieux combien de lustre & de splen-
 deur y apporteroient-elles! Combien
 de douce & agreable autorité! Nul
 ne la diroit amiable, qui quant & quât
 ne la dist venerable. Si quelqu'un auoit

EPISTRES DE

veu ceste face plus esleuée & plus resplendissâte qu'on n'a accoustumé d'en voir entre les choses humaines, ne seroit-il pas tout trāsporté & rauy hors de soy comme au rencontre de quelque deité? Ne feroit-il pas dans son cœur priere quiluy fut loisible de la regarder? Puis s'approchant de plus pres, cōuié par la douceur de son visage, ne s'inclineroit-il pas pour l'adorer? Et ayant contemplé ses yeux, rians d'vne gratieuse douceur, mais brillans neantmoins d'vne viue & estincelante lumiere, ne diroit-il pas tout rauy de zele & d'estonnement avec Virgile?

Quelle pourroy-ie dire que tu fusses, O Vierge?

Car ton visage n'est point d'un mortel, ny ta voix ne sonne rien de l'homme:

Sois heureuse, & quelle que tu sois, donne allegement à nostre peine.

Elle n'est point autre que la vertu mesme, laquelle nous assistera & nous soulagera, si nous la voulons bien seruir. Or ne demande-elle point des offrandes de taureaux, ne qu'on luy appende des veaux

des veaux d'or & d'argent : Ce qu'elle requiert de nous , est seulement vne droite & sincere volonté. Il n'est donc comme i'ay dit, personne qui ne bruslast de l'amour d'elle, s'il luy estoit aduenu de la voir. Car à cet heure plusieurs choses nous enforcellent , & ou par trop de clarté esblouissent nostre veüë , ou par trop d'obscurité la tiennent. Mais tout ainsi que la lumiere des yeux est repurgée & esclaircie par certains medicamens: ainsi si nous voulös decharger celles de l'ame des empeschemens qu'elle à , nous pourrons regarder la vertu, encore qu'elle soit envelopée & entortillée dans l'espeueur du corps : encore que la pauvreté luy face ombrage, & que la bassesse & obscurité y mette tous ses obstacles: nous verrons, dy-je, sa beauté & splendeur, voire quand elle seroit estouffée dans des ordures: cōme au contraire, nous pourrons descouvrir la laideur & le relant d'une ame miserable encore que la richesse envoie ses rayons, & que la fausse & bastarde lumiere des honneurs & des grandes dignitez vienne à frapper contre nostre veüë. Alors

pourrons nous entendre, combien les
 choses sont mesprisables, que no^r ad-
 mirons, ressemblans aux petits enfãs,
 qui n'estiment & n'ayment que ce qui
 leur peut seruir de iouët, & qui prefe-
 rêt à leurs peres & à leurs freres, ie ne
 sçay quelles poupees & bagues de pe-
 tite valeur, qu'õ achapte pour les amu-
 ser. Qu'y a-il à dire d'eux à no^r, cõme
 dit Ariston, si ce n'est que deuenãs in-
 censez apres des tableaux & des sta-
 tuës, nostre sottise nous est plus cher
 veduë? Quelques petis cailloux qui se
 trouuent griuelez au bord de l'eau les
 delectent & à nous les madreures &
 diapreures des grosses & hautes colõ-
 nes, que nous faisons charier du mi-
 lieu des arenes de l'Egypte, ou des de-
 serts de l'Afrique, pour en orner nos
 porches & spatieuses galeries, Nous
 admirõs les murailles couuertes & re-
 uestuës d'une fueille de marbre, & sça-
 chans biẽ quel est ce qui est au dessus,
 nous nous plaions d'imposer à nostre
 veuë. Et quand nous faisons dorer les
 lâbris desplanchers, qu'est-autre cho-
 se que nous resiouyr, & entretenir de
 mensonge? Car nous sçauons bien que

ce q̄ est sous la doreure, n'est en effect que du bois vermolu. Ce n'est pas seulement aux parois, & aux lâbriffages, qu'on dōne ceste legere & tenuë infusion d'ornemēs: ceux que tu vois marcher aux premiers râgs, & s'esleuer au dessus des autres, n'ont pareillement qu'une simple fueille & crouste de felicité. Sonde le plus auât, & tu apprendras combien de mal se cache sous ceste legere escorce de dignité. Tu trouueras que la mesme chose entretiēt les magistrats, & les Iuges, que celle qui les a créez, à sçauoir l'or & l'argent, lequel à renuersé le vray honneur, des aussi tost qu'il à esté en hōneur. Car estans depuis deuenus marchans, & exposez en vente les vns des autres, nous ne nous enquerons plus quel on soit, mais combien on a Delà. Vient que le gain trouue beaucoup de gēs officieux l'amitié & le deuoir, pas vn seul. Nous suiurons les choses honnestes, en tant qu'elles tirent quelque esperance de profit prests à suyure les contraires, si elles nous promettent d'auantage. Nos peres nous ont nourris en l'admiratiō de lo'r & de l'argent, & ceste conuoi-

.. EPISTRES DE

tise iettée sus nos tédres années, a pris pied & s'est augmentée avec l'aage. Et puis le peuple discordât en toutes autres choses s'accorde en cela seul. Chacun l'admire, chacun le souhaitte à soy & aux siens, voire on le cōsacre & dedie aux Dieux, comme le plus grand present qu'on luy puisse faire des choses humaines. Finalement nos mœurs sont reduiteslà, que la pauureté est exposée à la calomnie & risée de tout le monde, mesprisée des riches & haye des pauvres. D'avantage les Poëtes attisent le feu de nostre convoitise: dans les œuvres desquels les richesses sont louées comme le seul hōneur & ornement de la vie. Les Dieux mesmes ne semblent avoir rien de meilleur, n'y pour eux, ny pour les autres.

Le palais du Soleil estoit eslevé en l'air sur de hautes colonnes, clair & flamboyant de l'or qui y reluisoit.

Et de son chariot.

L'estieu en estoit d'or, le timon d'or, d'or le tour de l'aroue: les rayons estoit d'argent.

En fin le siecle qu'ils veulent estre tenu pour le meilleur, ils l'appellēt doré: Et entre les Tragiques mesmes il s'en

trouue qui veulent changer l'innocence, ou à tout le moins la bonne reputation avec le gain.

Laisse moy nommer meschant pourueu que ie soye nommé riche.

Tout le monde s'enquiert, si on est riche: si on est bon, personne.

On ne demande point d'où, & comment: seulement si on a de quoy.

Chacun à esté autant estimé par tout, comme il n'en de bien.

Demâdes tu ce qu'il est messeant d'auoir, rië. Le souhaitte ou de vivre riche, ou de mourir, si ie suis pauvre.

Celuy meurt heureusement, qui meurt en s'enrichissant.

O richesse, le plus grand bien du gère humain! A laquelle ny les ardens baisers de la mere, ny les douces mignardises des petits enfans Ne se peuuent égaler, non le pere venerable par ses merites.

Si quelque chose si doux rit dans les yeux de Venus,

A bon droit elle attire à soy l'amour des Dieux & des hommes.

Après que ces derniers vers eurent esté prononcez en la Tragedie d'Euripide, tout le peuple se mutina, & se le-

EPISTRES DE

ua en surſautant pour chaffer l'acteur hors du Theatre, iuſques à ce qu'Euripide ſe presenta luy-mefme, requerât qu'o eut patience d'attendre l'iffuë, que cet admirateur de richèſſes faifoit. Belle-rophon ſouffroit en ceſte fable-là les tourmens que chacun ſouffre en la ſiëne. Car nulle auarice n'eſt ſans peine, encore qu'elle aye aſſez de peines en elle-mefme. O cõbien de larmes, combien de trauaux demãde-elle de nous? Cõbië eſt elle miſerable avec le deſir? Combien avec la iouyſſance? Adiouſtõs-y les cõtinuele ſollicitudes, qui torment chacun ſelon la meſure de ſon auoir. La richèſſe eſt poſſedée avec pl⁹ de peine, qu'elle n'eſt acquiſe. Cõbien faut-il pleurer pour les pertes? Qui pour grãdes qu'elles ſoient, ne le ſont iamais tant qu'elles le ſemblent eſtre. Finablement quãd meſme la fortune ne luy oſtera autre choſe, tout ce qu'elle n'acquiert point, luy eſt perte. Et bien que tout le peuple appelle cõmunemẽt heureux & deſire reſſẽbler l'homme qui eſt riche: quoy pour cela? Penſes-tu qu'il puiſſe eſtre pire condition de gẽs, que de ceux qui ſont ſuiets

à la misere enſemble & à l'enuie? Si ceux qui appetent les richesses, conſultoiēt avec les riches, les ambitieux avec ceux qui ſont promotez au premieres dignitez, ie ne doute point qu'ils ne changeaſſent de vœu, bien que ce pendant ceux meſmes viennent à admirer les choses nouvelles qui auoient condanné les anciennes. Car il n'y a perſonne à qui ſa felicité ſatisface, encore qu'elle luy viēne à ondées. Mais la Philoſophie te donnera ce bien dont il n'eſt point de plus grand: iamais tu ne viendras à te repentir de toy. Or à ceſte ſi ſolide felicité, qui ne peut plus eſtre troublée par aucune tempeſte, ne te cōduira point vne tiffure de belles paroles, ny vn lāgage coulāt doucement. Que les paroles aillent comme elles voudront, pourueu que l'ame aye ſon repos, & ſa fermeté: qu'elle ſoit grande, & nonchalāte des opinions du vulgaire, & que pour les meſmes choses qui deſplaiſent aux autres, elle ſe plaiſe à foy: qui eſtime & meſure ſon auācement par ſa vie, & iuge qu'elle ſçait autant comme elle ne craint, ny ne deſire. A Dieu.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

EPISTRES DE
trauailles incessammēt à ceste-cy, de
ne craindre la mort. Rens-la toy fami-
liere par vne continuelle cogitation, à
fin que si l'occasion le requiert, tu luy
puisses mesme aller au deuant.



CONTINUATION DES
EPISTRES DE SENEQUE.

EPISTRE 41.

TV fais tresbien, si, comme
tes lettres assureēt, tu con-
tinues de former en toy vne
belle ame, laquelle il est im-
pertinēt de souhaitter, puis
que tu la peux obtenir de toy-mesme.
Tu n'as que faire d'esleuer les mains au
Ciel, ny afin d'estre mieux exaucé, re-
querir le secretain du Temple de te
presenter aux oreilles du simulachre:
Dieu est pres de toy, avec toy, & dans
toy. Tien cela de moy, Lucilius, qu'un
Ange obseruateur & gardien de nos
biens & de nos maux, se tient au de-

Dans de nous, lequel comme il en est traité, nous traite aussi de mesme. Sans l'œuure & assistance de quelque diuinité, nul n'est homme de bien. Quel homme pourroit, n'estoit ce secours-là, s'esleuer par dessus la fortune : de là sont données les hautes conceptions & les conseils salutaires. Bien est-il incogneu quel esprit habite en chacun des gens de bien : tant y a que quelque esprit y habite. Si tu récôtres vne forest peuplée de vieux arbres de hauteur excessiue qui par l'espeueur de leurs rameaux, s'entre-rencontrans & couruans les vns les autres empeschent qu'on ne voye le Ciel, ceste progerité de bois, ceste solitude du lieu, ceste admiration d'ombre si grosse, & sans interruption si longue, te met en opinion, que quelque esprit y habite. Et si vn rocher soustient vne montagne suspenduë, duquel le pied soit spacieusement creux & ouuert, non par main & ouurage d'homme, mais par effets de la nature, ie ne sçay quel soupçon de religion te vient soudainement frapper dans le cœur. Nous reuerons les sources des grands fleues, & dressons

ÉPISTRES DE

des autels es endroits d'où nous voyõs sortir tout à coup des gros torrents, sans en voir l'origine. Les fontaines d'eaux chaudes sont presque adorées: & auons sacré quelques estangs, ou pour leur opacité, ou pour leur profondeur desmesurée. Et si tu vois vn homme asséuré parmy les dangers imprenables aux voluptez, heureux entre les aduersitez, & modéré au milieu de toutes les choses impetueuses, duquel l'ame aye vne assiette eminente par dessus les hommes, & esgale aux Dieux: ne seras-tu point saisi de la veneration d'vntel personnage? Ne diras-tu point que telle ame est pl^o grande & plus haute, que pour estre creüe semblable à ceste petite masse dans laquelle elle n'est encluse? Que quelque vertu diuine y est infuse, & qu'vne celeste puissance agite ceste ame excellente & modérée, qui passe par dessus toutes choses comme moindres qu'elle, & qui se moque de tout ce que nous auons accoustumé de souhaiter ou de craindre. Si grãde chose, certes ne pourroit subsister sãs l'ëtremise d'vne diuinité. Il faut dõc tenir pour certain que

par merueilleuse part de soy elle tient encor au lieu d'ou elle est descenduë. Tout ainsi que les rayõs du Soleil, encore qu'ils touchët la terre, demeurët neantmoins tousiours au lieu d'où ils font enuoyez: ainsi vne ame grande & sainte, deleguée icy bas pour nous faire de plus pres recognoistre les choses diuines, bien qu'elle conuerse avec nous, est toutesfois attachée à son origine. Elle pend de la, & y est appuyée, assiste seulement à nos actions pour leur instructiõ & conduite. Mais quelle ame est celle-là? C'est celle qui ne reluit quë de son bien propre: car qui a il de plus mal à propos, que de louer vn homme pour les choses qui ne sõt pas à luy, & qui luy sont estrâgeres? Quelle faute d'entendement y a-il plus grande, q̃ de l'admirer pour les ornemens qui soudain peuuent estre transportez en vn autre? la bride dorée ne fait point le cheual meilleur. Autre beauté est celle du Lion, duquel on a doré & peigné le crein, qu'il a fallu harasser pour le reduire à la patience d'vne telle parure: Autre celle qu'il a, quand il est en son naturel, & qu'il iouit de sa

EPISTRES DE

furie entiere. Cestui-cy aspre, coura-
 geux, impetueux, beau & spacieux par
 la herissure de son collier, qui est le pa-
 remēt qui luy sied le mieux, & q̄ la na-
 ture luy a donné est preferé à cet autre
 redoré, & de courage abatu & languis-
 de : nul ne se doit glorifier que du sien
 propre. Nous louōs la vigne qui char-
 ge ses brāches de fruit, & qui par la pe-
 santeur d'iceluy porte les eschelas par
 terre. Se trouueroit-il quelqu'vn qui
 voulut preferer à telle vigne vne autre
 qui auroit d'or ses raisins & ses fueil-
 les ? La propre vertu de la vigne est la
 fertilité. Pareillement en l'homme, le
 bien est louāble qui est propre à luy-
 mesme. S'il a vne grande famille & vne
 belle maison, s'il feme beaucoup, s'il a
 de grāds deniers à l'vsure, rien de tout
 cela n'est à luy, mais seulement autour
 de luy. Louōns en luy quelque chose,
 qui ne luy puisse estre ostée ne don-
 née. Veux-tu sçauoir ce qui est propre-
 ment à l'homme ? C'est l'ame & la rai-
 son parfaite en l'ame. Son bien dōc est
 de tout poinct entier & parfait s'il a
 accompli ce à quoy il est nay. Et si tu
 demandes que c'est que raison demā-

de luy, ie te dy que c'est chose tresfacile, qu'il viue seulement selon la mesure de son naturel, mais la commune folie du monde la rendedifficile. Nous nous entrepoussons les vns les autres dans les vices: & quel moyen y a-il de remettre au bon chemin ceux que le peuple pouffe, & personne ne retire? A Dieu.

EPISTRE 74

 Eux-là s'abusent, selon mo^r aduis, qui estiment que les hommes qui s'addonnent à l'estude de la sagesse, soient rebours & desobeissans, & contempteurs des Roys, des Magistrats, & de ceux qui administrent les affaires publiques: ains au contraire il n'en y a point de plus recognoissans, ne qui soient mieux affectionnez en leur endroit, & avec raison. Car aussi à qui font ils plus de bié qu'à ceux auxquels il est loisible de iouyr d'une tranquillité assuree? Partât il est necessaire que ceux auxquels l'assurance publique donne moyen de luyure la deliberatió de bien viure, recognoissent & reue-

ÉPISTRES DE

rent celuy qui leur est autheur de ce bien là, comme leur pere: voire beaucoup plus q̄ les hommes. exposez à la veüe du mōde, lesquels ont, à la verité, de tresgrandes obligations aux Princes, mais aussi alleguent ils de grands merites. D'ou il aduiet q̄ nulle si grande liberalité ne peut estre exercée en leur endroit, qu'elle saoule leur conuoitise, lesquelles croissent à mesure qu'elles se remplissent. Or quiconque pense à receuoir, a desia oublié ce qu'il a reçu: & le desir de plus auoir, n'a rié de si mauuais que l'ingratitude. D'auantage nul d'eux ne prend garde à ceux qu'il precede, mais seulement à ceux dont il est precedé, ne luy estant pas si agreable d'en laisser plusieurs derriere soy qu'ennuyeux de voir que quelqu'un aille deuant. L'ambition à ce vice qu'elle est iniuste & indiscrete: & non seulement l'ambition, mais toute autre cōuoitise, d'autāt que tousiours elle commence par la fin. Mais celuy qui a abandonné la Court, & toute administratiō des affaires publiqs pour se retirer & vacquer à choses plus grandes, il ay me ceux qui font qu'il leur est

permis, avec toute seureté, de ce faire: lesquelz sans lesçauoir acquierent vne grande obligation sur celuy, qui en sa conscience leur en tend vn gratit tesmoignage. Car tout ainsi qu'il reueres les precepteurs qui l'ont mis en ceste voye, aussi faict il ceux sous la garde & protection desquels il exerce ceste discipline. Bien est-il vray que le Roy maintient & assure ce repos à tous autres hommes. Mais ne plus ne moins que de ceux qui ont eu la nauigation facile & aisée, celuy se ressent deuoir plus à Neptune qui a fait porter des choses plus precieuses, & le marchand paye le vœu bien plus volontiers que ne fait le pilote, Et entre les marchâs, celuy est pl^o liberal en son payement, qui auoit chargé du pourpre où de la pierrerie, q̄ tel autre qui n'auoit mis que choses viles dans la barque: aussi le bien de la paix & tranquillité publique, est plus sensible à ceux qui en scauent prendre le fruit par le inoyen de la sapience. Or plusieurs d'entre les courtifâs s'ot plus empeschiez en tēps de paix qu'ē temps de guerre. Estimes tu donc que celuy doire autāt pour la

ÉPISTRES DE

paix qui l'employe en yrongerie, en voluptez, & en autres vices, pour desraciner lesquels il seroit mesme expedient de faire la guerre? Sinon que tu crusses le sage estre si inique, qu'il ne pense point q̄ les biens qui sont communs, luy viennent en aucune obligation particuliere. Je doy beaucoup au Soleil & à la Lune, & si ce n'est pas pour moy seul qu'ils se leuent: Je suis particulièrement obligé à l'année & à Dieu, auteur & modérateur d'icelle, encore que ce ne soit pas en ma seule faueur, que ses reuolutions soient réglées & limitées. Mais la sottise avarice des mortels fait differéce entre possession & propriété, & ne tiét nulle chose pour siéne, qui soit publique. Le sage au contraire n'estime rien estre plus proprement à luy, que ce dont l'usage luy est commun avec tous hōmes: car aussi n'y auroit-il point de choses cōmunes, si d'icelle il n'en venoit à chacun quelque partie: & la moindre portio de ce qui est commun, fait qu'il y à societé. Dauantage les grands & veritables biens ne sont pas tellement diuiséz, que chacun n'en ait que bien pe-

tite part: il n'est personne en qui ils ne
 soient tous entiers. Quand on distribue
 de l'argent au peuple, chacun en rap-
 porte autant comme il a esté ordonné
 pour teste. Les banquets publiques, &
 les autres choses qui se mettent en la
 main, s'en vôt en plusieurs pieces: mais
 quant à ces biens indiuifibles, comme
 la paix & la liberté, ils appartiennent
 autant tous entiers à chacun, en parti-
 culier, qu'à tous ensemble. Le sage
 donc recognoist, par le moyen de qui
 la iouissance de ses biens luy est don-
 née, par le moyen de qui la commune
 nécessité ne le contraint point de pré-
 dre les armes, aller au guet, & faire la
 ronde à l'entour des murailles, & au-
 tres tels tributs de la guerre: & en le
 recognoissant, en rend graces au gou-
 uerneur, par le fidele tesmoignage de
 sa conscience: car la sagesse apprend
 principalement à bien deuoir & à bien
 payer. Or bien souuent, le plus legiti-
 me & agreable payemēt du bien-fait,
 consiste en la confession seule. Il con-
 fessera donc d'estre debiteur à celuy
 par le gouvernement & prouidence
 duquel luy sera aduenu vn si gracieux

EPISTRES DE

repos, & le libre arbitrage & dispensation de son temps, & vne tranquillité non troublée des remuemens publics,

Dieu nous à fait ce repos, ô Melibée:

Car il me sera toujours comme vn Dieu.

Que si ceste tranquillité doit beaucoup à son autheur, qui consiste seulement en tels effects.

*Par luy il est loisible à mes bœux d'aller
paistre parmy les champs,*

*Et à moy mesme de dire sur mon chalumeau
telle chanson qu'il me plaist.*

COmbien plus est à priser ce repos duquel les Dieux iouissent, voire qui fait les Dieux mesmes? Il est ainsi Lucilius, ie t'accourcy le chemin du Ciel. Sexti^e auoit accoustumé de dire que Iupiter ne pouuoit pas plus qu'un homme de bien: Iupiter à bien plus de choses à donner aux hōmes mais entre deux bons, celuy n'est point meilleur qui est plus riche, non plus qu'entre deux pilotes de pareille suffisance, on ne dira point celuy plus excellent qui à son nauire plus grand & plus magnifique. En quoy donc est-ce que Iupiter est preferable à vn hōme de bien? Est

ce que sa bonté est de plus longue durée? Mais le sage ne s'estime de rien moins, pour sçauoir qu'en moins de temps ses vertus finissent. Tout ainsi qu'être deux sages, celuy qui est decédé le plus vieil, n'est point plus heureux que l'autre, duquel la vertu a pris fin en bien peu d'années. Pareillement Dieu ne surmonte point l'homme de bien en beatitude, encore qu'il le surmonte en durée. La vertu n'est point plus grande pour estre plus longue. Il est vray que Iupiter à toutes choses, mais il en aquitté l'vsage aux autres, & ne s'est reserué que d'estre cause que tous les autres en vsent: & le sage voit en autruy la possessiõ de toutes choses avec autant de nonchalance & de mépris, que Iupiter mesme, & de tant se tient-il plus admirable, que Iupiter n'est peut vser: le sage ne veut pas. Croyons donc à Sextius qui no^b mōstre vn beau chemin, & nous crie tout haut, C'est par icy qu'õ va au Ciel: On y va de ceste part, par le moyẽ de la frugalité: de ceste-cy, par le moyen de la temperance. de ceste cy, par la vaillãce. Ce n'est point és Dieux en qui se trouue le des-

EPISTRES DE

dain & l'enuie. Ils reçoivent tout le monde, & tendent la main pour monter à qui leur demande. Quoy? Te semble-il estrange que les hommes aillent vers les Dieux? Je te dy que les Dieux viennent vers les hommes, & qui est encore plus pres, dans les hommes. On ne voit point de bonne conscience sans l'assistance de Dieu. Il y a dans les corps humains des semences de diuinité, qui sortent semblables à leur origine, si elles tombent en bonne main; mais si en mauuaise, ne plus ne moins qu'une terre palustre & sterile, elle suffoque le grain, & pour le froment produit de l'uraye. A Dieu.

EPISTRE 91.

Qui peut douter, ô Lucilius, que le viure ne soit vn present des dieux immortels, & de la sagesse, le bien viure? D'où certes ils'ensuiuroit que de tant que la bonne vie est plus prisable que la vie, no^r luy serions plus obligez qu'aux Dieux, si d'eux-mesmes nous ne tenions la sagesse, de laquelle ils ont donné à tous la faculté, la science à personne. Car aussi s'ils

Peussent faite vn bien vulgaire, & si nous estiõs prudēs dès nostre naissance, elle perdrait ce qu'elle a en soy de meilleur, qui est de n'estre point entre les choses fortuites. Mais cela est en elle precieux & magnifique, qu'elle n'est point accidõtale, qu'on ne la demande point à autrui, & que chacun la doit à soy-mesme. Car qu'auroit-elle aussi d'admirable, si on la tenoit pour vn bien-fait, & cõme chose qui puisse estre octroyée? Son vray ourage est de trouuer la verité des choses diuines & humaines : d'elle ne s'esloigne iamais la iustice, la pieté, la religion, & toute la suite des vertus qui s'entretiennent & s'enlacent les vnes dās les autres. C'est elle qui a fait reuerer la diuinité, & aimer l'humanité, elle qui a enseigné que les Dieux estoient les vrais seigneurs & Empereurs du monde, & les hommes communs & égaux v'suffructuaires. Laquelle cõmunauté a demeuré quelque temps entiere, auāt que l'auarice l'eust rompuë & eust esté causé d'vne tres-grāde pauureté à ceux mesme qu'elle a fait tres-riches. Car les hommes aians voulu auoir des pos-

fessions propres & particulieres, ont
 cessé de posséder toutes choses ensem-
 ble mais les premières d'être les mor-
 tels, & ceux qui furent engendrez d'eux
 non corrompus encore, n'auoient autre
 loy ne guide que la nature, cōmis cer-
 tes à la meilleure & plus s'eure con-
 duite, car elle procede de telle sorte,
 qu'elle soubmet tousiours les choses
 pires aux meilleures. Parmy les bestes
 les corps plus grād ou pl^o courageux
 sont ceux qui marchent deuāt pour la
 garde. Ce n'est point le pire des tau-
 reaux qui va le premier, mais celuy qui
 surmonte les autres de grandeur & de
 force. Des elephās, le plus haut meine
 la cōpagnie. Et entre les hōmes, en lieu
 de force & grādour est la preud'hom-
 mie. C'est donc par l'ame qu'on esli-
 soit le gouuerneur, dont il aduenoit que
 ces hommes estoient biē-heureux, en-
 tre lesquels nul ne pouuoit estre le pl^o
 puissant, qui ne fut le meilleur. Car ce-
 luy peut autāt qu'il veut, qui s'est per-
 suadé de ne pouuoir rien que ce qu'il
 doit. C'est pourquoy Possidonius esti-
 me, qu'en ce siecle là qu'ōppomme do-
 ré, les Royautez estoiet entre les maïs

des sages. Ceux-cy vsoyent modérément de leur autorité, & empeschoiēt que les plus puissans ne fissent outrage aux plus foibles. Ils conseilloient ou desconseilloient ce qui estoit à faire, & enseignoient quelles choses estoient vtilles ou inutiles. Leur prudence preuoyoit que rien ne māquast à ceux qui estoient sous leur garde: leur vaillance repoussoit les dangers, & leurs suiets estoient ornez & enrichis par leur beneficence: le cōmander estoit lors, non vne Royauté, mais vne charge. Nul n'auoit volonté d'essayer cōbien il estoit puissant, à l'encōtre de ceux lesquels il auoit eu sa puillāce. Nul n'auoit ne sujet de faire iniure, ne courage, d'autāt qu'o obeissoit biē à celuy qui cōmandoit biē & ne pouuoit-on menasser les desobeissans de pis, que de les chasser du royaume. Mais depuis que les vices furent glissez dans le cœur des hōmes, & les royantez changées en tyrānies, on commença d'auoir besoin de faire des Loix, qui mesmes à leur cōmencement furent faites par les Sages. Selon qui fōda les loix de la ville d'Athenes, est cogneu pour auoir esté vn d'entre

EPTISRES DE

les sept Sages de son siecle. Et si Lycurgue eust esté de mesme temps, on luy eust donné la huictiesme place en ceste saincte & venerable compagnie. On louë les loix de Zeleucus & de Charondas: lesquels tirerēt le droict qu'ils establirēt en la Grece Italienne, & en la Sicile, qui estoit lors tres-florissāte, non des plaids & des audiences, ou des consultations des auocats, mais bien du saint & retiré estude des preceptes de Pythagore. Iusques icy ie suis d'accord avec Possidonius: mais q̄ les arts desquels la vie se sert pour son vsage ordinaire ayēt esté trouuez par la Philosophie, cela ne puis ie accorder, n'y faire tāt d'honneur à la mecaniq̄. C'est la Philosophie dit-il, qui enseigne les hommes, lesquels parauāt estoient espars, & qui n'auoiēt que de la chaume pour toute couuerture, ou quelq̄ rocher creusé, ou le pied de quelque arbre pourry, de faire des toits & bastir des maisons: car quant à moy, ie iuge qu'elle n'a non plus inuenté la structure des estages s'esleuans le vns sur les autres, que les referuoirs à poissōs, bastis & fermez à ceste fin seulemēt: que la

La gueule ne courust point de fortune pour la tēpeste: & qu'ores que la tourmente fut grande, la gourmandise eust sa bonasse & ses ports assurez, dās lesquels elle tint en muē, des poissons distinguez & separez par barrieres. Serroit il dōc possible que la Philosophie nous eust aussi appris l'vsage de la clef & de la serrure, & toute autre pareille chose, qui le pourroit nōmer vn signe fait à l'anarice? Serroit-ce bien elle, qui auroit esleu & suspendu les toict̄s des maisons, avec si grād peril de ceux qui y habitent? Sembloit-il ne suffire pas, d'auoir sa couuerture par rencōtre, & trouuer par tout vn naturel reposoir fans art & fans peine? Croy moy, le siecle heureux estoit auāt les architectes: escarter & sier le bois, & assuiettir sa main à la pollisseure, sont choses nées avec le luxe.

Les premiers hommes ne couppoient le bois qu'avec le coing.

Car lors on ne pensoit point encor à bastir ces salles & galeries à faire festins, & les charrettes ne faisoiet poit retētir le pauē, chargées desapin pour faire ces lambrisseures, dōt ladoreure

peze plus q̄ le bois mesme. Deux fourches portoient toute la maison, sur lesquelles on entassoit des brâches & des feuilles, qui disposées en pête dōnoïent cours aux eaux pour grandes qu'elles tombassent. Sous tels toicts que cela logeoient les hommes du premier siecle, mais ils y logoient en assurance. Le chaume à esté la couverture des hommes libres: car sous l'or & le marbre habite la seruitude, En ce aussi ne suis-je pas de mesme aduis q̄ Possidonius, qui estime que les sages ont esté les inuenteurs de tous les outils & ferremens des artisans: aussi tost pourroit-il dire que par les sages,

A esté inuète de prendre les bestes au piege, & de les trôper avec laglu, & d'êceindre les grandes forests de plusieurs lesses de leuriers: Car telles inuentions sont bien effets de la sagacité de l'homme, mais non pas de la sagesse. Je ne luy accorde pas aussi que les Sages ayent les premiers descouuert ces metaux, le fer & l'airain, pour auoir veu q̄lques veines fôdues au dessus de la terre qui auoit esté eschauffée, par l'embrasement des forests: telles choses s'inuētent par ceux

qui les recherchent. Ne pareillement ceste qu'estion ne me sēble point estre si subtile comme il la fait : à sçauoir si le maillet à esté en vsage auāt la tenaille. L'vn & l'autre à esté inuenté par quelque esprit aigu & exercité, plus que grand & esleué, comme à esté aussi toute autre chose pour laquelle chercher il se faut courber, & regarder en terre. Il a tousiours fort peu fallu au Sage pour sō viure, & en ce siecle mesme tout ce qu'il demande, est d'estre le plusqu'il pourra deliure. Comment, ie te prie, peuuent cōpatir ces deux choses ensemble, d'admirer Diogenes, & Dedalus? Lequel des deux prēdrois-tu pour sage, celuy qui a inuenté la sie, ou celuy qui se plia & coucha dans vn tōneau, & qui ayant veu vn enfant qui beuuoit dans le creux de sa main, ietta la coupe qu'il auoit dans sa besace en se blasmant ainsi soy-mesme. Combiē de temps, sot que ie suis, ay-ie eu vne charge superfluë & iportune? Au iourd'huy, lequel te semble pl^s sage, celuy qui a innēté cōment auec deux canaux cachez dans terre, on fait représenter l'arc en Ciel, qui retire les eaux, ou les

ÉPISTRES DE

fait aller par les iardins à sa poste, qui à fait le lambris des sales, tournans & mobiles, de telle sorte que coup sur coup vne face succede à l'autre, & à mesure qu'on change de mets à table, en mesme temps le toit change de forme: ou celuy qui monstre aux autres & à soy-mesme, comment la nature ne nous a rien ordonné de rigoureux & difficile: que sans tailleur de marbre nous pouuons estre logez, vestus sans le commerce des estrangers, & pouruiez de tout ce qui est necessaire pour nostre vsage, si nous nous voulons cōtéter de ce que nature a mis en sa surface: Aufquelles choses, si l'hōme veut prester l'oreille, il sçaura qu'autāt inutile luy est le cuisinier que le gendarme. Ceux-là certes ont esté sages, ou à tout le moins fort aprochans d'estre sages qui pour l'ètretenemēt du corps n'ont eu besoin q̄ de fort peu de choses Il ne faut auoir que biē peu de soi, pour les choses necessaires: se sont les delices, pour lesquelles on trauaille: tu n'as que faire d'artifa si tu veux suivre la nature. Elle n'a point voulu que nostre viure no⁹ fut penible ains nous

à suffisamment garnis, pour tout ce à quoyelle nous à voulu contraindre. Si le froid est intolerable à vn corps nud, les peaux des bestes sauvages & des autres animaux, ne suffisent-elles pas pour nous en deffendre? Se trouue-il pas des peuples, qui se couvrēt d'escorces d'arbres? Les plumes des oiseaux ne seruent-elles point à faire des robes? Encor aujour d'huy vne grand partie des Scythes sōt vestus de peaux de renards & de souris, qui sont douces & maniables, & avec cela impenetrables au vêt & à la pluye. L'anciēneté n'a-elle point fait plusieurs cachettes en certains rochers, lesquels ouuerts ou par l'iniure du temps, ou quelque autre accident, sont deuenus comme cauernes? N'a-il pas esté aisé de façonner vn pieu, l'enduire de boüe, & puis couvrir le dessus de chaumes & autres choses champêtres pour passer sans incommodité, la rigueur des plus grandes froidures? Mais pour repousser les ardeurs de l'esté, il est besoin de quelque ombre espesse. Et quoy? Certain peuples d'Afrique, ne se retirent-ils pas dans des loges qu'ils sōt sous terre n'ayans au-

EPISTRES DE

tre couuerture assez solide contre les ardeurs du Soleil, que la terre aride de sa chaleur mesme? La nature ne nous à point esté si eunemie, qu'ayant rendu aisé à tous les autres animaux, le passage de ceste vie, elle aye voulu que l'homme seul ne peust viure sans tât de sortes d'artifices: Rié de tout cela, ne no^r à esté commandé par elle: Elle ne nous fait rié chercher avec trauail pour l'entretien de nostrevie, ains des que nous sommes nez, nous donne liberalement les prests & munitions d'icelle. Nous mesme no^r faisons toutes choses difficiles, par le desdain des faciles. Les toictz, les couuertures, les vestemens du corps: & les viandes qui nous donnent à ceste heure beaucoup d'affaires se presétoiet d'eux-mesmes gratuitement, ou se pouuoient auoir sans grande peine car ce que la necessité requeroit, estoit le limite de toutes choses: la grandeur & multitude de nos inuentions, est ce qui les a fait cheres & desirables: la nature ayant de quoy fournir de tout ce qu'elle demande, le luxe s'est departy d'elle, qui se suscite tous les iours soy-mesme, & par tant de sie-

elles ne cesse de croistre, appliquât son esprit à faire valoir les vices. Premièrement il fit cōnoiter les choses superflues, & de puis les contraires: & finalement à rendu l'ame suiete & obeissante aux affections corporelles. Car to^o ces mestiers apres lesquels les villes se voyent embesognées, font seulement les affaires du corps, auquel anciennement toutes choses estoient departies cōme à vn seruiteur, à ceste heure toutes sont apprestées pour luy, cōme pour le maistre. De là sont venues les boutiques des teinturiers & des orfeures, de là les parfumeurs & les baladins, qui apprennent des mouuem^{ts} mesurez à la mollesse, & monstrent à chäter d'vne voix rôpuë & effeminée. De ce temps fut bānie la modestie naturelle, qui estaignoit tous desirs par le secours necessaire: Mes-huy de ne vouloir que ce qui suffit, c'est rusticité & misere. Tu ne croiras pas, ô Lucili^o, combien la doceur des belles paroles à pouuoir de faire errer mesmes les plus grands hommes. Voila, Possidonius, vn de ceux, à mon aduis, à qui la Philosophie doit autant, lequel pen-

EPISTRES DE

dât qu'il se plaist à descrire par le menu comment la toile se fait, s'est laissé aller iusques à dire que le mestier du tisserand a esté trouué par les Sages, ne se souuenant pas que de puis on a trouué vne façon de la faire, encore plus subtile. Et qu'eust-il peu dire s'il eust veu nos toiles de ce temps, dont on fait des robes pour ne rien cacher, & desquelles ce n'est pas seulement le corps qui n'en est point voilé, mais ny la honte mesme? De la il passe aux laboureurs, & ne décrit pas auec moins de façon de comment on laboure & sillône la terre par deux fois auec le soc, afin qu'elle s'ouure plus aisément aux racines. Puis comment on iette les semences, & on arrache les herbes auec les mains, à ce que rien de sauuage, qui puisse tuer l'espy, ny suruienne. Il dit pareillement que c'est vne inuention des Sages: cōme si encore auourd'huy plusieurs laboureurs n'inuentent pas quelques façons nouvelles pour augmenter la fertilité de la terre. D'auantage, ils ne se contente pas de ces arts dont nous auons cy dessus parlé, mais enuoyé, par maniere de dire, le Sage

iusques dans le moulin, nous deuifant
 comment par l'imitation de la nature
 il a commencé de faire le pain. Les
 dents, dit-il, s'entrecoutrons rom-
 pent par leur dureté, la viande reçeuë
 dans la bouche, & tout ce qui en tom-
 be est r'enuoyé par la langue aux dents
 mesmes, & se destrépe par la saliuë, afin
 de pouuoir plus aisément passer par le
 gosier. Quand il est paruenü iusqu'au
 vêtre il se cuit par la chaleur de l'esto-
 mac, & se conuertist en nourriture.
 Quelqu'vn ayât suiuy cest exéple, mit
 deux pierres aspres & dures l'vne sur
 l'autre à la similitude des dents, des-
 quelles vne partie immobile attend le
 mouuement de l'autre. Par l'attrition
 de ces pierres le grain est rompu, & en
 fin broyé & reduit en poudre. Apres il
 ietta de l'eau sur ceste farine, & par as-
 sidu pestrissement fit tant qu'il forma
 vn pain, que premierement on fit cui-
 re aux cendres chaudes dans vn pot de
 terre: finalement furent inuentez les
 fours & autres tels aptifices, afin que
 leur ferueur seruit à ceste industrie. A
 peu a il tenu qu'il n'aye encore dit que
 l'art du rauaudeur a esté touué par les

ÉPISTRES DE

sages. Certes c'est biē du discours que toutes ces inuentions sont procedées, mais non pas du parfait discours. Ce sont bien inuentions de l'homme, mais non pas du sage : non plus que les barques avec lesquelles nous passons les riuieres, & nauigeōs dans la mer, ayās pour cet effet façonné des voilles afin de prendre la force & roideur du vêt, & mis le gouvernail par le derriere, pour tourner ça & là le cours du nauire. Chose qui à esté prinse de l'imitation des poissons, lesquels font regis de la queue, par le leger remuement de laquelle ils se contournent souplement de part & d'autre. De toutes ces choses, dit-il, le sage à esté l'inuēteur, mais comme estans trop basses pour les manier, il les a données à des ministres plus viles. J'estime, au contraire, qu'elle n'ont point d'autres auteurs, que pareils à ceux qui encor pour le iourd'huy les exercent. N'auons nous pas veu de nostre memoire sortir tout de nouveau, des inuentions pareilles? cōme l'vsage de mirouërs dont la clarté se voit à trauers leurs couuercles : des estuues suspēduës, & des tuyaux entez

dans les murailles, pour enuoyer haut
 & bas vne chaleur esgale? Que diray-
 te des marbres par lesquels les tem-
 ples & les maisõs reluisent, & de l'ex-
 cessiue hauteur de ces colonnes aron-
 dies & polies, qui soustiennent des por-
 ches & des toits capables de plusieurs
 peuples? Quoy de l'abreuiation de l'es-
 criture, par laquelle tout parler est re-
 çeu sur le papier, la main accõpagnant
 la celerité de la langue? Toutes ces in-
 uentiõs n'ont autres auteurs que des
 coquins: la sagesse monte bien plus
 haut que cela: elle ne s'amuse point à
 enseigner les mains, elle est la mai-
 stresse des ames. Veux-tu sçauoir ce q̃
 elle a trouué, ce qu'elle a fait: Ce n'est
 point vn agreable geste & mouuement
 du corps, ny la façõ de faire sortir vne
 consonance de diuers tons par vne flu-
 ste, en laquelle l'haleine sortât de droit
 ou de costé, se forme en voix harmo-
 nieuse: non les armes, non les murail-
 les non les guerres: ses effects regar-
 dēt l'vtilité, embrassent la paix, & cõ-
 uient le gente humain à la concorde.
 Ce n'est point, dy-ie, vn ouurier d'ou-
 tils pour nos vsages: Qui la voudroit

tant rabaisser que cela? C'est l'artificierne de la vie, à laquelle tous autres mestiers doiuent seruire: Car qui la vie mesme sert, doiuent aussi seruir les ornemens de la vie. Au demeurant, elle tend al'heureuse condition, elle y conduit & y ouure le passage. Elle monstre quelle chose est mal, & qu'elle le semble estre: elle descharge de vanité les entendemens & donne vne grandeur solide: mais celle qui est enflée, & specieuse seulement de fumée: elle la reiette & desdaigne, & ne souffre point qu'on ignore la difference qui est entre les choses pleines ou bouffies. Elle donne la cognoissance de la nature de tout, & de la sienne propre: elle declare ce que sôt les Dieux, & quels ils sôt quels les infernaux, les domestiques & les Genies. Que c'est que sont les ames eternelles, de la seconde forme apres les Dieux, ou c'est qu'elles setiennent, que c'est qu'elles font, qu'elles peuvent, & qu'elles veulent. Ce sont là ses premiers ordres, par lesquels non les ceremonies de quelque prouince, mais ce grand tēple de tous les Dieux le ciel, est ouuert à tous hommes; du-

quel elle donne à regarder les vrais simulachres, & les vraies faces : car pour si grands spectacles la veüe de soy seroit trop debile. De là elle reuiet aux principes des choses, & l'eternel entendement qui est dans le tout, & la force de toutes les semences, dont chaque chose est si proprement figurée, puis elle commence à traiter de l'ame, d'où elle est, ou pour combien de temps, & en combien de membres diuisée. Apres, elle enseigne de discerner les doutes & ambignitez qui sont en la mort & en la vie. Car en l'vne & en l'autre, le faux est meslé avec le veritable. Elle ne s'est doncques retirée de ces autres artifices, comme il semble à Possidonius, mais plustost iamais elle ne s'y est appliquée : car le Sage n'eust oncques estimé vne chose digne qu'il l'eust inuentée, laquelle il n'eust point iugé digne d'estre tousiours pratiquée. Ce qu'il eust deu aussi tost laisser, il n'eust pas commencó de l'entreprendre. Anacarsis, dit-il, a inuenté la rouë du potier, par le tour de laquelle sont formez les vaisseaux de terre. Et pour ce qu'on trouue, la rouë du potier

EPISTRES DE

dans Homere, il ayme mieux dire que
 les vers sont faux, que la fable. Quand
 est de moy, ie ne veux poit debattre, si
 Anacarsis a esté autheur de telle cho-
 se ou non, & s'il a esté, i'aduouë certes
 qu'un sage l'a inuentée, mais non pas
 comme sage: car les sages peuent faire
 beaucoup de choses, comme estât hō-
 mes, & non pourtant en qualité de sa-
 ges. Presupposé qu'un sage soit bon-
 coureur, s'il surpasse les autres en la
 course, ce ne fera pas par ceste partie
 dont il est sage, mais par celle dont il
 est leger & viste. Je desiroy pouoir
 montrer à Possidonius vn verrier qui
 avec vne halenée, forme le verre en
 plus de façons, que la plus diligente
 main du mōde ne sçauroit faire. Or ces
 choses ont esté trouuées: depuis que
 nous auons cessé d'auoir des sages. On
 tient, dit-il, que Democritus a inuētē
 la façon, de faire des voutes, & q̄ les
 pierres panchantes peu à peu par leur
 courbemēt, se liassent à celles du mi-
 lieu: ce que ie dirois volontiers estre
 faux: car il est necessaire qu'auant De-
 mocritus il y eust des pōts & des por-
 tes, dont les linteaux sont ordinaire-

ment voutez. Le mesme Democritus à aussi inuenté le moyen de resoudre & mollifier l'yuoire, & de conuertir par le feu le cristal en emeraude, duquel artifice on se sert encor pour le iourd'huy, pour colorer plusieurs pierres. Ie dy donc que bien que telles industries ayent esté inuentées par le sage, il ne les a point toutes fois inuentées, entât que sage : car il fait plusieurs autres choses, que les plus ignorans font aussi bien que luy, ou mieux, & avec plus de dexterité. Veux-tu donc scauoir quelles sont ses inuentions, & que c'est qu'il a produit en lumiere? Il à premierement descouuert la vraye nature, laquelle il n'a point ainsi que les autres animaux suiuiue avec les yeux, lesquels sont foibles & tardifs pour les choses diuines. Apres il à ordonné la loy & reigle de la vie, qu'il a formée sur les choses vniuerselles : & n'a pas enseigné seulement de cognoistre, mais encor de suiure les Dieux, & de receuoir les accidens, nõ d'autre façon que les commandemens mesmes. Il à examiné les opiniõs faullës, & d'une iuste balance à mesuré de quel pois

estoit chaque chose. Il a condamné les voluptez meslée avec la repentance. Il a embrassé ces biens qui sont en tout temps agreables, & a fait voir à tout le monde que celuy estoit tres-heureux, qui n'a point besoïn de felicité, & tres-puissant qui tient soy-mesme en sa puissance Mais ie ne parle pas de ceste Philosophie, qui met hors de sa patrie le Citoyen, hors du monde les Dieux, & qui donne la vertu à la volupte: ains de celle là qui n'estime point qu'il y aye d'autre bien, que ce qui est honneste: laquelle ne peut estre ostée par les presens, ne des hommes ne de la fortune: de laquelle le seul prix est, de ne pouuoir estre prinse par prix quelcōque. Ie ne croy pas que ceste Philosophie fut en ce siecle rude & innocent, auquel il ny auoit point encore d'artifices, & que les hommes apprenoient seulement par l'usage, ce qui leur estoit utile: comme aussi auant cest aage heureux, auquel la nature exposoit indifferemment en public ses liberalitez à iouir auant que le luxe & l'auarice eust dislocié les mortels, & que de la communauté ils fussent accourus à la rapi-

ne, ces sages n'estoient point bien que naturellement tous fissent choses pareille à celles que les sages disent de- uoir estre faites: Certes on nepourroit tant louer & admirer nul autre estat du genre humain: & si Dieu permet- toit à quelqu'un d'ordonner des choses de la terre, & former les mœurs des hommes, rien ne luy pourroit plus agréer, que ce qu'on dit auoir esté par- my ces premiers peuples, du temps desquels.

Nuls laboureurs ne cultivoient la terre,

Le champ n'estoit point party ne limité,

*Chacun prenoit par tout ce dont il auoit le
soin,*

*Et la terre portoit toutes choses avec plus
d'abondance, quand elle n'estoit sollicitée
de personne.*

Qui pouuoit il auoir de plus heureux que ces hommes-là? Ils iouissent en société des biens-faits de la nature, laquelle suffisoit à l'entretien, & cōser- uation de tous, comme mere commu- ne: & la possession estoit tranquille & assurée des richesses publiques. Ne les pouuoit-on pas appeller trescon- tens & tres-riches, entre lesquels on

EPISTRES DE

n'eust sçeu trouuer vn pauvre? L'auarice fest iettée au meillen du bon ordre, laquelle ayant voulu mettre quelque chose à part, & le conuertir à son vsage s'est renduë estrangere au total, & de l'infiny estant reduite au peu, a introduit la paureté, & en conuoitant plusieurs choses, les a perdues toutes. Et quand bié elle voudroit recouurer & reparer la perte qu'elle à faite, & qu'elle adiousteroit possession à possession, qu'elle chasseroit son voisin, ou par argent ou par force, qu'elle estendrait ses terres au iuste espace d'une Prouince, & qu'elle nōmeroit heritage, la longue peregrination qu'elle ferait sur son propre, nulle propagation de limites ne la remettra iamais là d'ou elle est partie. Car apres que nous aurons fait toutes choses, il sera bien vray que nous possederons beaucoup, mais auant tout l'vniuers estoit nostre domaine. La terre non cultiuee estoit plus fertile & prodigue pour l'vsage des peuples non auares. Tout ce que la nature produisoit, ce n'estoit pas plus de plaisir de l'auoir trouué, que l'ayant trouué le cōmuniquer aux

autres. Rien ne pouuoit estre ne superflu ne defectueux à personne : Toutes choses estoit diuisées entre gens qui estoient de bon accord & correspondance. Encore le plus puissant n'auoit mis la main sur le plus foible, encore l'auaricieux en faisoit des cachots pour soy, n'auoit osté à vn autre la fruition des choses necessaires. C'estoiēt choses pareilles, le soin de son compagnō & de soy-mesme. Les armes cessoient & les mains non timides & souillées du sang humain, n'exerçoient leur haine que contre les bestes. Ces hommes la que quelque forest espaisse deffendoit du soleil, qui viuoient sous les rameaux, & autre telle vile couuerture, pour se sauuer de l'hyuer ou de la pluie passoient les nuicts tranquilles & vuides de soupçon & de crainte. La sollicitude nous agite & nous harcele dans nostre pourpre, & la terre quelq̄ dure qu'elle soit, leur donnoit vn sommeil doux & agreable. Ils n'auoient point au dessus de leurs testes des poultries ouurées en taille ou en sculpture, mais les corps celestes rouloient par dessus dormans en la campagne: & pour insi-

EPISTRES DE

gne spectacle des nuits, le Ciel alloit comme en tombant & conduisoit vn si grand œuure avec silence. Tant de nuit que de iour ils auoient la veüe de ceste maison si haute & si splendide. Combien auoient-ils de plaisir en regardât les signes dont les vns estoient par le mouuement du Ciel soustraits à la veüe & d'autre costé les autres commençoient à naistre? Qui ne s'esuiroit entre des miracles si frequens, & espars en si grand espace? Mais vous autres tréblez de peur au moindre bruit que vos plâchers facent, & entre vos lanbriz peints & dores, si quelque chose à craqué, vous vous mettez soudainement en fuite. Quât à eux, ils n'auoiēt point de maisons qui eussent la grandeur & ressemblâce de villes, mais vn air libre & ouuert, vne ombre legere de quelque rocher ou de quelque arbre, l'eau claire & viue de quelque fontaine, des ruisseaux non conduits par la force ou artifice, mais coulans de leurs cours naturel, des prezbeaux säs appareil ne industrie & entre toutes ces choses, quelque petite loge champestre, bastie & façonnée d'vne main

rustique, estoient les ornemens de leur demeure, conformes à leur condition & nature, ou ils habitoient, sans rien craindre d'une telle maison, ne pour elle. Là où aujourdhuy de nos toicts mesmes, nous vient vne grande partie de nostre crainte. Bien que toutes fois leur vie fut tresbelle & tres-innocente, si n'estoient-ils point ce que nous appellons sages, qui est le nom qu'aujourdhuy on attribue à la plus digne & excellente œuure de la vie. Nô que ie vueille nier, qu'il n'y aye eu entre eux des hommes de haut entedement, & qui faisoient cognoistre qu'ils sortoient par maniere de dire, frais emoluz de la main des Dieux: comme il ne faut point douter que le monde en sa ieunesse, n'aye produit les choses meilleures: mais il n'auoient pas communément les esprits du tout si parfaits & accomplis comme ils auoient le naturel fort & durât à la peine. Car aussi n'est-ce point la nature qui donne la vertu. C'est par art qu'on deuiét homme de bien. Vray est qu'ils ne cherchoient ne l'or ne l'argent, ne les pierres precieuses dans les entrailles de la

EPISTRES DE

terre, & qu'ils s'abstenoient du meurtre mesme des animaux muets & desraisonnables, tant s'en falloit que comme aujourdhuy, l'homme voulut faire mourir l'homme, sans subiect de haine ou de crainte, mais seulement pour spectacle Leur robes n'estoient point enrichies de broderie: l'or n'estoit point encor tissu, ne seulement tiré hors la miniere. Mais quoy: Ils estoient seulement innocens par ignorace. Or il y a bien à dire entre ne vouloir pas faillir, ou ne sçauoir pas. La iustice leur manquoit & la prudence & la temperance & la vaillance, mais leur vie agreste & grossiere faisoit que leurs actions auoient de la conformité à toutes ces vertus. Car quand à la vertu, elle ne se voit point qu'en vne ame instituée & disciplinée, & qui l'a acquise par vne exercitation assiduele: Nostre essence est bien apte à l'acquérir, mais nous naissons sans elle, & aux meilleures natures du monde, auant l'institution, est bien la matiere de la vertu, mais non pas la vertu mesme. A Dieu.

IE me suis retiré en mon Nomentan, pour fuir non, comme tu pourrois penser, la ville, mais bien la fieure, & mesme si prochaine, que ie commençoy desia d'en sentir l'accez, Ie cōmanday dōc qu'on m'apprestast mō coche: & ma femme Pauline taschoit de me diuertir de ceste entreprise: car le medecin iugeoit par le battement de mon poux, incertain & hors de sa mesure naturelle, que i'auoy quelque ombrage & commencement de fieure: i'auoy cela en la memoire & en la bouche que Gallion ayant en Achaie senty quelque pareil frisson, monta tout soudain en vn nauire, disant que c'estoit vne fieure du lieu & non du corps: & faysoy ce conte à ma femme, sur le point qu'elle me recommandoit tres-affectueusemēt ma santé: car il faut que tu entendes, que son ame tourne aucunement dans la mienne: & partant ie pren plus volontiers le soin de ma personne, afin de conseruer la santé de la sienne: D'où il se fait que bien que ma vieillesse m'aye rédu hardy & courageux en beaucoup de choses, ie pers toutesfois à sō occa-

EPISTRES DE

tion ce bien-fait & commodité de m^o aage. Je me represente que dans ce vieillard il y a quelque ieune pers^one, qu'il faut contregarder & sauuer. Ne pouuant donc obtenir d'elle, qu'elle mesme plus courageusement, elle obtient de moy que ie me contregarde plus soigneusement. Car il est raisonnable de complaire aux honnestes affections de ses amis, & bié que les causes soient presentées, on doit reuoker en faueur des siens, le dessein qu'õ a fait de mourir, voire retenir la vie, quand elle seroit à deux doigts pres de son yssuë. Il faut viure avec les gens de bien, non autant qu'on l'a agreable, mais autant qu'il est expedient & necessaire. Celly est trop mol & delicat, qui n'estime pas tant sa femme ou son amy, que de vuloir en leur faueur allonger sa vie, & qui s'obstine de mourir, sans pouuoir estre flechy, ny par leur cõsideration n'y par leur priere. Et me s^eble que c'est acte d'humanité de cõseruer plus exactem^et sa vieillesse qui reçoit vn tresgrand & tresagreable fruit de la garde de soy mesme, non troublée ne agitée d'aucune crainte, quand on

pense

pense qu'elle est à quelqu'un des siens
 douce, vtile & desirable. Cela dauanta-
 ge a en soy vn contentement & remu-
 nation non petite. Car y a-il rien de
 plus doux, que de se voir estre si cher à
 sa fême, que pour ce seul respect, on se
 soit pl^s cher à soy mesme? Pauline dōc
 me peut cōtre en obligation, non seu-
 lemēt la sollicitude pour ma sāté, mais
 encore la mienne. Et si tu desires sca-
 uoir commēt ceste resolution de m'en
 aller m'est reussie, ie te diray que sou-
 dain apres que ie fus sorty de la ville,
 & eu outrepassé ceste fumée des cui-
 sines, qui nous font humer toutes les in-
 fections qu'elles attirent, ie senty vn
 incroyable changement en ma disposi-
 tion. Et combien estimes-tu que ie re-
 couuray de force des aussi tost que i'a-
 prochay de nos vignobles? Estant de-
 lié au pasturage, ie me repu de ma viā-
 de: & me suis refait & chassé ceste lan-
 gueur de disposition ambiguë & cha-
 grineuse, & commencé de vacquer à
 l'estude de toute mon ame. Vray est
 que le lieu n'apporte pas beaucoup de
 cōmodité à cela, si l'esprit ne se le fait
 soy-mesme, lequel peut bien, s'il veut,

au milieu des occupatiōs trouuer vne
 tranquille retraite: comme au cōtraire
 il trouuera de quoy estre interrōpu
 & enuelpé en quelque region qu'il
 puisse choisir, pour se seſtrer des af-
 faires. Car on dit que Socrates respō-
 dit à quelqu'un qui se plaignoit que sa
 peregrination ne luy auoit de riē pro-
 fité le croybiē: car tu faisois ton pele-
 rinage dans toy-mesme. O combiē fe-
 roit-il expedient pour plusieurs, qu'ils
 s'esloignassent & fouruoyassent d'eux
 mesmes? Car à ceste heure ils s'agitent
 s'alterent, & s'espouuentent. De quoy
 donc peut seruir de trauffer plusieurs
 mers, & se pourmener de ville en ville?
 Si tu te veux exēpter de ce qui te tra-
 uaille & persecute, il n'est ia besoin
 que tu ailles ailleurs, mais il faut q̄ tu
 sois autre. Imagine toy que tu sois ve-
 nu ou à Athenes, ou à Rhodes, choisi
 quelque ville à ta fantasie: qu'importe
 il quelles coustumes ou qu'elle mœurs
 elle aye, si les tiens t'y accompagnent?
 Tu iugeras q̄ c'est felicité d'auoir des
 richesses: La pauureté dōc te tourmē-
 tera, & encore ce q̄ est tresmiserable,
 la fausse, car biē que tu possedes beau-

Coup toutesfois pourceque quelqu'un
 aura d'auantage, tu te sembleras estre
 d'autât defectueux, q̄ tu seras surmon-
 té d'un autre. Constitues-tu la beatitu-
 de à auoir deshonneur? Toute dignité
 donques & authorité qui sera donnée
 à autruy te mettra en peine, & creueras
 de depit de la gloire & reputatiõ qu'il
 pourra auoir acquise? Telle sera la fu-
 rie de l'ambition, q̄ nulle ne te semble-
 ra marcher apres toi, s'il ya quelqu'un
 qui te procede. Si tu estimes que la
 mort soit quelque mal, bien qu'elle
 n'en aye point d'autre, que celuy qui
 est deuant elle, à sçauoir la crainte,
 non seulement les dangers te tien-
 dront en frayeur, mais encore seras-tu
 perpetuellement agité de suspicions
 vaines: car que te profitera-il de t'estre
 sauué de tant de villes, & au milieu des
 ennemis auoir trouué lieu de fuite, la
 paix mesme te fournira les moyens de
 craindre. Ton ame possédée & atter-
 rée de la peur, ne se pourra seulement
 fier aux choses assurees laquelle s'e-
 stant fait vne habitude de craindre sãs
 aucune mesure ne preuoiance, se rend
 inhabille de pouuoir à son salut pro-

EPISTRES DE

pre: car elle n'euite pas seulement, elle fuit. Or en tournant le dos aux dâgers, nous leur donnons plus de prinse. Si tu iuges la perte de quelqu'un de ceux q̄ tu aimes estre mal, souvien toy qu'il y a aussi peu de fondement en tel regret, comme à pleurer de ce que les fueilles tombent aux arbres, qui embellissent tes allées. Tout ce qui te plaisoit & cōtentoit est encore en la mesme vigueur qu'il estoit quand tu le voyois verdier: Il pourra estre qu'en vn autre iour la fortune t'en osterà vn autre. Mais tout ainsi que la perte des fueilles est legere, pource qu'elle reuiennent, aussi est celle de ceux que tu aimes & q̄ tu estimes des delices de ta vie, pource que encore qu'ils ne renaissēt, point, ils se recourēt. Mais à l'adventure te plains tu de quoy ils ne seront pas les mesmes qu'ils estoient. Je te dy, que ne toy aussi ne seras pas le mesme que tu es. Chaque iour, chaque heure te change, il est vray q̄ le raniſſement qui est fait d'autrui, est plus apperceuable: car celuy qui se fait de no^r mesmes, est incognu pource qu'il se fait à cachetes: & se peut dire que les autres sōt emportez,

& nous sommes insensiblement soustraits & desrobez à nous mesmes. Or tu n'as garde de te représenter ces choses, ny d'appliquer ces emplastres à tes playes: plustost tu prouigneras tes maux, en esperant certaines choses, & desesperant des autres. Si tu m'en crois pourtant, & si tu es sages, tu feras vn meylange de l'vn avec l'autre, en n'esperant rien sans des fiance, ny ne desesperant de rien sans esperance. Pour retourner donc à mon propos, ie te demande, de quoy à iamais la peregrination de foy profite à personne? Elle n'a point moderé les voluptez, ny refrené les conuicités, non reprimé la cholere, non abbatu les indomptables impetuosités de l'amour. Elle n'a en fin enleué nulle tache ou imperfection de l'ame, elle ne luy a point donné plus de iugement n'a point osté l'erreur de ses opinions, mais l'a seulement amusée & entretenuë de quelque nouueauté: ne plus ne moins, qu'vn enfant qui regarde curieusement les choses qui luy sont incogneues. Au demeurât l'inconstance de l'ame, qui de foy est bien fort malade, est renduë plus mobile & plus in-

EPISTRES DE

quiete, par ceste iactation & frequent remuement de lieuen autre. D'ou il aduient que ceux qui auoiēt souhaité d'estre en certains lieux, souhaitent encor d'auantage de n'y estre pl^s, & tout ainsi qu'oyseaux de passage s'en partēt plus legerement qu'ils n'y viennent. Je te diray donc en vn mot qu'en voiageant tu acqueras bien la cognoissance de plusieurs peuples, tu verras des formes de montagnes toutes nouvelles, & des plaines qui auront des estenduës inusitées, des vallons arrousez d'eaux viues & non tarissantes: Tu y pourras encor obseruer la nature de quelque fleue: comment en Esté le Nil s'enfle & se desborde, cōmēt le Tygre est soustrait à la veüë, & comme ayant couru vn long pays par dessous terre, il apparoist tout à coup en sa largeur entiere: ou bien comment Meandre, leuiet & exercice des poëtes, se plie & serpēte en plusieurs tours & retours, & comme souuentefois approchant tout contre son canal, auāt que d'y couler il se desrobe & donne volte: mais au reste tout cela ne te fera ne meilleur ne plus sage. Il faut donc conuerser avec les mai-

Hres de la Sapience, pour apprendre
 d'eux les choses qu'ils ont ia trouuées,
 & chercher celles qui ne le sont pas
 encore. C'est ainsi qu'il faut reformer
 son ame, & d'une miserable seruitude,
 l'esleuer en vne belle franchise. Car
 tant q tu voyageras, ignorant des cho-
 ses qu'il faut fuir ou desirer, ignorant
 de ce qui est necessaire ou superflu, de
 ce qui est iuste, & de ce qui est honne-
 ste, cela s'appellera fouruoyement &
 non voyage. Tu n'auras nul secours ne
 commodité de toutes ces courses &
 pourmenades: car tu voyages avec tes
 complexions, & tes vices sont touf-
 iours à ta suite. Et encore pleust à
 Dieu fussent-ils seulement à ta suite:
 car ainsi au moins seroient ils vn peu
 esloignez de toy, ou à cest heure tu ne
 les meines pas seulement, tu les portes:
 partant ils ne cessent de t'importuner,
 & te donner, quelque part que tu sois,
 des incommoditez égalemēt espineu-
 ses non la region, mais le medecin est
 requestable au malade. Si quelqu'un
 s'est rōpu la cuisse, ou s'est desnoué le
 pied, il ne mōtera point soudain à che-
 ual, ou sur vn nauire, mais appellera le

EPISTRES DE

ehirurgien pour luy penser la partie rompuë, & remettre la denouëe. Penferois-tu donc qu'une ame difformée de fractures & de distorsions se peust guerir, pour chāger seulement de place? Le mal est plus grād que pour estre chassé par vne gestatiō simple, le voyager d'un lieu en autre, ne fait point le medecin ne l'orateur. Comment donc estimerois-tu que la sagesse, qui est le plus haut & plus excellent bié qui soit octroyé aux hōmes, peut estre apprinse ou recueillie sur vn grand chemin? Croÿ moy, Il n'est poit de chemin qui t'exempte des cōuoitises, des frayeurs & de la cholere, ou s'il y en auoit quelqu'un, tous les hommes feroient effort pour y prédre place. Ces maux oppresferōt aussi long temps le voyageur par mer & par terre, qu'il emportera la cause & la source dās soy-mesme. T'esbahis-tu que pour t'estre absenté tu ne sens point d'allegeance? Ce que tu suis est dās toy. Reforme toy donc, & defay toy des choses qui t'accablent: amēde tes desirs, ou à tout le moins reigle les à quelque mesure: chasse toute malice hors de ton ame. Si tu veux fai-

te vn plaisant & agreable voyage, prend garde que toute ta cōpagnie soit saine car l'auarice se tiendra tousiours avec toy, tāt que tu viuras avec vn auāre & sordide : l'orgueil ne s'esloignera iamais de toy si tu conuerses avec vn superbe. En la frēquentation d'vn bourreau ne te persuades point que la cruauté t'abandonne: la societe des adulteres allumera tes passions amoureuses: si tu veux te despoiller du vice, tiē toy loin des exemples du vice. Or ie t'auise que le desbauché, l'auaricieux, le cruel & le frauduleux, qui te nuiroient beaucoup s'ils se tenoient pres de toy, sont dans toy-mesme. Change donc de main, & accointe toy de ceux qui sont de milleure vie. Vy avec les Catons, ou avec Lælie, ou avec Tuberon: ou, si tu aimes mieux viure avec les Grecs, cōuerse avec Zenon & avec Socrate: l'vn t'enseignera de mourir, s'il en est besoin, l'autre auant mesme qu'il en soit besoin. Domestique toy avec Chrysippe & Possidon: il te donneront la cognoissance des choses diuines & humaines. Ceux-là t'ordonneront de mettre la main à la besogne,

EPISTRES DE

& non seulement pour bien & exquisi-
 sement parler, & ietter des paroles
 choisies, pour l'oblectation de ceux
 qui escoutent: mais d'endureir ton
 ame, & la réleuer contre les tourmens
 & les menaces. Car en cestevie trouble
 & flotée il n'ya que ce seul port: mes-
 priser les choses accidentales, estre
 ferme, & monstrier le deuant à tous les
 traits de la fortune, sans se cacher &
 sans coniller en façon queleconque: la
 nature nous à créés pour estre magna-
 nimes. Et tout ainsi qu'elle à fait les vns
 des animaux farouches les autrescauts
 & frauduleux, & les autres timides,
 aussi nous à elle donné vn cœur & vne
 ame esleuée, qui cherche ou l'on pour-
 ra non seurement, mais honnestement
 viure semblable au Ciel, qu'elle ensuit
 & imite, autâtqu'il est possible à sa cō-
 ditiō humaine & mortelle. Elle se pre-
 sente & se resiouit d'estre regardée &
 louée, maistresse & emperiere de tou-
 tes choses, de laquelle il n'y a rien qui
 puisse faire abaisser la virilité, rien qui
 luy soit ou sible estre in supportable.
*La mort & le travail, figures hideuses à
 voir, & espouventables.*

Non sont, si tu les peux regarder d'un œil assuré & ferme, & qui passe & penetre à trauers les tenebres. Plusieurs choses nous font peur de nuict, d'esquelles le iour on se mocque. Virgile a tresbien dit:

La mort & le travail figures hideuses à voir & espouventables.

Il n'a pas dit qu'elles le fussent par effect, mais de semblant & de veüe, c'est à dire qu'elles ne le sont pas, mais le semblent estre. Car qui a-il en elles de tant redoutables comme l'a dit vulgué la renommée? Qui a-il, ô Lucilius, pourquoy l'homme doive craindre la mort? & le travail, celuy qui a de la verité? Or à tous coups ie rencontre de ces hommes, qui estiment que riën ne peut estre fait de tout ce qu'ils ne peuvent faire, & disent que nos propos vont plus haut que ne peut souffrir la nature humaine. Mais combien ay ie meilleure opinion d'eux qu'eux mesmes? Car ie dy qu'ils peuvent accomplir toutes ces choses, mais qu'ils ne veulent pas. Qui est-ce qui les à iamais voulu essayer, à qui elles n'ayent en l'action mesme semble plus faciles qu'il ne les

auoit conçues? Ce n'est pas pour-cel
 qu'elles sont difficiles, que nous n'o-
 sons pas les entreprendre, mais plu-
 tost pource que nous n'osons pas les
 entreprendre elles sont difficiles. Tou-
 tesfois s'ils en veulent des exéples, que
 ils regardent Socrates, vieillard caduc,
 & ayant ja, comme on dit, vn pied dans
 la fosse, que la fortune à porté & trai-
 né par toutes les choses aspres & mal-
 aisées combatu de la faim & de la pau-
 vreté, que les charges domestiques ré-
 doient plus insupportables, & des tra-
 uaux qu'il a supportez mesmes militai-
 res, par lesquels il a mis sur les champs
 des armes entieres: & entre iceux en-
 core faut-il conter la femme fiere, &
 du tout contraire à ses mœurs, & qui
 auoit vne licence & débordement de
 langue inexpugnable, & ses enfans
 mal créés & indociles, plus sembla-
 bles à la mere qu'au pere. Toute sa vie
 s'est passée, ou en guerre, ou en ty-
 rannie, ou en liberté plus cruelle que
 les tyrans & que la guerre. L'espace de
 vint sept ans il fallut combattre, la
 reddition de la ville d'Athenes à la dis-
 cretion des trente tyrans, fut la fin de

la guerre, desquels la pluspart luy estoient ennemis mortels, & capitaux. Il fut accusé deuant des Iuges qui luy estoient parties. On luy obiecta qu'il mesprisoit la religion, & corrompoit la ieunesse, laquelle on luy reprochoit qu'ils suscitoit cõtre les Dieux, contre les peres, & la chose publique. La prison & le venin après tout. Mais il s'en faut tant que toutes ces choses fissent changer le courage de Socrates, qu'elles ne firent pas seulement changer la couleur de son visage. Il à cõseruë iusques à l'extrémité de sa vie ceste louange singuliere & admirable, que nul n'a iamais veu Socrates ne plus resiouy, ne plus attristé vne fois que l'autre, ayãt tousiours esté égal à soy-mesme en vne si grande inégalité de fortune. Veux-tu encore vne autre exemple? Pren le ieune Catõ, que la fortune à traitté avec plus d'opiniastreté, & avec plus de cholere. Car s'estant en tous endroits opposée à ses desseins, il a neantmoins fait paroistre, q'homme d'honneur peut viure malgré elle, & mourir malgré elle. En tout son aage il n'a veu autre chose que guerres ciuiles, où pour le

moins les commencemens & achemens d'icelles. Et peut-on dire qu'il n'a pas moins qu' Socrates vescu en fermeté, si d'auéture on ne uouloit dire, qu'en la compagnie de Cn. Pópée, Cesar & Crassus, il aye iouy de la liberté: Parmy toutefois les changemens si frequens de la chose publique, nul n'a iamais veu de changemēt en Caton, ains il s'est en tout estat & conditiō, portē toujours d'vne mesme sorte. En l'otroy des dignitez, au refus, aux calomnies & aux honneurs, aux assemblées de ville, en la guerre, en la mort, & finalement en ceste generale frayeur & tremblemēt de la chose publique. Cesar estant d'vn costé avec dix legions tresbelliqueuses, & Pompée de l'autre, avec toutes les forces des nations estrāgeres, il se monstra seul assez ferme cōtre toutes choses: & les aucuns enclinans à Cesar, & les autres à Pompée, vn seul Caton fit qu'il y eust quelque bande pour soy & la chose publique. Si tu te veux représēter l'estat de ce temps là, tu verras le menu peuple desireux de nouuelletez d'vne part, & de l'autre les riches & puillās, & l'or-

Arre des Cheualiers, & tout ce qui estoit de bon & signalé en Rome, Caeson & la chose publique laissez seuls au milieu de ces deux partis. Tu t'esbahiras regardant.

Atride & Iriamus, & Achilles à tous les deux contraire.

Car il reprove les actions de l'un & de l'autre, & prononce cõtre tous les deux ceste sentence. Il dit si Cesar est victorieux, qu'il le fera mourir, & qu'il se bannira, si Pompée gagne: Que deuoit craindre celuy q̄ s'e estoit ordonné à soy mesme, ou vainqueur ou vaincu: telles choses: qu'elles n'eussent peu, par les plus cruels & passionnez ennemis estre ordonnées pires: Il mourut par sa propre ordonnance. Tu vois doncques bien que les hommes peuuent souffrir la peine. Car allant tousiours à pied, il amena vne armée par le milieu des deserts de l'Afrique. Tu vois qu'ils peuuent endurer la soif: car cõduisant sans aucun bagage par des montagnes cuites par maniere de dire, & desseichées de l'ardeur du soleil, le reste d'une armée deffaitte, il a supporté le defaut de toute liqueur, sans que pour se rafraichi-

ÉPISTRES DE

chir il aye iamais laissé les armes, & si quelque fois il a rencontré de l'eau, il n'a iamais beu qu'après to^o les autres. Tu vois que l'honneur se peut mespriser & l'infamie car au mesme iour qu'il luy refusa vne dignité, il iouia à la paume en la place publique. Tu vois qu'on peut ne caindre point la puissance des Princes: car il a prouqué & irrité Pomée & Cesar ensemble, à l'vn desquels nul n'osa iamis penser de faire offense, si n'est pour gagner la grace de l'autre. Tu vois qu'on peut desdaigner la mort & le bannissement: car il s'ordonna l'vn & l'autre à soy-mesme pour refuge, & viuoit cependant en guerre. Nous pouuons donc auoir autant d'assurance & de courage que luy contre telles choses. Vueillons seulement secoüer le bast qui nous blesse. Mais il faut en premier lieu chasser loin de nous les voluptez: car elles nous desnervent & effeminēt, & requierent de nous beaucoup de choses: & le beaucoup il le faut requerir de la fortune. Il est en second lieu nécessaire de mespriser les richesses: car ce sont les pensionnaires de la seruitude.

Quittons là l'or & l'argent, & toute autre chose qui charge les maisons heureuses. La liberté ne peut estre acquise, sans qu'elle couste, & si tu la prises beaucoup, toutes autres choses doiuent estre prises. A Dieu.

EPISTRE. 121.

Cette Epistre s'est diuaguée par plusieurs petites demandes, mais elle s'arreste principalement en vne qu'elle desire estre resoluë. A scauoir comment nous est venuë la cognoissance de ce qui est bon & honneste. Or à l'endroit d'aucuns ce sont deux choses differentes, mais parmy nous elles s'ont seulement diuisées. Je declareray que c'est. Aucuns estimēt que ce qui est utile soit bon, & partant il attribuent ce nom là aux richesses, à vn cheual, au vin & à plusieurs autres choses. Si petit pris mettent-ils le nom de bon, & tant le font-ils descēdre à choses sordides. Et estimēt que l'honneste soit ce qui a en soy la reigle & obseruation exacte du deuoir, comme d'estre soigneux du traitemēt de ses pere & me

re en leur vieillesse, de subuenir à l'indigence de ses amis, de se porter vaillamment en vn combat, de donner vn iugemēt plein de moderatiō & de prudence. Or nous mettons bien ces choses en deux, mais no^s les faisons d'vns. Rien n'est bō que ce qui est honneſte, rien n'est hōneſte qui ne ſoit bon. Veu que i'ay ſouuēt eſtois dit, quelle différence il'y a entre ces choses, ie iuge eſtre ſuperflu de le redire, & me cōtēteray, pour ce coup, d'aiouſter cecy. Que rien no^s ſemble eſtre bō, dōt quelqu'vn puiſſe mal vſer. Or tu vois qu'aucuns vſent tres-mal des richēſſes, de la nobleſſe & des forces: Cela eſtāt eſtably ie reuien à ceſte heure, à ce dont tu deſires que ie t'eſclairciſſe, commēt no^s auons eu premierement la cognoiſſance de bō & de l'hōneſte. Car nature n'a peu la nous donner. Elle a bien ietté en nous quelques ſemences de la ſcience, mais non pas la ſcience meſme. Aucuns diſent que ceſte cognoiſſance nous eſt fortuitement obuenuë, choſe qui me ſemble incroyable que quelqu'vn aye trouuë inopinément, & par rencontre l'image de la vertu. Or ce que nous

pensons estre plus vray semblable est,
 que la conference des choses souuent
 faites l'a recueillie, & que par propor-
 tion & analogie nostre entendement à
 iugé ce qui estoit bon & qui estoit hõ-
 neste. Ce mot d'analogie à esté mel-
 huy receu, pour vniuersel & commun
 à toutes langues, i'en vseray donc, non
 comme de receu, mais cõme d'vfité, &
 diray quelle est ceste analogie. Nous
 nous sommes apperceuz que le corps
 auoit sa santé, par laquelle nous auons
 iferé qu'il y en deuoit auoir quelqu'v-
 ne de l'ame: no^o auons veu que le corps
 auoit sa force, & quant & quant auons
 iugé que l'entendement deuoit auoir la
 sienne. Quelques actiõs douces & hu-
 maines, quelques autres valeureuses,
 no^o ont premierement estonné, & auõs
 commencé de les admirer comme par-
 faites. S'il y auoit quelques imperfe-
 ctions couuertes par la lueur d: quel-
 que acte esclattant & illustre, nous les
 auons dissimulées: car naturellement
 nous augmentons les choses louables,
 & n'est celuy qui n'aye porté au delà
 du vray, la recommandation des choses
 bien faites. Delà doncques nous auons

ÉPIGRAMES DE

cōçu & tiré l'épée & le pourtrait du
parfaitement bon. Fabricius refusa l'or
du Roy Pyrrhus, & iugea q̄ me s'priser
les richesses royales estoit plus que la
royauté mesme. Et comme le medecin
qui seruoit ce Roy, promit au mesme
Fabricius de l'empoisonner, il l'aduer-
tist de se donner garde de la trahison
q̄ luy estoit preparée. Certes ces deux
effets sont procedez d'une mesme ver-
tu, de ne vouloir point vaingre par le
poison, & n'estre point vaincu par les
richesses. Nous auons tous admiré la
valeur de ce personnage, qui ne s'est
point laissé fleschir, ne aux promes-
ses du Roy, ne à celles qui luy estoient
faites contre le Roy, constant en tous
exemples de vertu, & qui est tres-dif-
ficile, innocent en la guerre, qui a creu
qu'on se deuoit abstenir de commet-
tre iniustice, voire à l'encontre de ses
ennemis, & qui en extrême pauureté,
de laquelle il faisoit gloire, n'a pas
moins reietté les thresors que l'em-
poisonnement de son aduersaire. Vy,
dit-il, par mon bien fait, Pyrrhus, &
resiouy toy desormais de ce dont tu as
esté marry iusques icy, que Fabricius

est incorruptible. Horatius Cocles tint luy seul tout le pont, & commanda qu'on luy ostast par le derriere le moyen de s'en retourner, pourueu aussi qu'on ostast à l'ennemy le moyē de passer outre, soustenāt tousiours la charge, iusques à ce qu'il entendit le bruit que firent les pieux par leur cheute. Ayāt donc tourné lateste, & cōgneu que par sō peril il auoit mis hors de danger sa patrie: Vienne, dit-il, s'il y a quelqu'vn qui vueille suivre vn tel guide: & se iettant dans ce fleuue roide & impetueux la teste la premiere, il n'eust pas moins de soin de sauuer ses armes que sa vie. Rapportāt dōc avec soy ses armes victorieuses, il s'en retourna aussi entier que s'il eust passé par le pont mesme. Cet acte, & semblables nous ont monstré, & decouuert l'image de la vertu. Je diray plus & qui semblera bien estrāge: les vices nous ont quelque fois representé l'hōnesteté: car comme tu sçais, ils cōfinēt aux vertus, & y a iene sçay quelle semblance de bien, es mœurs perduës & des hōnestes. Ainsi le prodigue contrefait le liberal, encore qu'il y aye

EPISTRES DE

grande difference, entre sçauoir donner, ou ne sçauoir pas garder? Plusieurs ô Lucilius, ne donnent pas, mais versent & jettent. Or de moy ie ne nomme poit liberal celuy que est courroucé contre ce qu'il possede: la negligéce imite la falicité, la temerité la vaillance: ces ressemblances là nous ont rendus plus attentifs, à distinguer les actions, qui sont bien, quât à l'espece, voisines & conformes, mais, quant à l'effect, fort esloignées & dissemblables? Et comme nous louons & respectôs ceux que quelque acte vertueux a rendu illustres, aussi considerons nous & remarquons celuy àq no^e le voyons faire quelque chose genereusement & de grãd courage: Mais si no^e le voyons tousiours vaillant en la guerre, & tousiours craintif & timide en vne ccur, ou supportant courageusemēt la pauureté & laschemēt l'ifamie, no^e louons l'action & mesprisons l'homme. Nous en verrons vn autre qui sera gratieux enuers ses amis, & moderé enuers ses ennemis, qui se comportera saintemēt & religieusemēt, en toute sorte d'affaires, auquel pour les choses qui fau-

dra supporter ny ne manquera point la patience, ny pour celles qui faudra negocier, la prudēce qui ou il conuēdra donner, donnera à main pleine & ouuerte, & ou il sera besoī de travailler, durera constammēt à la peine, releuāt la foiblesse & lassitude du corps, par la roideur & fermeté de son amē. D'auantage qui sera tousiours le mesme & sēblable à soy, par tout le cours & actes de sa vie, non seulement homme de bien par resolution & volonté, mais encor parueni par habitude iufques à ce poinct, non de pouuoir bien faire seulement, mais de ne pouuoir que bien faire. Nous auons conçu qu'ē celuy là estoit la vertu parfaite, & d'icelle auons fait plusieurs parties car nous auons iugé qu'il falloit qu'vn tel hōme sceut reigler les cōuoitises, reprimer la crainte, pouruoir aux choses qui estoient à faire, & distribuer celles qui estoient à rendre dont nous auons compris en nostre entendemēt la tēperance, la vaillāce, la prudēce, la iustice, & auons dōné sa fonction a chacune. Ordés aussi tost que nous eufmes ceste premiere perception de la vertu

Son ordre, sa bien-seance, sa cōstance,
 la cōformité de toutes ses ostiōs, & sa
 grandeur s'esleuant par dessus toutes
 autres choses, no^o l'a monstrée & don-
 née parfaitement à cognoistre. De là
 nous auons apprehédé la vie heureuse,
 qui va tousiours d'un train égal & trā-
 quille & qui toute dépend de son seul
 arbitre. Et te diray comment cela mes-
 mes est venu à nostre cognoissance:

Nous auons apperceu que cet homme
 parfait, & q^u auoit en soy la vertu tou-
 te entiere, ne s'est iamais despité con-
 tre la fortune; iamais ne s'est attristé
 pour les disgraces qui luy sont adue-
 nuës, ains s'estimāt citoyé & soldat en
 ceste milice de l'vniuers, à tousiours
 porté comme par commandemēt tou-
 tes coruées, & à mesprisé to^o les acci-
 dens non comme maux, mais comme
 charges à luy deleguée par ordonnan-
 ce. Cecy, a-il dit, quel qu'il soit, est de
 ma charge. S'il est apre, s'il est durc'est
 là où il me faut travailler pour le vain-
 cre. Il adonc necessairement fallu esti-
 mer celuy tres-grand, qu'on n'a iamais
 veu abattre au dueil pour les aduersi-
 tez qui ne s'est iamais plaint de sa de-
 stinée,

stinée, qui à donné à plusieurs bõne co-
 gnoissance & reputation de foy, qui a
 esclairé cõme la lumiere entre les te-
 nebres, qui a fait contourner vers luy
 les entēdemēs de to^o hõmes, doux, gra-
 cieux, équitable, & pareillemēt affe-
 cté enuers les choses diuines & humai-
 nes. On a veu que celuy-là auoit vne a-
 me parfaite, & qu'il estoit paruenü au
 cõble & perfection de foy-mesme, au
 dessus de laquelle il n'ya rien sauf l'en-
 tendement de Dieu, duquel vne partie
 est descoulée dās ceste masse mortel-
 le, laquelle n'est iamais pl^o diuine, que
 lors qu'elle pense à la mortalité, & re-
 cognoit que l'hõme est né à condition
 de laisser la vie, & que ce corps n'est
 point vne maison propre, mais vne ho-
 stellerie, de laquelle il faut desloger,
 dés aussi tost q̄ tu te cognoistras estre
 enuieux & importun à l'hoste. Je te
 dy, ô Lucilius, que c'est vn tres-grand
 tesmoignage, qu'vn entendemēt préd
 son origine de plus haut, si ces choses
 entre lesquelles il conuerse, luy sem-
 blent estre basses & petites, & s'il n'a
 point de craindre de s'õ issuë: car celuy
 sçait ou il doit aller, qui se resouient

EPISTRES DE

d'ou il est venu: Ne voyons nous point combien d'incōmoditez nous agitent? Et combien nous accordons mal avec ce corps qui nous loge? Orés le ventre nous fait mal, ores la teste, tantost no^s nous plaindrons de l'estomach, tantost de la gorge: aucunefois les nerfs, d'autrefois les pieds nous affligent: ce sera tantost vn deuoyement, tãtost vn reume, quelquefois il y aura trop de sang, il n'en y aura pas quelquefois assez: de tous costez nous sommes assaillis, & de to^s costez, chassez: c'est ce qui a accoustumé d'aduenir à ceux qui logent chez autrui: & toute fois no^s ausquels est escheu vn corps si pourri & debile, nous proposons vne eternité, & preoccupons autant par esperãce, que l'ãge de l'homme se peut estendre, non contans d'aucune richesse, non d'aucune puissance: Que peut il estre, de plus impudēt & estourdi? Rien ne suffit aux mortels voire aux moribundes: Car tous les iours, nous approchons de nostre but, & n'est heure qui ne no^s poufse là où nous deuous faire la cheute: Regarde vn peu en quel aueuglement nous sommes; ce que ie dy qui aduien-

dra, se fait presentement, & vne grande partie en est desia faite: car le temps que nous auons vescu, & celuy qui estoit auant que nous vescuissios, no' est mesme chose. Ainsi nous nous abusons grandement de craindre la derniere iournée, veu que chacune de toutes les autres apporte autant pour nostre defaillance, que celle-la: Le pas auquel nous defaillons, n'est pas celuy qui fait en nous la lassitude mais c'est celuy qui la confesse: La derniere iournée paruiet à la mort, toutes les autres y viennent: celle la nous aualle, mais elle ne nous deuore pas. C'est pourquoy vne ame haute & esleuée, qui entend qu'elle a vne plus excellente nature, met peine sur toutes choses de se comporter honnestement & industrieusement en ceste demeure & garnison qui luy a esté ordonnée: n'estimât pas toutefois qu'aucune des choses qui sont à l'entour d'elle, soient à elle, mais vse d'icelles, cōme vn estrangier & passant des choses prestées. Quand nous verriens en quelqu'un vne telle constâce, pourquoy ne dirions nous pas, que ce seroit vne espece d'une plus qu'humai-

EPISTRES DE

ne nature? Et mesmement s'il mainte-
noit ceste grandeur & fermeté inua-
riable? Car la teneur de la qualité qui
est vraye, dure à tousiours-mais, celle
qui est fausse & dissimulée se chage &
se passe, Il s'en trouue aucuns qui sont
par fois Vatinien, & par fois Caton,
ausquels pour quelque temps Curius
semblera auoir eu peu de seuerité, Fa-
bricius de pauureté, Tiberon de fruga-
lité & abstinence: d'autresfois il des-
fieront Crassus en richesses, Apicius à
faire des festins, & Mecenas en deli-
ces. Croy moy, la fluctuation & assi-
duelle iactatiõ, entre la feinte des ver-
tus & amour des vices, est indice d'une
tres-meschaute ame.

*Souuent il auoit deux cens seruiteurs, Sou-
uēt dix quelquefois de Roys & des Princes
Ayant vn langage haut & superbe, quelque
fois vne table de trois piedz, & vne petite
saliere, & vne robbe pour le defendre seu-
lement du froid.*

*Qui eust donné à ce parsimonieux le reuenu
d'une prouince.*

*Das cinq iours il n'eust eu riē das ses coffres.
La pluspart sont pareils à celuy que
descriit en c'est endroit là Horace, qui*

n'estoit iamais le mesme ne semblable à soy, tant il varie & diuague d'une extremité en l'autre: I'ay dit la pluspart, peu s'en faut que tous ne le soient: il n'est celuy qui ne chāge tous les iours & de vœu & de conseil. A cet heure il se veut marier, à cet heure auoir vne amie, ores il desirera d'estre Roy, ores il fera le bõ vallet, il s'enfle & se hausse quelquefois iusques à l'enuie, quelquefois il se r'accourcist: & s'abaisse, iusques à la plus vile petiteesse, ores il despéd & iette ses richesses, ores il rauist celle des autres. C'est ainsi qu'un esprit imprudēt se descouure d'heure à autre il apparoit vn autre hōme, & qui est encore plus vilain. dissemblable à soy-mesme: Estime que c'est beaucoup d'estre tousiours vn mesme homme, mais il n'y a que le sage qui soit tousiours vn mesme: tout tant que nous sommes d'autres, nous sommes tous bigarrez, & de plusieurs formes: quelques fois nous tesemblerons frugaux & iudicieux, quelquefois vains & prodigues. Coup sur coup nous chāgeons de masque, & prenons tout le contraire à celuy que no^r auions premierement. Or

EPIST. DE L. ANN. SENECA.

compose toy de façõ que tu te presentes tousiourstel que tu auras commencé d'estre: fay que tu puisses estre loué, ou pour le moins estre recogneu: car de celuy que tu vis hier, tu peux à bon droit demander aujourd'huy, qui est cestui-cy? tant la mutation est grande,
A Dieu.

LE
CLEANDRE OV
DE
L'HONNEUR ET DE
LA VAILLANCE.

*Discours du seigneur de Pressac, Gentil-
homme ordinaire de la chambre
du Roy.*

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.



T A B L E D E S E P I S T R E S,
& de leurs sommaires.

*Le premier nombre demonstre l'Epistre:
le second le fueillet.*

Comment on doit remedier
à la fuite du temps. Epist.
1. fol. 1.

Qu'il ne faut aimer le
changement des lieux, & la lecture de
diuers liures: & de la vraye richesse.
2. 2. b.

Comment il faut faire & garder vn
amy, & du vice auquel nous tombons
pour trop de fiâce ou deffiance. 4. 3. b.

Du mespris de la mort, des gran-
deurs, des richesses. 5. 4. a.

De ne chercher point reputatiõ par
l'estrange & austere façon de viure de
l'esperance & de la crainte. 8. 5.

De l'amitié & du profit, & aduance-
ment qu'il y a à conuerser avec vn hõ-
me de bien. 10. 6. a.

SOMMAIRES.

Qu'il faut fuir la multitude. 11.7.b.

Qu'il faut fuir les faueurs de fortune : & que seruir à la vertu est estre libre. 18.13.a.

Comment on doit entendre ceste proposition, que le sage est content de soy-mesme. 16.9.b.

Qu'on doit empescher que les maladiuez ne demeurent seuls, & de la façon de prier Dieu. 21.10.a.

De la rougeur & de la honte, & qu'il se faut proposer quelque homme de vertu à imiter. 22.11.b.

Le bien & commodité de la vieillesse ou nous deuous borner nostre vie & qu'on ne peut estre contrains de vivre en necessité. 24.12.a.

Del'vtilité qu'il y a à s'exercer contre les aduersitez, & des remedes contre la crainte. 27.13.b.

Que c'est que nous deuous à nostre corps : d'euiter les occasions qui peuvent nuire, & que celuy a le plus de richesses qui n'en a point de besoin. 31.14.a.

Du traitement du corps, & comment il faut exercer sa voix, & que la vie du fol est ingrate. 35.15.a.

S O M M A I R E S.

Comment la Philosophie nous est en toutes façons nécessaire, & que ce-
luy n'est pauvre qui se mesure à la na-
ture, ny riche qui a l'opinion. 37. 16. b.

Que la pauvreté est vn moyen pour
s'acheminer à la vertu. 39. 17. b.

Qu'il ne se faut du tout sequester
des festes publiques de s'accoustumer
à la pauvreté, & de fuir le courroux dé-
mesuré. 42. 18. a.

De l'incommodité qu'il y a à l'en-
tremise des grandes affaires, & com-
bien il est mal aisé d'eschaper aux grâ-
des dignitez: qu'il faut auoir vn amy a-
uec lequel on viue. 45. 19. a.

Par quels moyens on se peut assen-
rer cõtre les maux qui nous menacent,
de ne craindre point la mort, & aussi
de ne s'y precipiter. 48. 24. a.

Des commoditez de la vieillesse, &
que nostre mort est la preuue de nostre
valeur, & que c'est chose excellente
d'apprendre à mourir. 55. 26. b.

Comment se doit comporter ceuy
que la vieillesse meine à la mort, &
que c'est vne grande lascheté que de la
craindre. 57. 30. a.

S O M M A I R E S.

De reietter les conseils & souhaits du vulgaire, & qu'elle chose maine l'homme au louuerain bien. 63.1.a.

Qu'il se faut accoustumer à supporter les choses difficiles, & mespriser la mort. 63.36.b.

Qu'on ne se doit legerement persuaader d'estre homme debien, & de regarder à la commodité ou incōmodité des choses auant les accepter. 66.42.a.

De nostre sottise & vanité en nous excusant de nos vices, & qu'il nous est aisé de nous corriger, si nous y voulons prendre peine. 68.51.b.

Discours sur la meditation de la mort, lors qu'on se voit en quelq̄ dangereuse maladie. 70.71.b.

Qu'il n'importe de rien de mourir tost ou tard, & s'il est expediēt d'auācer sa mort, ou de l'attendre. 72.71.a.

Il monstre par plusieurs raisons qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu. 78.77b.

Que ce n'est pas grande importance de la vie, de viure longuement. 86.78.

Sur l'embrasement de la ville de Lyon, il discourt de l'instabilité de la

Fortune, & peu de durée des choses
humaines. 90.79.a.

Que la vie ne laisse pas d'estre par-
faite, encore qu'elle ne soit longue.

96.94.a.

Que les vices sont aux hommes, &
non au siecle, & que les pechez ont leur
punition en eux mesmes. 98.99.b.

Consolation à Marullus qui auoit
perdu son fils encore petit, & de la mo-
deration qu'il faut garder en regretter
ses amis. 102.100.b.

De la vanité & lascheté de ceux qui
bastissent de long desseins, & qui con-
descendent à souffrir des tourmens
pour allonger leur vie. 109.202.b.

Combien l'homme est dangereux à
l'homme, de son deuoir, & comment il
se faut couvrir, & seruir de la Philoso-
phie. 113.103.a.

Belle Epistre sur la beauté de l'ame
vertueuse, & laideur de la vicieuse.

114.104.b.

Des remedes contre les choses for-
tuites à Gallion. fol. 119.a.

Beau discours qui est au commence-
ment du premier liure des questions
naturelles. fol. 125.a.

SOMMAIRES.

**Autre discours qui est à la fin du
xième liure des questions naturelles,
129. b.**

Table de la continuation des Epistres.

Epistre.	41. 131. a.
Epistre.	74. 134. b.
Epistre.	91. 137. a.
Epistre.	105. 151. b.
Epistre.	121. 160. b.

**Discours du Sieur de Pressac, Gentil-
homme ordinaire de la Chambre du
Roy: nommé le Cleandre, ou de l'hon-
neur & de la vaillance. fueil. 166. a.**

Fin de la Table.